

No. 9

Juillet, 1944

NOUVELLES
DES
ELEVES
DE L'AVIATION
FRANCAISE
AUX
ETATS-UNIS
D'
AMERIQUE
ET
AU CANADA

25 Cts.

**"COURRIER DE FRANCE"
MAIL**

Parfums

Schiaparelli

paris . . . new york



F

MAIL

No. IX 1944 Juillet

C.F.P.N.A.
French Military Mission
1759 R STREET
Washington, D. C.

News from
French Air Force Students
in U. S. A.

Courrier: Lt. Jacques Faugeras

**Comment s'abonner à
"F.MAIL" ?**

Pour repondre a de nombreuses demandes, F.MAIL accepte desormais des abonnements pour douze mois. Ecrire en envoyant adresse complete et un cheque ou mandat postal de \$3. a "Editor of F.Mail."

Mission Militaire Francaise
1759 R Street
Washington, D. C.

ROGER & GALLET

500 FIFTH AVENUE

NEW YORK



S O M M A I R E

Col. A. de Ponton d'Amecourt

Sergent Deriviere

Aspirant Michel Clement

Lieutenant R. C. Morel

Interprete James G. Rety

Officer de 3e Classe Denise Fenard

Mrs. Katharine Dunlap

Mr. Allan Forbes

Soldat 2e Classe Claude Cleja

Soldat 2e Classe
Lilian Winkler

Sergent Guilloux

Mr. Willis E. Hurd

Mr. Pierre Bedard

Caporal Baron Laplume

Adjudant Montreal

E.A.R. Hugo Sanna

Lt. P._____

Aspt. L._____ (Canada)

Dans notre prochain numero, nous publierons une importante etude "Position de la France dans les traversees aeriennes de l'Atlantique Nord par

Robert V. Boname,
52 Allewood Road,
Great Neck, N. Y.

Ingenieur de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures. Ingenieur de la Cie Air-France Transatlantique. Charge de la preparation technique de la Ligne Aerienne Transatlantique et du materiel de 1937 a 1941.

Actuellement, ingenieur conseil de l'"American Export Airlines" (Traversees Transatlantiques vers l'Irlande et l'Afrique du Nord).



"F.Mail" est une revue française, bien française.

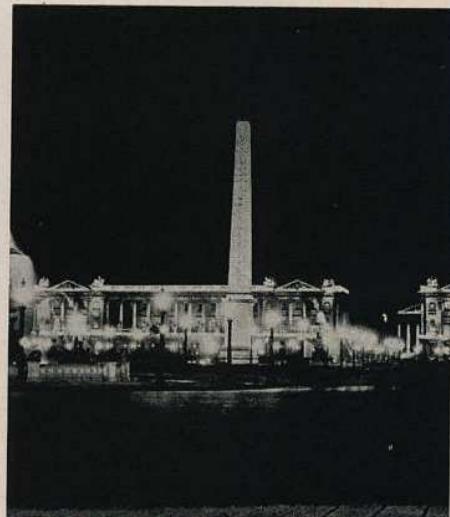
"F.Mail" aura bientot un correspondant en France.

"F.Mail" vous parlera bientot de la France, depuis la France.

Vous aimez "F.Mail." Vous l'aimerez encore bien advantage.

Que faites vous pour aider "F.Mail"?

Oui, abonnez donc vos amis.



Place de la Concorde, Paris

*Cliche gracieusement offert par
Mesdames Seligmann-Chapelle N.Y.*

OU TROUVE-T-ON "F.MAIL"

Montreal (Canada)

Mr. Gerard Lefelvre
1101 Parc Lafontaine.

New York

Librairie de France
Rochefeller Center

Brentano's
V^o Avenue

Librairie du Coordinating Council
Madison Avenue

Boston

Dumas Book Shop
120 Tremont Street

Washington

Librairie WHYTE
Connecticut Avenue

Brentano's
F Street et Pentagon Building

Birmingham (Ala.)

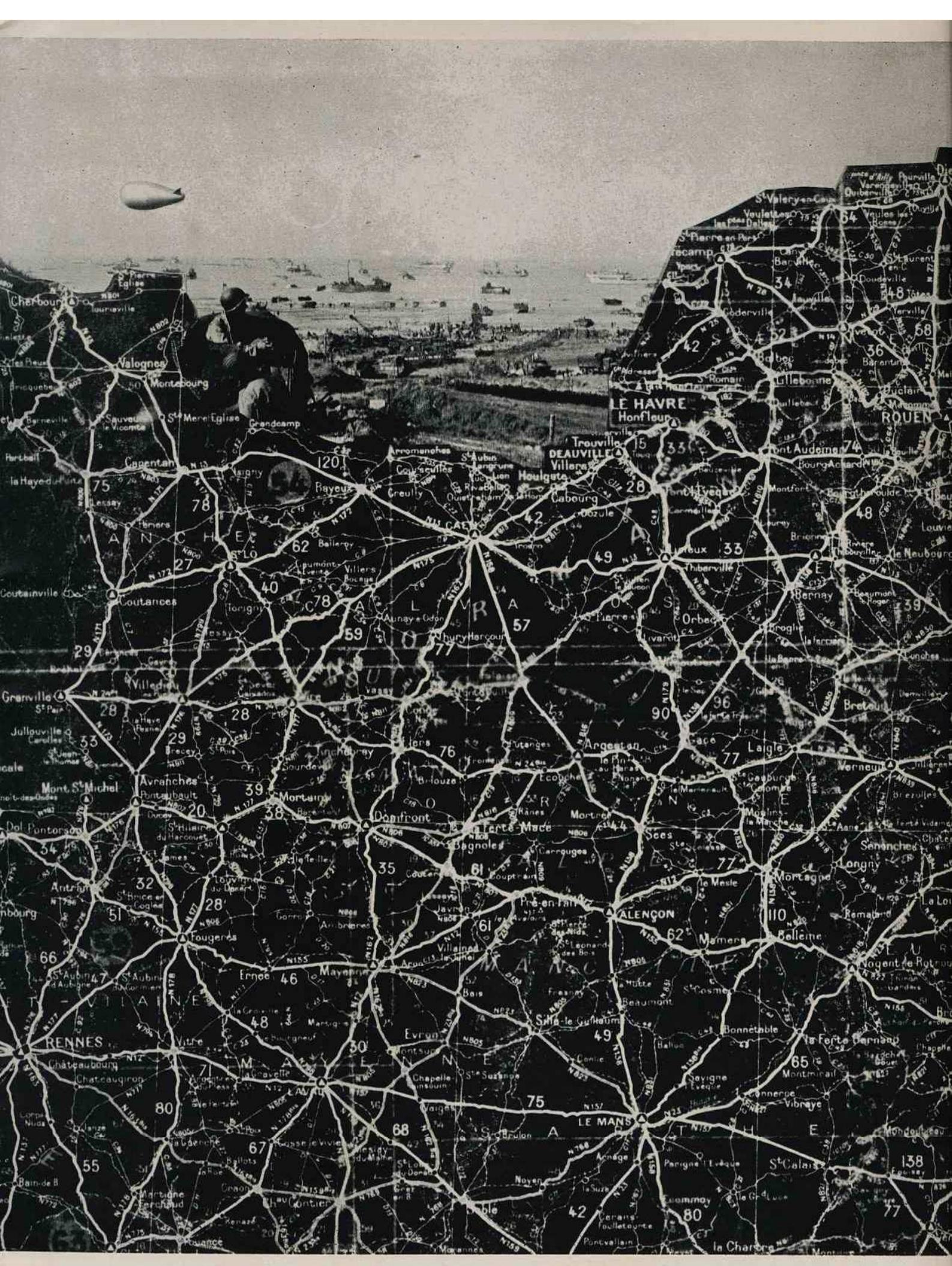
Ben Fell's Newstand
321 North 20th Street

New Orleans

Parisiana
Librairie Française
633 Toulouse Street

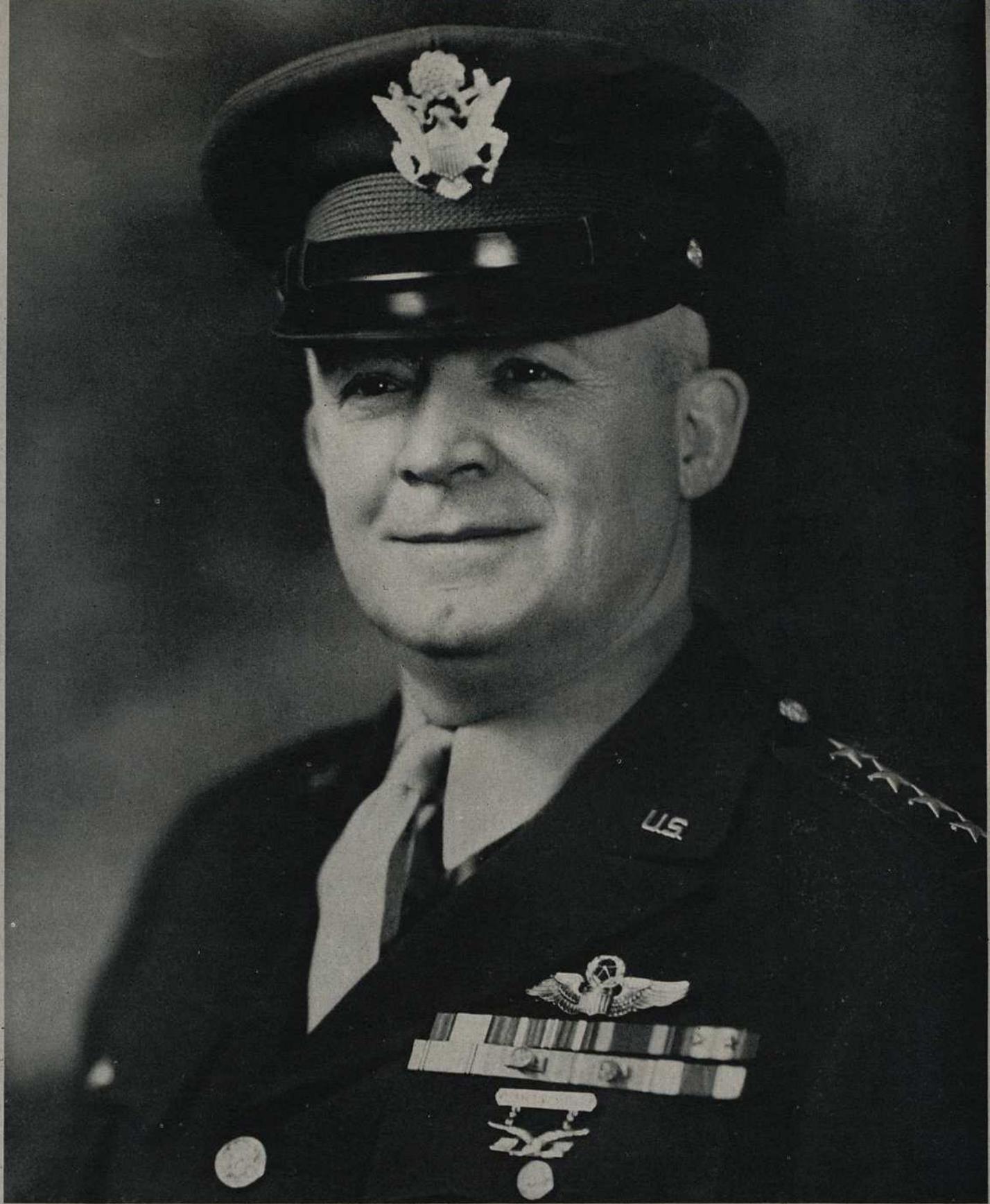
Detroit (Michigan)

Auxiliaire française de la croix rouge
2431 East Grand Boulevard et
Maccabees Cards Shop
Maccabees Building
Woodward at Putnam





With my very best wishes to French Aviation students in Quebec
6/22/44
M. C. Marshall



To The French Aviation Students -
With my best wishes for success now
& in the future

H. H. Arnold
Commanding Army Air Force

L'HELICOPTERE

PARIS — 1863 — Epoque déjà lointaine des contemporains de Napoléon III et de ceux qui, ici, en Amérique, ont connu les jours tragiques et sanglants de la Guerre Civile.

A cette date paraissait, à Paris, un modeste petit opuscule intitulé: "La Conquête de l'Air par l'Hélice," et écrit par un ingénieur français, partisan convaincu du plus lourd que l'air.

— "Si je pouvais mettre, disait-il, un C. V. dans une montre, l'homme aurait conquis l'air."

Ce livre modeste contenait déjà la plupart des mots employés actuellement dans l'aviation; c'était une révolution pour l'époque, d'autant plus que la victoire était alors remportée par les ballons, déjà baptisés du nom pompeux de dirigeables. Il fallait résoudre un problème alors impossible: l'allègement du groupe motopropulseur.

Cet ingénieur Français voulait réaliser un rêve qui le hantait depuis quelque temps: construire un hélicoptère. Il le fit sous une forme réduite; la maquette existe toujours et se trouvait, avant la guerre, au Musée de l'Air. L'appareil fut construit à l'aide d'un petit moteur à vapeur actionnant des hélices.

Ce fut le premier hélicoptère.

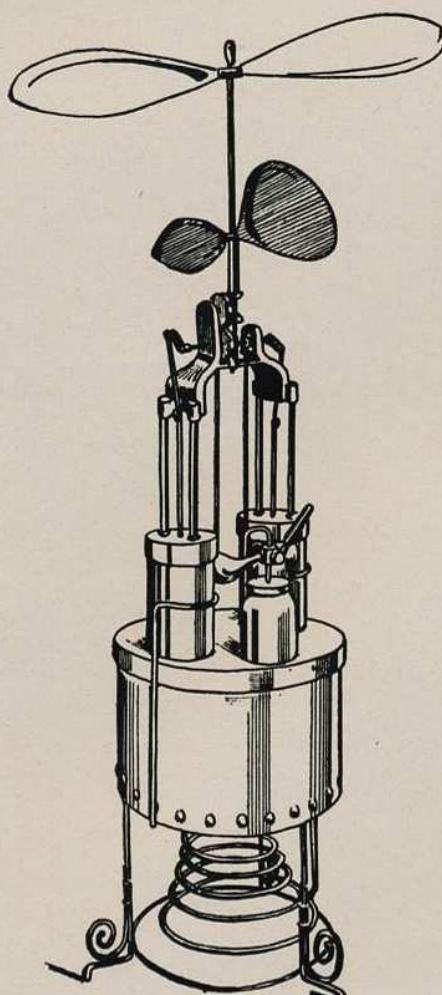
Dans une lettre à ses enfants, qu'il écrivit après son invention, l'ingénieur français prédisait la victoire très prochaine de l'aviation, en leur décrivant la vie de leurs petits enfants qui partiraient de leur jardin pour se rendre chez leurs amis dans une voiture transportée par des hélices. Une campagne pour l'hélicoptère commença alors en France. Le 30 Juin 1863 paraît le Manifeste sur la Locomotion Aérienne.

Les règles posées paraissent simples aujourd'hui mais étaient, pour l'époque, une nouveauté.

"Il faut s'appuyer sur l'air et non plus servir d'appui à l'Air."

"C'est l'hélice, la sainte hélice, qui va nous emporter dans l'air, comme la vrille dans le bois."

Par
Le Colonel
**A. De Ponton
D'AMECOURT
Commandant
les
C. F. P. N. A.**



INVENTION FRANCAISE

La campagne entreprise ne pouvait pas porter de fruits immédiatement, mais elle eut une répercussion profonde et servit à diriger les recherches vers le "plus lourd que l'air."

La "Ligue d'Encouragement pour la Locomotion Aérienne au Moyen d'Appareils plus lourds que l'Air," et dont Jules Verne était membre, devint plus tard la "Société de Navigation Aérienne."

Tous les travaux postérieurs sur l'hélicoptère s'appuyèrent sur le premier hélicoptère de cet ingénieur Français; et M. Bréguet lui-même, qui réalisa un des premiers hélicoptères ayant quitté le sol, le cite volontiers.

En 1878, l'Ingénieur italien Forcanini réalise un hélicoptère à chaudière séparée de l'ensemble et restant au sol.

En 1907, Louis Bréguet et le Professeur Richet réussissent à faire décoller une machine de 540 Kgs. qui se stabilise pendant une minute à 1 m.50 d'altitude. Quelques mois plus tard, Cornu lance un nouvel engin.

En 1924, dans le Jura, Oehmichen à son tour, construit un hélicoptère qui monte à 10 mètres et parcourt un circuit de 1 Km. en 7 minutes 40 secondes.

En 1936, le gyroplane Bréguet enlève le record d'altitude (150 m.) et de durée (1 h.02).

L'année suivante, l'Allemand Hart Bode, sur Focke-Wulf, gagne le record de distance avec 230 Kms.

Récemment, enfin, Ygor Sikorsky présente à l'aviation américaine son V.S. 300.

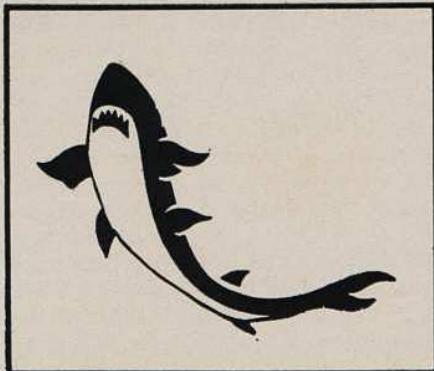
Cet Ingénieur Français est peu connu, bien qu'il ait eu le mérite de s'attaquer avec foi et passion à la machine volante la plus difficile et la dernière à être mise au point, et qui, dans un avenir prochain sillonnnera probablement le ciel.

Il s'enfermait dans son bureau pendant plusieurs jours de suite et en sortait avec une nouvelle invention. C'est ainsi qu'il construisit une machine à laver que ses enfants utiliseront.

Son petit livre, paru en 1863 et dont je vous ai parlé plus haut, est le premier livre sur l'aviation que j'ai eu entre les mains; peut-être même est-il à l'origine de ma carrière.

L'auteur s'appelait DE PONTON D'AMECOURT.

1^{re} Escadrille du II/8



Le Lieutenant-Colonel A. de Ponton d'Amecourt

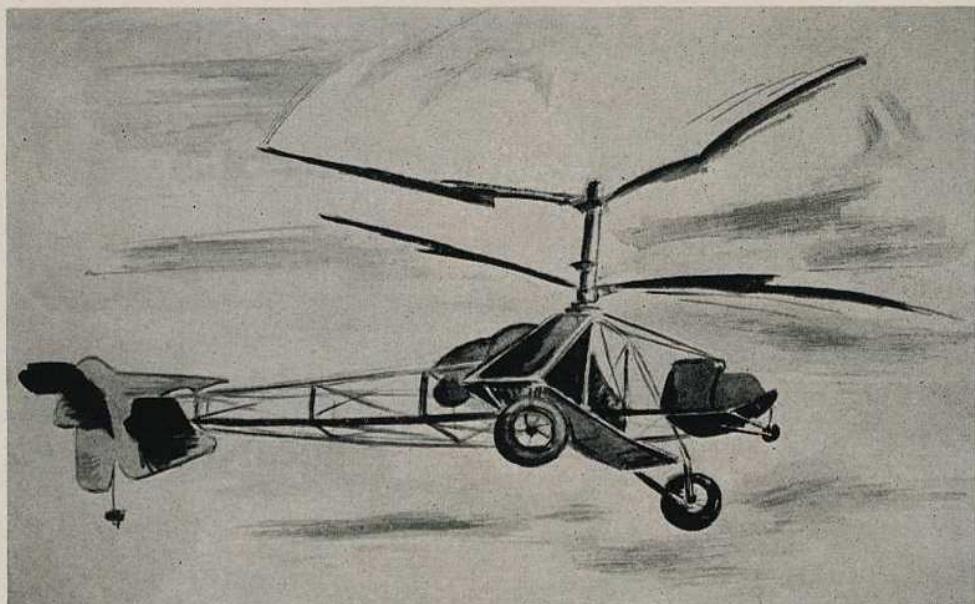


2^{ie} Escadrille du II/8

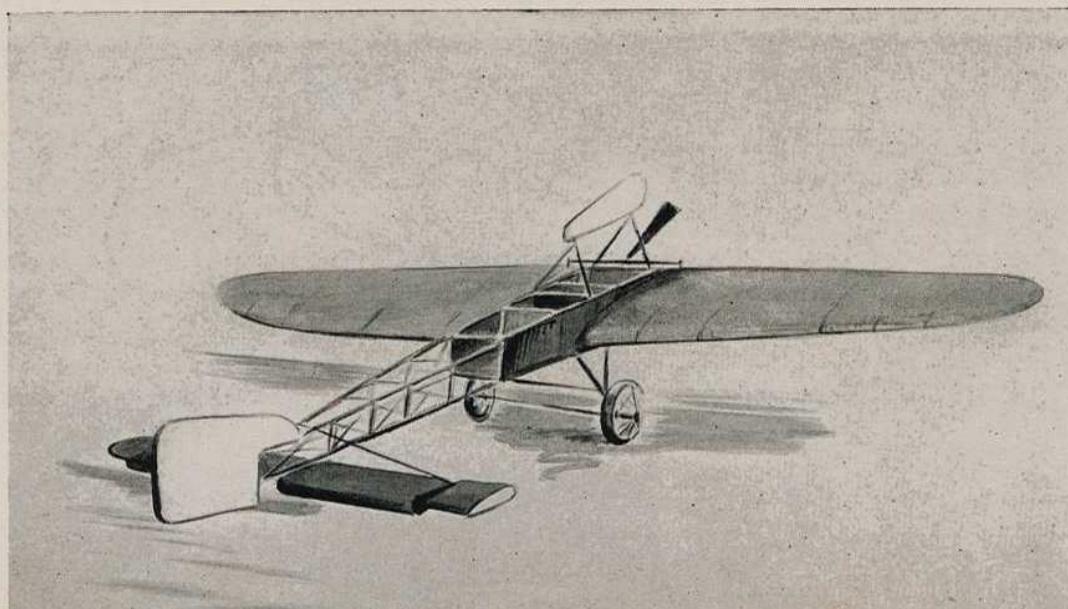


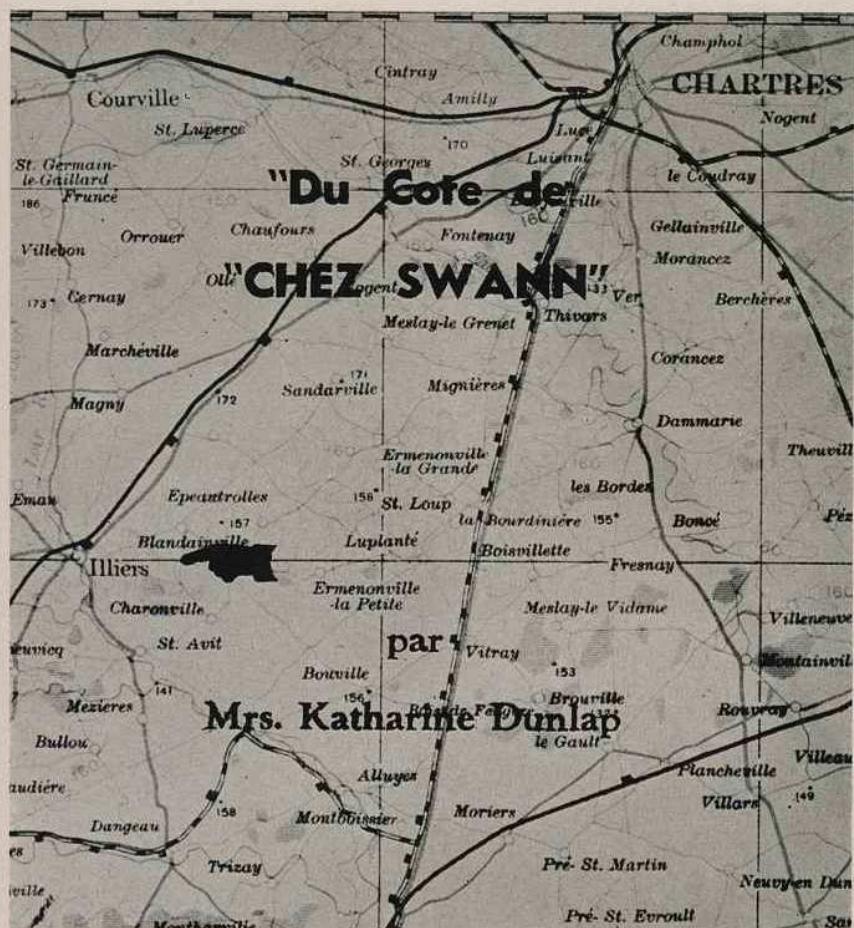
Ancien commandant du deuxième Groupe de la Huitième Escadre de Chasse.

Une audacieuse réalisation de l'ingénieur Louis Breguet. Noter les deux gouvernails de profondeur et les deux rotors bipales montés sur le même axe et tournant en sens inverse, ce qui annule pratiquement le couple.



*Il y a trente-cinq années Louis BLERIOT traversait la Manche sur le BLERIOT XI.
(Moteur ANZANI de 25 c.v.)
le 25 juillet 1909.*





To the lover of Proust the reading world falls naturally into three classes—those who have never read Proust; those who have read only parts of his work, and therefore scorn him as an affectation, and that third class who, reading, can never put him down until the final nostalgic sentence of the whole long series is lingeringly finished, and whole life ever after is just a little tinged with the feeling of a dream dreamt, and a vanished world known intimately.

We speak with sure knowledge of Charles—of Françoise—of Odette. We have lived with them; we have recaptured the time in which they dwelt and had their being, but always the wistful essence of the dream surrounds them—the subtle aroma of the tisane from which they were evoked. It is perhaps the greatest charm of the books that, despite the realness of the people in them, we feel that they are part of our own dream, and that somehow they very personally belong to the deep imaginings of our own hearts.

To find, therefore, in our everyday life some concrete trace that proves their actual existence is as exciting an adventure as to come at last to a place we had always longed to visit, but had never beheld save with the eyes of our mind.

Of course I knew Combray well—the road leading towards it across the flat

countryside—the spire of the Church of Saint-Hilaire, seen so long before the village itself was reached—the rue Saint-Hilaire which curves away from the postern gate of Tante Léonie's house, and led past the little shops set in the north wall of the church itself. But did Combray really exist as described? Or was it merely the composite picture of a little French town, which might be anywhere within a radius of 150 miles from Paris? No—not anywhere, for reading with that great attention that Proust demands one instinctively felt that the village was not to the north of Paris, but rather to the southwest, perhaps because of the beginning of the Normand names. The flatness of the country—the long view of the spire—suggested la Beauce—probably because I, myself, knew that district well, and crossed it each time I went from Paris to my own place in the Sarthe.

Chiefly by a process of elimination I mentally placed Combray there—it was certainly not in Touraine—it was not quite in Normandy—the description did not fit those provinces.

One day I was idly poring over a carte Michelin of the section south of Chartres —those marvellous cartes Michelin where the smallest details are noted and even the chateaux and manoirs are marked—when my eye fell suddenly on the little square which indicated a house named

Tansonville. Curious that I should find that! Could other houses be called Tansonville, or had Proust known of this one and borrowed the name? Perhaps he had known this neighborhood, in that case Swann's house might really have been here. Combray, then, would be close by. I studied the map more attentively. The small town of Illiers was near at hand, and the river was the "Thionne"—how like the "Vivonne" of Combray! And all this at barely 75 miles from my own doorstep! I could hardly wait until the next week when a guest, whose interest in Proust was as great as my own, arrived in his car, and, on being told of my astute deductions, was enthusiastically ready to start on what might prove to be a voyage of discovery.

We read again, in "Du Cote de Chez Swann," all the descriptions of the village, and a few mornings later, drove off, not too hopefully but at least with some curiosity, across the rolling Perche country towards the level wheatfields of la Beauce.

Long before we came to Illiers we saw it—that distant spire against the pale-blue summer sky. It could so easily be Combray! Yet we didn't dare let our imaginations run riot on such slight evidence. As we entered the town I pointed, breathless, to a neat little blue sign on the wall of a house, which announced in white letters: "Rue St. Hilaire." Our dream was coming so true that we were not even astonished when we came upon a cross street whose label read: "Rue du Docteur Proust." But by then we were convinced. The landmarks came thick and fast, like old friends, to greet us. We cried out: "Look! The house of Tante Leonie!" and there, unmistakably, was the postern gate from which the family emerged for their Sunday afternoon walks—we could almost see them coming out, so familiar was the gate and the situation of the house. When we came to the church we knew that we would see the boutiques set in the wall, and there they were, all set to receive us.

By that time our mounting excitement had made us fairly unintelligible, we could only gasp and point as we recognized one thing after another, and we felt that we needed some old inhabitant to confirm what we were seeing. We went into a bakery shop on the narrow *place* before the church where two flushed-faced young girls were piling hot, crusty loaves on the counter. They stopped in their work long enough to give willing answers to our questions. "But yes; there was Monsieur le pharmacien who had always lived in Illiers, and certainly could inform us as to its past history."

We dashed across to the pharmacie, and had the good luck to find Monsieur le pharmacien, in costume de sport, but whether just on his way to indulge in

athletics or just arriving therefrom we never stopped to enquire. He dealt calmly with our flood of questions as an intelligent man of his profession needs must deal with such distempered onslaughts. "Yes; bien sur, this was the native town of Marcel Proust—see, there on the other side of the church was the house, now the electrician's, where he had been born—" (and my Larousse says Paris, 1871, while my Bédier and Hazard says 1873, but does not mention where!) and he and I played often together, as boys. Surely you saw his aunt's house, when you came into the town—? And Tansonville, a mile or two away—had we visited that yet? Those who came to Illiers because of Proust usually went there.

That had a dreadful sound of routine sight-seeing, and reduced us from the high plane of pioneers to being mere tourists. It was a little like making a perilous trip to the south pole only to find the flag of someone else's country already planted there.

Yet going out to Tansonville was a delight, and we lingered at every turn of

the road, on the way, in order to savour every detail more fully. We came to the "white barriers" and the great hedge of lilacs, and finally to where we could see the house at the end of the driveway—a house that looked square and comfortable, but the whole place was much less pretentious than it had appeared, that day, to the little boy who for the first time saw Gilberte through the archway of rosy hawthorn.

A sign, "to let" hung on the gateposts and we walked boldly in, determined to see as much as we could before we should be ordered off as trespassers. Trespassers—! As though we could trespass on anything that so much belonged to us—as though we, who knew Swann's innermost thoughts, and who had followed him through the whole drama of his life did not have a right to be there!

But the caretaker did not see it that way. He arrived on the scene when we had circled the outside of the house and were trying to peer through the long windows at the rooms inside. He was very firm. He said that one did not visit. We stretched the truth enough to imply

that we were thinking of renting it. In that case, he said, we would show him a permit. We prolonged the conversation as much as possible but he persisted in shepherding us down the drive and seeing that we went out the gate. He would lose his place if he did not do his duty, he said, and while we respected his logic, we left reluctantly.

We wandered for awhile along the river, looked in the church for traces of the Guermantes (and found none), and in the soft light of the late summer afternoon drove homewards warm with the triumph of our quest. What if others had been on the ground before us—we had found the way for ourselves, and we had proved our own deductions—made chiefly from our love of Proust and our study of a carte Michelin. We had found what we had hoped to find and were content and just a little pleased with ourselves. We had been to Combray, and had actually seen, with our reyes, what our remembrance of things past had long ago known—and lover awhile.

KATHARINE DUNLAP.

An American Flyer In France Becomes A French Flyer In America

BACK IN THE spring of 1917, a round-faced boy, is, we are to believe, Captain VARNEY. He left the R.O.T.C. (Infantry) camp at Fort Niagara, N. Y., to join the aviation section of the Signal Corps. (There was no Air Forces not even an Air Corps in those early days.)

This young cadet went through Ground School (called U. S. School of Military Aeronautics) at Cornell University and was then shipped overseas to France.

In World War No. I, France had lots of Airplanes and the U. S. A. had practically none, so Cadet Varney got his training on French planes and with French Instructors in Issoudun Tours.

Though he was a Cadet before getting into one of the scarce planes assigned to the U. S. Army, he built roads, hangars and barracks in the mud-hole that was Issoudun in 1917-1918.

After finishing his training Cadet Varney, who had become a First Lieutenant, was first assigned to Aviation Acceptance Park No. 1 at Orly-sur-Seine as a Ferry Pilot. Later he served as a pilot with the 99th, the 166th, the 9th and the 186 Aero Squadron in France and on the Rhine.

After the war, Lieutenant Varney, demobilized, stayed on in France, first as a student in the University of Grenoble and at the University of Montpellier, then as a civilian employee of the U. S. Army Graves Registration Service, No. 7 Ave-



Cap. VARNEY

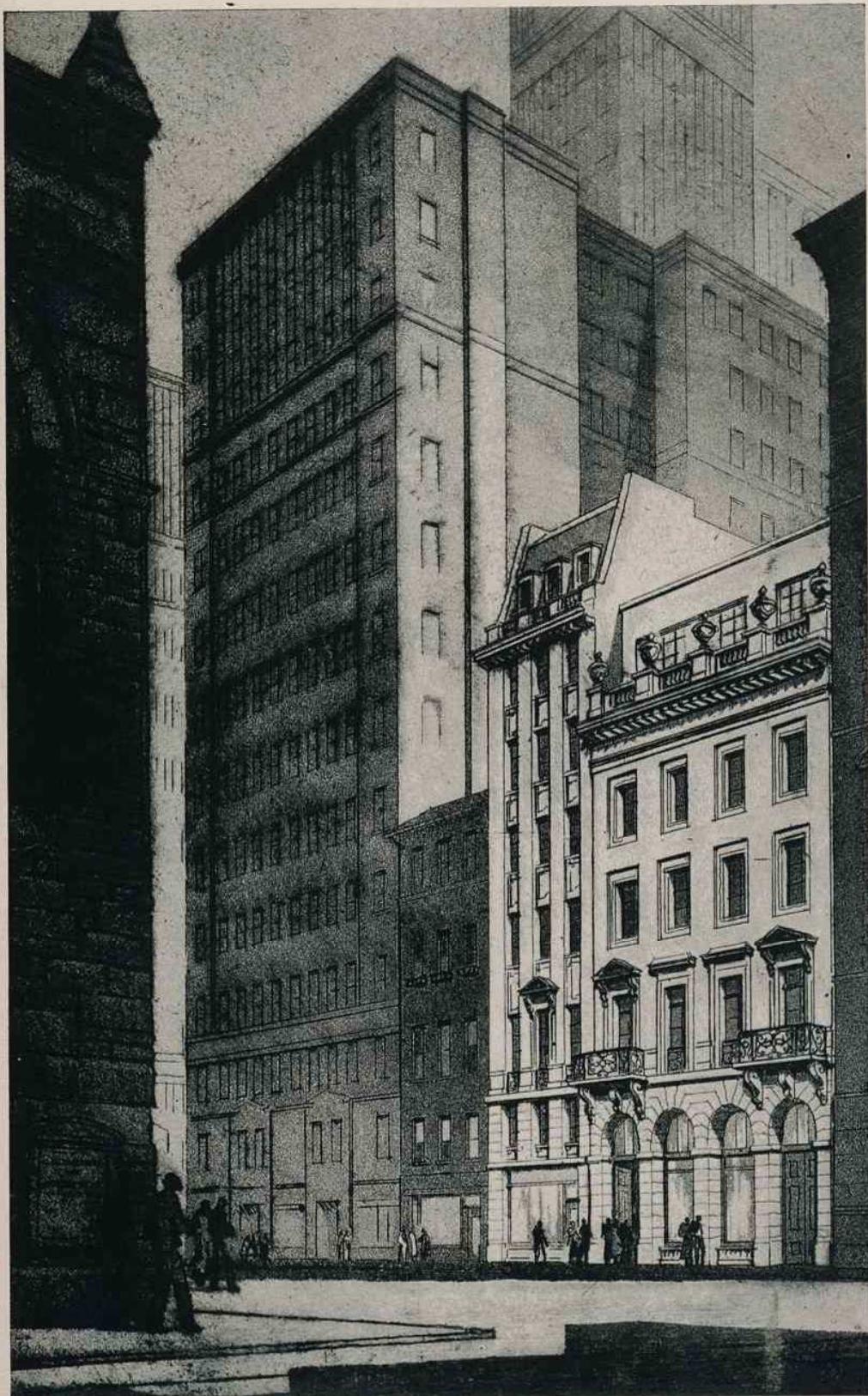
nue d'Iena, Paris. Later, Mr. Varney went into the Tourist Business with the Franco-Belgique Tours, 27 Avenue de l'Opera. During this stay, Mr. Varney became further French by marrying a French girl from Grenoble.

With the crisis and crash that shook America, Mr. Varney returned to his native Country and went on with trading.

It was in this Country that the events of 1940 found him, still loyal to his love of France. In the hope of making his contribution to the resistance of the Boches, Mr. Varney took up flying again at his own expense, and was engaged by the F. A. F. L. in October 1941, sailing for faraway Brazzaville in December of that year, where he was to become a Lieutenant-Pilot.

Lieutenant Varney served with the G. M. I. at Bangui from April to June 1942, and with the Picardie Squadron, Damascus, Syria, from July 1942 to July 1943. During August and September 1943, he was "Adjoint and Commandant du G. M. I." at Rayack, Syria, where he helped train 300 pilots with three aeroplanes.

Lieutenant Varney served in Cairo, Egypt, as "Officier de Liaison" in October and November of 1943 and in December 1943 arrived at the Military Mission in Washington, where he is still awaiting a ship or plane to take him to England.



Institut Français Aux Etat-Unis

BORDEAUX à NEW-YORK. La façade de l'hôtel ci-dessus, siège de l'Institut Français, 22 East 60th Street est inspirée d'un Hotel particulier de Bordeaux situé Allée de TOURNY et dessiné par l'architecte L'HOTE au XVIII^e siècle.

Le cas est peut-être unique d'une institution ayant comme but de faire connaître et aimer une civilisation qui n'est ni celle de ses animateurs ni celle du pays où elle est située. C'est le cas de l'Institut Français aux Etats-Unis. L'Institut Français est une création américaine dont l'objet ainsi qu'il est écrit dans ses statuts est "d'étendre et de vulgariser parmi les résidents des Etats-Unis d'Amérique la connaissance des arts de la France dans leurs diverses manifestations, leur technique, leur histoire, et les conditions sociales qui expliquent ces manifestations."

Fondé, entretenu, maintenu et dirigé par des américains, l'Institut Français à New York est, ou du moins était jusqu'aux évènements récents, le seul institut français indépendant de l'université et du gouvernement français. Ce statut d'autonomie et d'indépendance existe en vertu d'un accord fait avec le gouvernement français par les fondateurs. Il correspond d'ailleurs au caractère que Monsieur Jules Jusserand, ambassadeur de France à Washington, désirait que fut celui des sociétés, telles que l'Institut et les Alliances Françaises, consacrées à la diffusion de la culture française aux Etats-Unis.

Le 14 juin 1911 un certain nombre de personnalités françaises et américaines se sont réunies au ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts autour de Monsieur Charles Bayet, directeur de l'enseignement supérieur, représentant le ministre, ainsi que Monsieur Emile Boutroux, Monsieur Joseph Bédier de l'Académie française, et André Michel, conservateur du musée du Louvre. A cette réunion fut fondé l'Institut français aux Etats-Unis et constitué un comité français sous la présidence de celui qui devait être plus tard président de la République, Monsieur Raymond Poincaré de l'Académie française, alors sénateur et ancien ministre. Dans ce comité on trouve des noms aussi connus que ceux de Gabriel Hanotaux, Louis Barthou, René Bazin, Etienne Lamy, Edmond Bapst, Albert Bartholomé, Joseph Bédier, Albert Besnard, Léon Bourgeois, Emile Boutroux, Francis Charmes, Gaston Calmettes, Fernand Corman, Alfred Croiset, Gaston Deschamps, Paul Deschanel, A. Gasquet, Théophile Homolle, Raymond Koechlin, Victor Laloux, Gustave Lanson, Ernest Lavisse, Paul Léon, A. Leroy Beaulieu, Louis Liard, André Michel, Lucien Poincaré, Salomon Reinach, Frantz Funck-Brentano, Camille Jullian, Pierre de Nolhac, pour n'en citer que quelques-uns. Un comité composé d'un si grand nombre de personnalités françaises parmi les plus éminentes de l'époque témoigne de l'intérêt que portait la France à l'entreprise.

En même temps que la création de ce comité français, un comité américain fut organisé. Ce comité américain se chargeait de l'exécution du projet sans aide financière du gouvernement français. Les

fondateurs américains voulaient ainsi donner la meilleure preuve de leur désintéressement et de leur attachement à la civilisation d'un pays qui pour eux comme pour une multitude d'américains est une seconde patrie.

Au cours de l'automne suivant, les portes des locaux de l'Institut français se sont ouvertes à New York. Peu de temps après, en avril 1912, une exposition d'art français, la première de plusieurs expositions que devait offrir au public américain l'Institut français au cours des années suivantes, attirait l'attention sur l'œuvre qui venait de naître. L'élite américaine intellectuelle aussi bien que mondaine s'intéressa immédiatement à cette initiative comme l'avait fait l'élite française en France. En quelques années l'Institut français était solidement établi et comptait plus de 1500 membres.

Ayant été obligé au début de louer des locaux d'abord dans la Madison Avenue et ensuite dans la Cinquième Avenue, l'Institut quinze ans après sa foundation se trouvait logé dans son propre immeuble grâce à la générosité d'amis américains de la France. En plein cœur de New York dans la soixantième rue entre les avenues Park et Madison, en janvier 1926, fut inauguré l'hôtel de l'Institut français aux Etats-Unis. Du style Louis XVI, cet immeuble est la copie d'un hôtel particulier des allées de Tourny à Bordeaux bati par un des célèbres architectes du dix-huitième siècle, Victor L'Hote.

On ne tarda pas à s'apercevoir cependant que même cet immeuble n'était pas assez grand pour répondre aux nécessités d'une association dont l'activité et le nombre des membres s'accroissaient d'année en année. M. Ormond Smith qui avait succédé à M. McDougall Hawkes, fondateur et premier président de l'Institut, décida donc de faire agrandir l'hôtel de l'Institut. Le nom de M. Ormond Smith sera toujours lié à l'œuvre de l'Institut français car c'est lui, en y consacrant une partie de sa fortune, qui contribua dans une large mesure à la réalisation de cet ambitieux projet. L'importance de la contribution de M. Smith devient évidente quand on sait qu'il a donné environ trois quarts de million de dollars soit pour la reconstruction et l'entretien de l'immeuble soit pour la création d'une fondation qui porte son nom. En janvier 1933, l'ambassadeur de France, M. Paul Claudel, inaugura l'immeuble que l'on peut admirer aujourd'hui. Une exposition de tableaux français, suivie quelques semaines plus tard par une grande exposition des œuvres du sculpteur Bourdelle, marquait l'ouverture de la nouvelle galerie d'art de l'Institut.

S'il est vrai qu'aujourd'hui les difficultés de transport et l'impossibilité de faire venir des œuvres de France ont forcé le comité de direction de l'Institut à limiter les expositions d'art, néanmoins

une grande exposition de portraits français du dix-huitième appartenant à des collections américaines est en préparation pour l'automne. Par contre deux des principales activités de l'Institut non seulement n'ont pas diminué mais au contraire sont devenues plus grandes. Il s'agit de la bibliothèque et des conférences.

La bibliothèque de l'Institut contient plus de 40,000 volumes. Deux salons de lecture avec de profonds fauteuils et une longue table où sont placés à la disposition des lecteurs tous les journaux et revues français que l'on peut obtenir permettent aux membres de lire pour leur plaisir ou de faire des recherches dans une atmosphère de club. Les membres peuvent s'ils le désirent emporter les livres chez eux pour les lire et même, s'ils sont absents de New York, les recevoir par la poste. C'est ainsi que l'Institut compte des membres un peu partout aux Etats-Unis qui profitent de sa bibliothèque en utilisant le service d'envoi de livres par la poste.

Quant aux conférences, elles sont offertes tous les mardis pendant six mois de l'année et attirent un nombreux public américain aussi bien que français ou de langue française. Le programme des "mardis de l'Institut" comprend les noms parmi les plus connus de Français qu'ils soient venus en visite aux Etats-Unis ou qu'ils y soient établis. L'Institut en plus des conférences organise des déjeuners et des réceptions. De cette façon il offre la possibilité aux membres de l'Institut d'entendre sinon de rencontrer les différentes personnalités françaises qui viennent à New York et à ces personnalités l'occasion de prendre contact avec les américains. C'est ainsi que l'Institut français a reçu des personnalités représentant des sphères d'activité aussi variées que celles des ambassadeurs de France à Washington, de Sacha Guitry et de Madame Cécile Sorel, de Madame Albert Lebrun, du maréchal Foch, de Monsieur Herriot et d'autres hommes d'état, de parlementaires, de membres de l'Académie Française et de l'Université, des aviateurs Lebrix et Costes, de Monseigneur Baudrillart, de Vincent d'Indy.

L'Institut Français reste fidèle au but de ses fondateurs et continue son œuvre. Il n'a qu'une seule mission: celle de se consacrer à l'étude d'une civilisation héritière des grandes civilisations anciennes et d'en étendre la connaissance, de puiser dans ses trésors spirituels, et de répandre autour de lui les richesses de l'esprit français. Mais en accomplissant cette mission il sauvegarde une amitié vieille de plus d'un siècle et demi et il rend peut-être plus solides les liens qui unissent le peuple américain à la France.

Pierre BEDARD,
Directeur.

LES EDITIONS VARIETES

LES BEAUX LIVRES FRANCAIS

* * *

ACTUALITES

JACQUES BAINVILLE de l'Academie Française

La Fortune de la France	\$1.50
L'Angleterre et l'Empire Britannique	1.25
L'Allemagne	(2 vol.) 2.50
La Russie et la Barrière de l'Est	1.25

ROMANS

CLAUDE ANET
Mayerling

CAMI
Le jugement dernier

GEORGES DUHAMEL de l'Academie Française
Civilisation

JEAN GIRAUDOUX
Suzanne et le Pacifique

FRANCOIS MAURIAC de l'Academie Française
Thérèse Desqueyroux

Les chemins de la mer

MARCEL PROUST
Du côté de chez Swann

ELSA TRIOLET
Mille regrets

LITTERATURE

JEAN GIRAUDOUX
Littérature

FRANCOIS MAURIAC de l'Academie Française
Journal

HENRI POURRAT
Vent de mars

ANDRE ROUSSEAU
Littérature du XXième siècle

JEROME ET JEAN THARAUD
Contes de la Vierge

PAUL VALERY, de l'Academie Française
Regards sur le monde actuel

* * *

demandez notre dernier catalogue complet

1410, RUE STANLEY,
MONTREAL, CANADA

LE SENEGALAIS

Le General DE GAULLE
President du Comite-Francais
de la Liberation Nationale
Chef des Armees

CITE

A l'Ordre de l'Armee de Mer:
le torpilleur "SENEGALAIS"

"Les 3 et 4 Mai 1944, sous
le Commandement du Capitaine de Corvette PONCET,
operant en liaison avec un
groupe de batiments allies, a
pris une part determinante a la
chasse et a la destruction d'un
sous-marin ennemi. L'ennemi
ayant essaye de se derober en
surface de nuit, l'a poursuivi et
vigoureusement canonne. Au
cours de cette chasse, le SENE-
GALAIS a recu une torpille, et
malgre les pertes subies par
son equipage, a reussi a se
rendre maître de ses avaries.

L'Etat-Major et l'Equipage
du SENGALAIS ont fait
preuve au cours de cet engage-
ment, d'une magnifique com-
battivite, et chacun a bord a
montre les plus belles qualites
d'enthousiasme, de compe-
tence et de sang-froid."

Cette citation comporte l'at-
tribution au Capitaine de Cor-
vette PONCET de la Croix de
Guerre avec palme de bronze."

ALGER, le 10 Mai 1944.
signe: C. DE GAULLE.



L'AMIRAL H. K. HEWITT

*Commander of the United Naval Force in N. W. African Waters
decore le Capitaine de Corvette Poncet*

Navy Department
Office of the Chief of Naval Operations
Washington 25, D. C.

25 May, 1944.

Vice Admiral Raymond A. Fenard
Chief of the French Naval Mission
Washington, D. C.

My dear Admiral Fenard:

I take pleasure in informing you that
on 22 May 1944, the Commanding Officer
of the French Ship SENGALAIS was
presented with the Legion of Merit, De-
gree of Legionnaire. The ceremony was
attended by His Excellency Monsieur
Jacquinot, and Ambassador Murphy, as
well as by many high ranking French
naval officers.

Very sincerely yours,

Signed: A. E. SCHRADER,
Captain, U. S. Navy,
Asst. Director, Intelligence Group.



De gauche à droite on reconnaît Monsieur Jacquinot, Ministre de la Marine,
L'Amiral H. K. Hewitt, Mr. Murphy et le Contre-Amiral Lemonnier.

Ils Viennent de Partir . . .

Ils viennent de partir, insoucieux et gais
Vers des pays lointains et des villes de
joie

Vers des rives bruyantes où le soleil rou-
geoie

Vers des filles d'amours rencontrées sur
les quais . . .

Ils viennent de partir, ils étaient là encor
A l'heure ou vint nous trouver l'aube pur-
purine . . .

Et maintenant la peine en mon cœur se
confine,

Et puis tous mes regrets, et puis tous mes
remords!

Allez-vous-en joyeux avec vos illusions!
A la vasque des fêtes ou vous posez vos
lèvres

Je ne peux plus boire car mon ame est
en fièvres:

"Ma France occupée, as-tu quelque per-
mission?"

Ils viennent de partir: je les encoura-
geais,

Détente de leur corps qu'ils ont tant
méritée . . .

Alors je cheminais vers la chapelle aimée
Et pour eux dans l'ombre, je priais et je
songeais.

Puissiez-vous souvent rire ou revenir ivre
Mais quand seul et lasé, vous irez vous
asseoir,

Dans vos prières de l'aube et vos rêves du
soir

Pensez à la France que vous ferez
revivre.

LIEUTENANT P . . .

A Few Words About Myself . . .



I should never have been called upon to do so delicate a task, but Lieutenant Faugeras has asked me to write a few words about myself, in connection with the attached article relating to the American Jules Verne Society. I feel that I said quite enough about myself in that, but, *que voulez-vous?* Although I would much prefer writing a *boutade* to attempting a serious sketch of myself, the Lieutenant insists, and so in *deux mots* I can say all that seems necessary. Yet permit me a moment's digression. I retired from the Government service on May 31 last, and I can hardly refrain from quoting a few lines which are to be found in the Preface of "Memoires des Autres," written by the distinguished French journalist and philosopher, Jules Simon:

"Tout homme politique retiré des affaires, ou à demi retiré, comme c'est mon cas, écrit ses *Mémoires*. Après les avoir écrits, il les brûle ou il les cache.

"Il les crit, pour se bien rendre compte à lui-même de ce qu'il a été et de ce qu'il a fait, et peut-être tout simplement en cédant au goût des vieillards pour leurs souvenirs de jeunesse.

"Et il les brûle, parce que, toute réflexion faite, il ne se trouve pas un assez gros seigneur pour occuper de lui la postérité."

Now, shall I burn what I may write, or shall I hand the words to the great seigneur whose name opens my first paragraph? We shall see.

As to my place of birth, it was Newport, New Hampshire, on the 2d day of February, 1875. Moreover, I was raised

on a farm. Would you have me say, as a *paysan*? Very early in life, instead of taking naturally to a team of horses and a plough, I became a mighty lover of books, and a little later began to write verses for the local papers. I also became a hobbyist, and collected rocks, insects, flowers, books, and autographs. One of the very most prized autographs in my collection was sent to me by Jules Verne in August, 1897, the month in which Jules lost his brother and dearest companion Paul. A print of the letter he wrote me is shown elsewhere in F-MAIL.

In 1898 I began writing short stories and articles, as well as poems, for various publications. One of the best of my stories, "In the Grip of a Comet," showed the influence of Jules Verne. I suppose I took the idea from my reading of Verne's *Servadac*—*Voyages et Aventures à travers le Monde Solaire*. Of course, I had only the American edition of the book at that time, though some forty years later, soon after beginning my studies into the mysteries of *la langue française*, a beautiful Hetzel copy came into my collection.

I was married on Decoration Day in 1905, and in March 1906 I went to Jacksonville, Florida, to take a position with the United States Weather Bureau. In 1910 I was transferred to Washington, D. C., where I remained with the Weather Bureau until my retirement this year. My home, meanwhile, has been at my present location in Arlington, Virginia. Of children, my wife and I have two daughters, Muriel, born in Florida, and Rilma, born in Virginia.

My life as a Government worker, however, was not one of ennui. Shortly after arriving in Washington, I began writing articles on climatic subjects for official, and occasionally for commercial, publications. In 1921 I occupied a liaison position between the Weather Bureau and the Hydrographic Office of the Navy Department, and the greater part of my writings thereafter were printed in the various publications of the Hydrographic Office. Among the articles, all of which related to marine subjects, a lengthy brochure on "Waterspouts" attracted the attention of a French physicist who was making a special study of *trombes*. He was dreaming of the possibility of erecting a gigantic glass tower on the edge of the Red Sea. The solar-heated aqueous vapors from the hot surface of the sea were supposed to rise up inside of the huge funnel in a whirlwind sort of fashion, and upon making their exit from

the open summit, charged with moisture, they would form a dense cloud which would water a great expanse of the surrounding desert. This was a truly Verrian idea, but I never heard what happened to it.

In 1942 I entered upon the writing of a book-length meteorology of Africa and its surrounding sea and ocean regions. In preparing the text for French North and Equatorial Africa, I required the knowledge of French climatic works, and my knowledge of the language, gained as a hobby, proved immensely useful in my official capacity.

Many of my scientific papers had a wide circulation among mariners and scientists the world over. They were often quoted in British, German, and other official marine publications, and at least three of my longer brochures were translated into the Polish tongue. It is a great satisfaction to any writer to see his work thus recognized at home and abroad, and there is no mere egotism in admitting it. At the time of my retirement, I was Chief of the Weather Bureau's Marine Section.

In forming the American Jules Verne Society four years ago, I naturally showed my strong leaning toward one of France's great literateurs. My collection of Verne books is a large one, much fuller than is to be found in the Library of Congress, and you may well know that I am intensely proud of it. Several First Editions in French are counted among its numbers. In addition, I have numerous other quaint French volumes in my library, as in the last few years I have specialized more in those than in American books. And yet, odd as it may appear, I cannot understand a word of spoken French. Ear and lip know it not, for my eye is the only guide to it.

Now I am returned to my family, my garden, my walks, my books, my personal friends, and my writings. They constitute a limitless world in which I may wander at will and profoundly. What, if anything, shall I write? *Eh bien*, anything perhaps that fancy may suggest. Back in my head I seem to have a strong desire to write out into American—as you Frenchmen are pleased to call our tongue—one of Jules Verne's heretofore untranslated romances. It was published in Paris in 1902, or three years before *Le Maître* of the *Voyages Extraordinaires* passed on to his ancestors who had dwelt on earth in their lovely land of Provins!

Willis E. Hurd

JULES VERNE

It is a happy moment for me as an American to write for my French readers of F-MAIL a few personal souvenirs of your great countrymen and author, Jules Verne, and of the formation of the American Jules Verne Society. At this moment, when Frenchmen, Americans, Englishmen, and other Allies, are fighting together on the soil of France for the deliverance of La Patrie, it is peculiarly a time for me to pay my respects to that writer *bien-aimé d' Amiens*. Permit me to say OUR writer because, although the strain of France ran through his veins, his memory and his works belong to us and to the world. What I shall write for you will be only a few broken threads of reminiscences, spun in the words of a man who, from the time of his first reading of "Five Weeks in a Balloon," as a very small boy, to his more recent readings of "La Chasse au Météore" and "L'Invasion de la Mer," has found in Verne all the eclat and imaginative stimulus that any reader could possibly desire.

How well do I remember my thousand boyish thrills experienced during the reading of "20,000 Leagues Under the Seas!" I could scarcely contain myself. It was not enough merely to decouer those inspiring pages, but I committed to memory many long passages from the narrative that I might repeat them to myself when the book was no longer before me, and thus carry on the sweet savor of the words and the incidents.

In later years, as I became more fully acquainted with the prodigious imaginings of Jules Verne, I found that many different translations had been made from the original texts as published in Paris by J. Hetzel et Cie., first in the "Magasin Illustré d'Education et de Récréation," then in the magnificent "volumes in-8 Jésus illustrés," at 18, rue Jacob. In the 1870s, identical authorized translations were published in London by Messrs. Sampson Low, Marston, Low & Searle, and in New York by Scribner, Armstrong & Co. But Verne was too popular to permit of his "Voyages Extraordinaires" being confined to single translations, and other writers and publishers arose to spread the marvel tales of Verne among their hosts of readers. Hence, as an ardent collector of British and American editions of the great French author, my growing collection could not be considered as complete until I had acquired every known English translation. When, finally, in 1936, I could count that I had three separate translations of "20,000 Leagues Under the Seas," three of "The Adventures of Captain Hatteras," and four of "A Journey to the Centre of the Earth," in addition to at least two translations of many other Verne romances, I decided to write a little story about them for publication. This short *histoire* was

printed in the Chicago magazine "Hobbies" in August of that year.

From that time on Verne arose to still greater heights in my imagination. Other collectors of the works of Le Maître, as we came to know him, upon reading my article, began to write me enthusiastic letters. I was not the only collector, then, for my horizon suddenly became surrounded by Verne lovers as ardent as myself. Whatever their basic nationality or school of thought, these teachers, businessmen, financiers, and others, were all *en rapport* in their love of Verne. We corresponded, and through mutual assistance we added more Verne books to our swelling collections.

In the summer of 1937 a new note came into the refrain of my long Vernian *chanson*. A brightly illuminated red-cover Hetzel of "Le Chemin de France" came into my eager hands. I had never studied French and could not read it, but the fact that it was a Verne book printed in Le Maître's own tongue was a marvelous stimulant. It set my imagination still further afire, and the flame of it twisted tantalizingly through all my being. I had before me a volume, the like of which had been presented to many a French *écolier* at the termination of many a school year. In imagination I could look across the sea and visualize those *garçons* marching home from l'école, each with his wondrous *livre rouge* under his arm, dreaming perhaps of the wild adventures that would soon be his in the reading of "De la Terre à la Lune," "L'Ile Mystérieuse," or "Le Tour du Monde en 80 Jours." Those Hetzel volumes, in binding more often red than of any other color, were often scheduled to appear about the time of *les fêtes de Noël*, and thus made charming Christmas presents.

Suddenly, as I looked over my "Chemin de France": "Quel éclair traversa mon esprit!" (Quoting from the words of Verne himself, as Capitaine Nemo traced the word "Atlantide" upon the basaltic rock, in "Vingt Mille Lieues sous les Mers.") Why could I not make my own study of the French language, and sometime be able to read into my own American tongue the words of the Amiens romancer! Anyway, I would try. So I procured a French-English dictionary, hunted out a copy of my daughter's French grammar, and began my singular and enormous hobby. Meanwhile I searched the book shops of Washington, Baltimore, New York, and other cities for further Hetzel volumes of Verne. My Verne collecting and other friends aided me in the great hunt. And an incomparably wonderful and well rewarded sport it was. Gradually, though I could not pronounce the French words, and could understand no spoken word in French, I acquired knowledge enough of the printed

language so that I could begin to translate it. And at last I had the supreme pleasure of slowly reading in this manner one of Verne's later books, "Le Secret de Wilhelm Storitz," which has never been printed in English. Then I made some careful translations on my typewriter of three or four of Verne's shorter tales from the collected volume, "Hier et Demain," brought together by Michel Jules Verne, son of the author, and published by Hetzel in 1910, five years after his father's death. Among the stories I translated from that book was the "Aventures de la Famille Ration," the only fairy story ever written by Verne. Vraiment, as it is true that *chacun à sa marrotte*, so had I found one of my greatest hobbies!

Meanwhile, I had made a contact with Mr. James C. Iraldi, a young man who had the greatest of influences upon my

Amsterdam 1 febr. 97

Cher Herr Körner
J'en suis à un moment où je pâlis
autant au réveil qu'à l'heure bâtarde dans
la nuit, et dans quel état pour-
meur d'insomnie, d'insomnie, j. suis dans
tout ce temps et vous recommande
la meilleure recette la Sphère des
Glaçons, que je trouve dans
votre Dr paracétal. Je suis pour
bien un rouquin d'assez grand Poc
et j'ai 70 ans et courage à la
membrane de votre grand papa
et aussi à me aussi à Antinope.
Je pense que je pourrai compter
parmi eux, et je me suis
Votre bien dévoué
Jules Körner

"Vernian career." He had learned of me through a Boston book store, and at the present time for more than six years we have exchanged weekly letters, devoted much to subjects relating to Verne. In 1939 he was living in Union City, New Jersey, across the river from New York City. He was a wild Verne enthusiast. One day by letter I asked him if it would not be wonderful if we could organize a Jules Verne Society, even though we might not start out with more than three to five members. It seemed impossible, with our known Verne collectors widely scattered, but we nursed the idea along until finally it took root, and on the 20th of May 1940 a few of us met at his home for the purpose of uniting and giving ourselves a name. One of our prospective members, Mr. W. E. Walling, of Minneapolis, Minnesota, drove to my home in Arlington, Virginia, to attend

the meeting. On our way to New York, we took on another prospect, Mr. David French, at New Brunswick, New Jersey. At Union City Mr. Nat Bengis, a New York school teacher, joined us. The outcome of that gathering was the American Jules Verne Society. The little notice of the meeting in the New York Times brought us one further member, Mr. Lloyd V. Jacquet, editor of "Funnies, Inc." 49 West 45th Street, New York.

On the following October, five of us met at Mr. Jacquet's office, and at the end of our session the slate of officers of the new little society was as follows: Willis E. Hurd, President; James C. Iraldi, Historian-Secretary; Lloyd V. Jacquet, Editor; and Nat Bengis, Treasurer. We had letterheads and envelopes printed, and we laid mighty plans for the publication of a bulletin, which should be of the over-all size of the tall Verne books issued 35 to 70 years ago by the Paris House of Hetzel. We figured on 24 pages for the first of the occasional issues.

Hélas; as you may say, for even that first carefully and tenderly planned issue

Amiens, 1er Aout 1897.

Cher Monsieur,

J'en suis à me demander si ce petit mot en réponse à votre lettre vous parviendra, et dans quel Newport vous demeurez. Enfin, je vous écris tout de même et vous recommande le nouveau roman "le Sphinx des Glaces" dont le premier volume vient de paraître. J'ai pris pour base un roman d'Edgar Poe et j'ai dédié cet ouvrage à la mémoire de votre grand poète et aussi à mes amis d'Amérique.

Je pense que je peux vous compter parmi eux et je me dis.

Votre bien dévoué,

JULES VERNE.

never saw daylight in print from the publishing house of Funnies, Inc. Plates for decorations and illustrations, including one of Jules Verne, were made up by Mr. Jacquet, and finally all seemed to be going swimmingly (*coulamment*), when the business affairs of our editor became such as to take up all his spare time. Later, he followed the American forces to Morocco, where he became a Vice Consul at Casablanca. So we still await our beloved bulletin, but we are determined that our American Jules Verne Society shall keep its name and its face to the fore, and let it continue to be known among the friends and admirers of your great compatriot.

One of the members of our society is M. l'abbé Narcisse Riou, curé de Rivière au Renard, Président de la Fédération des Syndicats Copératifs des Pêcheurs de la Gaspésie, Gaspé, Québec. Formerly, before the scattering of that organization through the war, he was a member of the French Société Jules Verne, a virile and numerous group at the height of its existence. It issued a quarterly bulletin devoted to the romancer who had lived at Amiens until his death on March 24, 1905. Its pages contained many of Jules Verne's letters, not otherwise made public, and it had many well known literary and other contributors. In the issue of September 1937, for example, appeared an article by Cornelis Helling in which was pointed out the influence of Verne on some of the writings of the British author A. Conan Doyle. I have no copies of this rare bulletin, but my friend Iraldi succeeded in obtaining several numbers from Paris before hostilities prevented further contacts with France.

The membership of the Jules Verne Société, the treasurer of which was M. René Terrier, 30 rue Rottembourg, Paris 12, was cosmopolitan. In 1942 I had the pleasure of meeting a former member, Mr. George C. Reeves, of Silver Spring, Maryland, who had joined the Société in Naples, upon the instances of Professor Mario Turiello, one of Verne's onetime friends and admirers. Mr. Reeves told me strongly that we must keep at least a nucleus of our American Society in existence, despite the world conflict, so that, after France regained her freedom, we might have our rightful contacts with the Old World organization. He informed me that he had received a card from M. Cornelis Helling, written from Amsterdam, Holland, and passed by German and other censors, in which he had made inquiries about our Society. That card I now have in my collection.

In the introduction to a British edition of a volume containing rather recent translations of "Five Weeks in a Balloon" and "Around the World in Eighty Days," we learn of a further organization known as the Jules Verne Club. The following quotation is from the prefatory remarks:

"Jules Verne's appeal has been worldwide, but for those who have chosen the sea service as their career, and have at the same time retained a love of literature, his books attain their highest perfection in the expression of his enthusiasm for the sea. Therefore it is truly appropriate that among the younger generation of naval officers a confederacy, under the patronage of the son of Jules Verne, should come into being in memory of his father—and have developed into the nucleus of a society whose aim it is to explore literature as that master ad-

venturer, their ideal, explored the universe."

Now what as the present conflict done toward effacing the memorials of Jules Verne? There appears to have been some brutal order to destroy his books so far as possible in Europe, doubtless because one of them, "Les Cinq Cents Millions de la Béguin," had as a character an arrogant enemy of peaceful society of the "Race Beyond the Rhine." In the endeavor to learn the fate of the Verne home at Amiens and of his tomb in Madeleine Cemetery, Mr. Iraldi and I have made many inquiries. Although the records among French groups in Washington and New York up to a year or so ago had more or less detailed mentions of bombing devastations at Amiens, we could find nothing relating to our specific research. The tomb of Verne, it may be recalled, shows the illustrious author raising the stone, the body half emerged, and the right arm pointing skyward "vers l'immortalité et l'éternelle jeunesse." A part of this inscription, "vers l'éternelle jeunesse," was early adopted as the motto of the American Jules Verne Society.

At Nantes, where Verne was born on February 8, 1828, the city erected a Jules Verne Museum wherein are shown the technical inventions and achievements which the author predicted. Among them are—or were, for we know not that this memorial is now in existence—models of the French Navy's Giant Submarine, the 4,300-ton *SURCOUF*, the largest ever constructed, and of Verne's submersible *NAUTILUS*, which carried Pierre Aronnax and his two companions for 20,000 leagues under the seas. I wonder if there is now any information as to the fate of these memorials at Amiens and Nantes?

I feel it is proper here to add my appreciation of the kindly interest and suggestions of Mrs. Marthe G. Baldwin, grand niece of Jules Verne and wife of Congressman Joseph Clark Baldwin of New York. And it may equally be within bounds to mention the eye-twinkling remark of the Congressman before me one evening when he said: "You know, Mr. Hurd is in some sort a member of my family, since—did he not adopt my wife's great uncle, Jules Verne?"



EN AMERIQUE

SERVICES FEMININS DE LA FLOTTE

Il y a six mois les formations militaires féminines ont été admises dans la Marine Française sous le titre "Service Féminin de la Flotte."

Leur rôle essentiel consiste à libérer dans les unités et les services de la marine le personnel militaire masculin.

Jusqu'à présent le recrutement se fait par voie d'engagement volontaire des françaises âgées de 20 à 45 ans, pour la durée de la guerre plus un mois.

Le personnel féminin non-officier est réparti dans de spécialités, telles que: infirmières, ambulancières, secrétaires, sténos-dactylos, chiffreuses, radios, comptables, photographes, téléphonistes, conductrices, cuisinières, couturières, plantons, serveuses, et éventuellement écou-teuses de fonds.

La discipline militaire stricte est la même que celle de la Marine au point de vue des récompenses et des punitions et des règles générales de subordination.

L'uniforme varie avec les saisons et les travaux. La tenue d'hiver comporte pour les stagiaires et les brevetées un bonnet avec coiffe de drap vareuse et jupe de drap bleu, pour les sous-officiers et officiers, un feutre tricorné avec écusson, vareuse et jupe de serge bleue. Pour la tenue d'été, bonnet et tricorné tout recouvert d'une coiffe blanche, la jupe est de toile blanche. La tenue de mer pour le personnel affecté aux unités navigantes comporte la vareuse et le pantalon de matelot en drap molletonné.

Le Service Féminin de la Flotte est aujourd'hui sous les ordres de l'Officier Principal, Madame Driart. Près de 2,000 jeunes filles et jeunes femmes ont répondu à l'appel de la Marine Nationale.



Il est probable qu'aux Etats-Unis se trouvent encore bien des françaises qui ont le désir d'aider à la délivrance de la patrie. Tout est prévu pour leur faciliter la tâche. Il leur suffit de formuler une demande adressée à:

Mission Navale Française
Munitions Building,
Washington, D. C.

et tous les renseignements utiles leur seront communiqués.

La hiérarchie militaire est fondée sur la correspondance de grades avec le personnel masculin selon l'ordre suivant:

Stagiaires et Brevetées	Stagiaire Brevetée 2e classe Brevetée 1ere classe	Matelot sans spécialité Matelot breveté Quartier-Maitre
Officiers Mariniers	Sous-officier 2e classe Sous-officier 1ere classe Aspirant	Second-Maitre Premier-Maitre Aspirant
Officiers	Officier 3e classe Officier 2e classe Officier 1ere classe Officier principal	Enseigne de Vaisseau 2 e classe Enseigne de Vaisseau 1ere classe Lieutenant de Vaisseau Capitaine de Corvette.

Un accord est récemment intervenu entre la Mission Navale Française et le "Women's Reserve of the United States, Naval Reserve, pour l'organisation de l'entraînement des volontaires françaises soit à U. S. Naval Training School (W.R.) the Bronx, New York, soit à U. S. Naval Reserve Midshipmen School North-

ampton (Mass.). Les volontaires françaises recrutées aux Etats-Unis peuvent donc avant de rejoindre l'Afrique du Nord accomplir un stage de formation complet.

DENISE FENARD.
Officier de 3e Classe.

Paris ...



I—Paris Allemand

PARIS est un ensemble multicolore ou le Vert domine. Ou que se portent les yeux et à quelqu'heure que ce soit, on rencontre toujours un uniforme vert dans le champ visuel. L'uniforme gris est très porté aussi mais surtout par des femmes que le "titi parisien" a surnommées "SALAMANDRES."

Certe, les boches ont des quartiers préférés: l'Etoile, les Grands Boulevards et Montmartre (Ils sont connasseurs!) Le nombre des cafés, hotels, restaurants, cinémas réquisitionnés est inimaginable. Evidement tous ces établissements sont alimentés chaque matin par de pleins camions, car "l'occupant" a bon estomac et il sait apprécier les bons vins. C'est d'ailleurs lui le principal client et le principal fournisseur du Marché Noir.

Paris est la récompense qu'on offre aux valeureux vainqueurs du Front Russe ou le biberon qu'on fait gouter aux nourrissons en uniforme avant de les envoyer barbotter dans la boue du front oriental.

Les poches bien remplies de "papier monnaie" ils déferlent sur les magasins de luxe, les bijouteries et les patisseries, ou ils achètent tout à n'importe quel prix. On les voit semblables à des colporteurs indigènes charges de paquets, avec des manteaux de fourrures ou des tapis sous les bras, car il faut emporter la marchandise: les emballages font défaut et les voitures de livraison sont du domaine passé.

Ils ont trouvé aussi une façon commode de remonter leur mobilier. Après avoir apposé les scellés sur les hotels ou appartements des Israélites, ils ont déménagé et stocké les meubles dans un grand Immeuble à proximité de l'Etoile. Là, chacun vient faire son choix et envoie les objets ainsi réquisitionnés, par camions vers l'Allemagne. C'est simple, mais il fallait y penser. Dans les esprits allemands ces achats ou "réquisitions" serviront, après guerre, de monnaie d'échange et conserveront à leurs yeux une valeur marchande. Ainsi ils pensent ne pas tout perdre.

Bien ravitaillés, bien repus, ils songent ensuite à visiter les monuments de Paris. Ils se déplacent en groupes sous la conduite d'un des leurs et fusillent à tord et à travers (la force de l'habitude) . . . tous les objectifs avec leurs appareils photographiques.

Le soir, ils envahissent les "Boîtes de

Nuit." Ces établissements font fortune et poussent comme des champignons.

Ouverts toute la nuit, à partir du couvre-feu leurs seuls clients sont les Allemands et "leurs bonnes rencontres." Le champagne coule à flot et coute cher (Mille francs la bouteille). Ils payent sans sourciller; c'est autant de récupéré.

Le mot d'ordre donné à ses troupes par le Général "VON STUPETGUEULE" comme dirait Pierre Dac, est de faire apprécier aux parisiens d'une part la bonne éducation du soldat allemand et d'autre part sa "Kultur" et son bon goût.

Plusieurs fois j'ai vu des militaires se lever et offrir leurs places à de jolies femmes. Dans la plupart des cas, ils se sont attirés des refus très nets.

Tous les Dimanches des musiques militaires s'exhibent Place de l'Opéra, aux Tuilleries ou aux Champs-Elysées. Des artistes allemands jouent dans les théâtres subventionnés ou donnent des Concerts symphoniques.

Je commence à croire que le parisien n'aime pas la musique . . . ou qu'il la connaît trop car les spectateurs sont rares et les applaudissements absents. En un mot, on veut les ignorer.

Voilà qui est plus grave: Chaque semaine un détachement des troupes de la garnison de Paris, Musique en tête, vient rendre un solennel hommage au Soldat Inconnu qui, est gardé par quatre sentinelles boches jour, et nuit: incroyable mais vrai. C'est une injure de plus que nous aurons à venger bientôt.

Pas de drapeau Français à Paris: c'est interdit, excepté celui qui flotte sur l'Hotel Matignon à chaque séjour du Gauleiter Laval. Aussi on l'ignore. Par contre on voit des chiffons à croix gammées parout, même au sommet de la Tour Eiffel. Il est vrai que c'est sans contredit le seul monument d'inspiration allemande à Paris . . . nous en sommes tous très fiers!

Pour vous représenter Paris sous la botte, ajoutez des panneaux indicateurs en bois, peints en blanc à chaque carrefour. Tous les itinéraires sont jalonnés, tous les établissements militaires indiqués. Chaque monument porte son pedigree en allemand. Les bords des trottoirs et des refuges sont peints en blanc. De nombreuses rues sont barrées par des barrières blanches et réservées aux voitures allemandes. Enfin les trottoirs sont interdits par ces mêmes barrières dix mètres avant et dix mètres après chaque

immeuble requisitionné. De grandes pancartes invitent le piéton à changer de trottoir. Ces messieurs ne se sentent pas en sécurité . . . ! Bref les parisiens se réjouissent à l'idée des bons feux de bois qu'ils feront dans les rues quand l'heure de la délivrance sonnera.

Il est une catégorie d'allemands dont je n'ai pas parlé; ce sont les touristes en civil. Ce sont les plus dangereux. Ils ont l'oreille très fine très bonne mémoire, prennent souvent le métro, vont beaucoup au café, et écoutent aux portes. Ils constituent la "Gestapo." Ils ont malheureusement beau jeu avec le parisien qui est resté expansif et ne peut garder pour lui les bonnes nouvelles apprises à la Radio Anglaise, ni s'empêcher d'exposer publiquement ses idées et son mécontentement.

Si ces "Bons Boches" semblent trouver tout ce qu'il leur faut à Paris, il est un problème qu'ils n'ont pas encore résolu: c'est celui des transports. Rien ne vaut l'essence pour faire tourner un moteur et l'essence ne coule pas au robinet comme l'eau chaude et l'eau froide.

La meilleure nouvelle que j'ai pu donner à mes camarades français ou alliés est celle ci et j'en assure l'authenticité. Toutes les voitures et camions allemands civils et militaires roulant à Paris sont équipés avec des gazogènes. Il y a des défaites que l'on ne peut pas camoufler: C'en est une. De nombreux allemands même officiers en sont venus à la démocratique bicyclette marchant à l'huile de jambes. Il est vrai que les Allemands sont des sportifs . . . et puis en cas de repli stratégique c'est moins rapide et cela est de nature à tromper l'adversaire.

II—Paris en Guerre

A Paris comme en Allemagne c'est la guerre. Du moins les alliés s'obstinent à vouloir le rappeler aux pacifiques touristes Hitlériens.

Il y a deux ans il y avait une D.C.A. importante. De nombreuses batteries étaient placées aux points stratégiques notamment sur les ponts de la Seine, sur les toits des grands immeubles, dans la banlieue et les gares de marchandises. Mais la victoire a changé de camp et les besoins en D.C.A. sont devenus de plus en plus grands: aussi les pièces fixes ont été enlevées et remplacées par des batteries mobiles sur rails ou auto-tractées. En cas d'alerte elles se déplaçaient à vive allure et venaient se poster à l'emplacement désiré. Les résultats ont été maig-

res, les bombardements alliés ont toujours été assez bien réussis.

Je pense que beaucoup de camarades voudraient savoir quels sont les points qui ont été particulièrement touchés.

Seule à vrai dire la banlieue a souffert. Les Usines Renault à Billancourt ont subies les plus sévères assauts et leur production en tanks est à peu près nulle maintenant. D'autres usines ont été atteintes à Gennevilliers, à Courbevoie. Les terrains du Bourget, de Villacoublay, d'Orly ont été attaqués. Le Pecq, Vincennes, Ivry, Saint Denis ont été touchés. Quelques bombes isolées sont tombées dans les quartiers de Vaugirard et de la Gare Montparnasse.

La propagande anti-alliée s'est emparée du soi-disant bombardement du Champ de Course de Longchamp un beau dimanche en pleine réunion. La vérité est que les allemands avaient installé de la D.C.A. qui tirait sur les bombardiers, allant chez Renault. Le Champ de course n'avait pas été évacué et, un bombardier est venu attaquer en rase-motte la batterie qu'il a réduite au silence, causant malheureusement un assez grand nombre de victimes. Une bombe est tombée sur la station de Métro Pont de Sèvres qui servait d'abri. La manufacture de Sèvres a subi des dégâts ainsi que l'hôpital Américain de Neuilly. Un avion Anglais est venu s'écraser sur les toits des Magasins du Louvre.

La Centrale Electrique d'Ivry a été anéantie par une escadrille française qui est venue l'attaquer en rase-motte en un raid qui a soulevé l'admiration des parisiens, par sa précision.

Comment réagissent les Allemands? Comme réagiraient des touristes qui se croiraient à l'écart de la guerre dans un pays neutre. Ils ne font pas preuve de courage. Ils ne sont pas les derniers à entrer dans les abris. Ils sont quelquefois les seuls, car les français préfèrent regarder en l'air et assister au spectacle. C'est souvent une erreur, car c'est, à mon avis inutile de s'exposer sans raison. Il est vrai que bien souvent le bombardement a commencé avant le déclenchement des sirènes. Avec son tempérament "Rouspétour" le parisien laisse voir son mécontentement si l'alerte a été donnée sans qu'il y ait attaque. Cela le dérange dans ces petites habitudes, lui fait manquer son train de banlieue ou l'interrompt dans son maigre repas. Il faut entendre d'autre part les ménagères s'indigner lorsque l'alerte a été donnée trop tard et qu'il y a eu "de la casse."

On note enfin parmi les occupants un état d'inquiétude très caractéristique. Aucun militaire ne sort plus, même en permission, sans être armé. Tous portent le revolver ou le mousqueton et des grenades. Beaucoup portent perpétuellement leur masque à gaz.

Enfin ils ont commencé, à fortifier la Capitale. Dans bon nombre de rues autour du Ministère de l'Intérieur et rue Royale des tranchées ont été creusées puis remplies de béton dans lequel ont été aménagés des logements pour des rails anti-tanks. Ces rails et des réseaux de barbelés, sont placés le long du trottoir prêts à être mis en place. Un énorme abri bétonné a été construit sous l'Hotel Majestic, Avenue Kleber, nécessitant des tonnes de béton qui ont été amenées par péniches. Au cours du transport en camions depuis la Seine il y a eu du reste des fuites. Les Français aussi savent faire des réquisitions . . . !!

III—Paris Français

Mais il y a encore des français à Paris. Ils y vivent une vie restreinte et étiquetée car les Allemands sont encombrants.

Le premier problème est celui du ravitaillement. Tout est rationné à l'extrême, et il s'avère de plus en plus que les rations sont nettement insuffisantes. Chaque ménagère doit passer souvent plusieurs heures par jour à attendre son tour pour obtenir 100 gr d'endives ou une livre de pommes de terre souvent gelées. Le problème est angoissant pour le ménage où l'homme et la femme travaillent.

Les autorités Vichysoises ont essayé de créer des "Restaurants Communautaires" où chacun peut prendre un repas dont le prix est proportionnel à son salaire. Certains magasins préparent des plats cuisinés que l'acheteur n'a plus qu'à faire réchauffer. Cette idée bonne en apparence a été mal réalisée car les dirigeants pensent surtout à faire des bénéfices sur le dos des clients. D'autre part ces restaurateurs sont les premiers servis aux Halles après les allemands et le ravitaillement des particuliers s'en ressent d'avantage encore.

Alors le parisien se débrouille. Il fait pousser des radis sur son balcon ou loue un lopin de terre en banlieue et chaque Dimanche il va surveiller laousse de ses pommes de terre. Ou bien il "va au ravitaillement." Le samedi soir et le dimanche, les trains omnibus en direction de la Grande Banlieue sont pleins et déversent à chaque gare des vagues de parisiens qui déferlent sur les fermes et achètent n'importe quoi. Les paysans hélas trop souvent se font prier et payer.

Ceux qui ont la chance d'avoir un vélo n'hésitent pas à faire 200km pendant le week-end pour rapporter six œufs, un choux, un quart de beurre, voire de l'herbe pour le lapin qu'ils essaient d'engraisser dans leurs cuisines en prévision de telle ou telle réunion de famille. La ration de viande n'est que de 90 gr par semaine (avec os) sans compter les semaines ou par répressions cette maigre ration est supprimée.

Le problème du ravitaillement est angoissant pour les enfants; très peu de

lait, pour ainsi dire pas de farine, un œuf par mois; tout cela n'est pas de nature à contenter les enfants parisiens.

Le chauffage pose un grave problème. La ration de charbon et de bois ne suffit pas à faire du feu tous les jours dans une seule pièce. Le gaz et l'électricité sont uniquement réservés à la cuisine et nombreux sont les parisiens qui se voient fermer le compteur vers le 20 du mois pour avoir dépassé leur allocation. Il ne leur reste qu'une ressource: d'aller au restaurant s'ils ont eu soins de garder quelques précieux tickets.

Si le problème du transport se pose pour les allemands il vous laisse à penser ce qu'il est pour les parisiens. De taxis pas question, à part quelques "vélos-taxis," de voitures particulières encore moins; il reste quelques lignes d'autobus qui ont été mis à la hauteur des circonstances par l'addition d'un réservoir au gaz de ville, qui les font ressembler aux "busses" Londoniens quant à la taille. Il reste le métro et la bicyclette. Je crois que tous les records de compression humaine sont battus dans le métro. Au moins en hiver on se tient chaud: de mauvaises langues (des femmes évidemment) prétendent que certains hommes pressent systématiquement le métro aux heures d'affluence . . . Un grand nombre de stations secondaires ont été fermées, la fréquence des rames nettement diminuée. Le dernier métro passe à 11 h 30. Impossible de faire du sentiment au clair de lune à la sortie du Cinema si on tient à couper dans son lit.

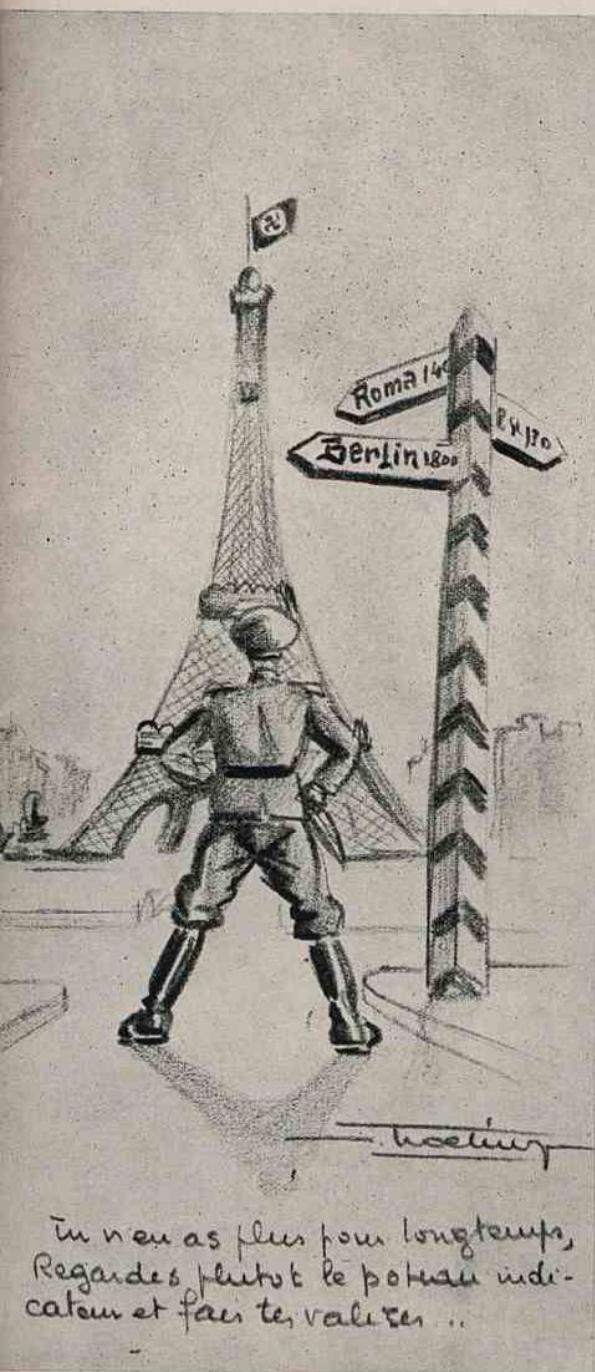
Le clan des cyclistes a aussi un grand nombre d'adeptes dans toutes les classes de la société. Madame va faire son ravitaillement ou ses visites sur une splendide machine bleue aux nickelés étincelants soigneusement entretenue tandis que Monsieur enfourche une bicyclette de couleur sombre pour aller à son conseil d'administration. Les concours d'élégance automobile ont été remplacés par les concours d'élégance cyclistes.

La mode seule ne semble pas souffrir des restrictions; jamais nos parisiennes n'ont été aussi aguichantes. Le bois, le papier, la cellophane, la cellulose, la ficelle, sont sinon aussi résistants que l'étoffe et le cuir du moins aussi attrayants. Le semelle de bois a définitivement éclipsé la semelle de cuir (et pour cause). Certains pieds mignons ont bien un peu souffert au début mais il faut bien souffrir pour être belle. De chapeaux point, de bas pas d'avantage. La longueur des robes a nettement souffert des restrictions, mais c'est plus commode pour chevaucher une bicyclette.

Après une semaine de lutte pour la vie, le parisien cherche à se distraire. Jamais les théâtres et les cinémas n'ont connu une telle affluence. On a été obligé d'interdire aux spectateurs de faire la queue en semaine devant les cinémas (c'était

Le Marquis Au Maquis

Devant la Société de Cincinnati, à New York, Mr. Henry Hoppenot, Délégué du Comité Français de la Libération Nationale, a raconté L'épisode suivant.



tu n'en as plus pour longtemps,
Regardez plutôt le poteau indi-
cateur et faites valoir...

immoral dans un Paris en guerre). Aussi a heure d'ouverture de paisibles badauds en apparence se transforment-ils en coureurs de vitesse. L'enjeu de la course est une bonne place devant l'écran.

Le dimanche les files d'attente sont tolérées mais si vous arrivez après 13 h 30 il vous faut renoncer à aller sommeiller au chaud pendant deux heures dans

un fauteuil. On se console en se disant qu'on attrapera pas de petites bêtes... car il y en a.

On peut essayer de retenir ses places à l'avance mais les files d'attente se forment comme ailleurs à 6 h 00 du matin et tout est loué à 10 h 00, huit jours avant le spectacle. A moins de connaître une caissière accommodante qui vous mettra de côté une place moyennant cent pour cent d'augmentation (faut bien gagner sa vie).

Un mot encore sur les transports ferroviaires. Le nombre des places et celui des trains sont strictement limités. Au moment des congés scolaires j'ai vu des gens couchés dans les arbres devant la gare d'Austerlitz pour être les premiers à l'ouverture du bureau de location. Le premier métro les aurait aménagés beaucoup trop tard. Au départ les wagons français sont littéralement surchargés. Les gens se tiennent sur deux rangs dans le couloir, quand ce n'est pas sur les marchepieds. Dans chaque compartiment réservé aux allemands seuls se prélassent deux militaires... un sourire ironique au coin des lèvres.

Rira bien qui rira le dernier. Attention messieurs les boches, Paris vit, Paris se prépare à bondir sur sa proie, Paris attend le grand jour, ce jour la tous les parisiens comme tous les français donneront libre cour à leur colère, ce jour la tous les parisiens sous la botte depuis quatre ans rassembleront toutes leurs forces et laveront dans le sang allemand toutes les injures qui ont été faites à la ville lumière et à la Patrie.

Et quand le dernier allemand aura rendu son dernier souffle ce sera l'immense montée des parisiens de toutes opinions et de toutes classes dans un commun élan, vers l'Arc de Triomphe. De cette mer humaine des milliers de bras se lèveront vers l'inconnu pour lui offrir en holocauste tout le sang allemand qu'ils auront répandu pour le venger.

Alors se fera un grand silence; chacun se recueillera pour penser à ceux qui sont tombés pour la libération de la Capitale, chacun songera au Passé.

Puis cette foule anonyme ayant apaisé sa légitime colère reprendra son vrai visage, un visage de paix, de joie, un visage français pour acclamer ses libérateurs et repartir plus unie qu'avant pour la croisade du travail, pour la croisade de la reconstruction, à l'avant garde de la France Libre.

Lt. DE BENOIST

In the town of Le Puy, there stood a bronze statue of Lafayette. A few months ago it was learned that the Germans, who under the pretext of collecting scrap metal took away all the monuments that may recall to Frenchmen their military glory or their republican and liberal heroes; had decided to send the statue of Lafayette to Germany. The underground organizations learned the date fixed for this operation. It was to be on the morning of December 23. In spite of the dangers involved, the patriots of Le Puy decided to intervene. One of the ringleaders in that expedition sent to Algiers by secret means the story of the exploit. I shall read it to you as it stands, in its moving simplicity:

"About fifty patriots were instructed to meet at 12:30 o'clock on the night of the 21st of December. They were all present. Twenty were to mount guard while the others were to remove the statue which stood in the basement of the Museum. We went armed to the teeth. In no time the telephone wires leading into the Museum were cut. All possible exits were guarded. The order was absolutely not to let anyone get out. Inside everything went smoothly. Within an hour the statue was loaded on a truck, and soon the truck started off to carry the statue to a hole in the ground where it will remain until liberation. Meanwhile we left the spot and marched through the town in military formation. By the time the alarm was sounded, we were already far away."

In the last three years many statues of great Frenchmen have gone their way to the German furnaces, before the angry eyes of powerless Frenchmen. If, on the night of December 21, 1943, several dozen young Frenchmen risked prison, torture and death to prevent the statue of Lafayette from falling into the hands of the enemy, it was because it represented for them something unique and sacred, the symbol of franco-american friendship and of the common ideal which is its indestructible link, the purest sign of these young men's love and hope.

You whose forefathers fought beside Lafayette and his companions will be glad to know that the statue of George Washington's friend, the co-founder of your Society, rests in a secret spot somewhere in the earth of France. An invisible guard is watching over it; the devotion of a whole people keeps it from being desecrated by the enemy. Last December 21, Lafayette symbolically joined the legion of the French underground; once more his spirit is fighting with the defenders of liberty; and his statue, like France herself, is awaiting, in the temporary darkness, the dawn of liberation and victory.

L*E récit suivant aux conclusions inattendues intéressera sûrement les amateurs de littérature française et d'aventures peu connues.*

Ce récit est emprunté à l'un des ouvrages de M. ALLAN FORBES, Directeur du "State Street Trust Company" de Boston (Mass.). Mécène et érudit, M. Allan Forbes a consacré ses loisirs à réussir dans des volumes édités avec un goût parfait et largement illustrés, tous les souvenirs communs de l'Histoire Franco-Américaine.

L'épisode vécu par Pierre Augustin Caron de Beaumarchais n'est pas sans saveur, s'il n'a pas au sens étroit du terme été suivi d'intérêt.

ROBERT GABRIEL'S

**LA SALLE
DU BOIS**

RESTAURANTS FRANCAIS



WASHINGTON

1800 M Street Northwest



NEW YORK

10 East 52nd Street



36 East 60th Street

L'ETRANGE

De Pierre Augustin

To Pierre Augustin Caron de Beaumarchais, "Watchmaker to the King," sometimes spoken of as the "garcon-major of Franklin," author of the popular comedies, "Le Barbier de Seville" and the "Le Mariage de Figaro," and to that great statesman, Count de Vergennes, Minister of Foreign Affairs, America owes a great debt of gratitude, for they persuaded King Louis to furnish, indirectly, supplies to America during the Revolution. Beaumarchais, witty, satirical, secretive, was also a man of adventure, intrigue, fascination and resourcefulness combined with a boldness that was irresistible. Added to these accomplishments, it is also said that he was a shipbuilder, contractor and secret service agent. As to personal attraction, he has often been likened to Lafayette—in fact, one of our correspondents in the Middle West writes that if he "had only had a chance with the belles of Boston, New York, Philadelphia and Richmond, he might have made the French General look like a wall flower." "Apropos of Lafayette," he continues, "did you ever hear this story? I was stationed near his old chateau for a few weeks during the war. Many American soldiers visited it. Finally a pile of cracked stone was dumped in the front yard with a polite sign which expressed pieces off the chateau." The other benefactor, Vergennes, who had just come into office, was the earliest friend America had in the French councils, and by degrees he was able to persuade the King to take up our cause.

It is not generally known that in September, 1775, Beaumarchais was sent to England as a secret confidential agent, with no official connection and unknown to the French Ambassador in London, to get in touch with the secret agent of the revolted American colonists and to report as to their strength. He sent very strong and optimistic reports as to the probability of American success, which greatly influenced Vergennes. Early in the year 1775 he secured the King's assent to furnish a million livres to the colonies; and to appoint Beaumarchais as the secret agent through whom the aid was to be given.

The latter answered the suggestion, declaring that "if your Majesty has not at hand a more clever man to employ in the matter, I undertake and answer for its execution without anyone being compromised, persuaded that my zeal will supply my want of talent better than the talent of another man could replace my zeal. The Americans are as well placed as possible; army, fleet, provisions, courage, everything is excellent; but without

powder and engineers, how can they conquer or how even can they defend themselves? Are we willing to let them perish rather than loan them one or two millions, are we afraid of losing the money?" His enthusiasm for the "Bostonians" knew no bounds.

With the approval of Vergennes, Beaumarchais lost no time in organizing the firm of Roderigue Hortalez et Cie, in June, 1776, and on October 9 leased through Louis Letellier, the King's architect and controller of his estate at Versailles, large offices in a building at No. 47 Rue Vieille-du-Temple. Here in former days was the private residence of Lord de Rieux, a Marechal of France. The building, now standing, was erected in 1638 by Denis Amelot and his son, the Vicomte de Bisseuil, and is known today as the Hotel de Bisseuil. Many have been its owners. An investigation shows that its present owner is M. Brenot, who purchased the property a few years ago, and who has recently renovated the building. It is through his kindness and the help of James H. Hyde, and with the permission of Frederic Contet, that we have been able to procure the pictures showing the "hotel" as it used to look during the days of its occupancy by Roderigue Hortalez et Cie. It is classed by the government as one of the historic monuments of Paris, but it seldom has been described or pictured. A modern view on another page shows the building as it is today. M. Brenot owns the original lease executed by Beaumarchais. At one time the building was occupied by the Embassy of the Netherlands, which has given to it also the name of Hotel de Hollande. It was here that Beaumarchais wrote his "marriage de Figaro."

The instructions given to Beaumarchais at the time of organizing this firm were: "You will find your house, and at your own risk and perils you will provision the Americans with arms and munitions and objects of equipment and whatever is necessary to support the war. You shall not demand money of the Americans, because they have none, but you shall ask returns in commodities of their soil, the sale of which we will facilitate in our country." Tobacco, rice, and wheat were to be shipped from America. In writing to Arthur Lee, he mentions "the difficulties I have found in my negotiations with the Minister have determined me to form a company which will enable the munitions and powder to be transmitted sooner to your friend on condition of his returning tobacco to Cape Francis." Of course, the friend meant Congress.

HISTOIRE

Caron de Beaumarchais

By means of this fictitious firm, France was able to ship to the struggling thirteen States, clothing for 20,000 soldiers, 30,000 muskets, 100 tons of gunpowder, 200 brass cannon—some of which it is said bore the King's monogram—24 mortars, together with the necessary shot and shells; also medicine, and surgical instruments, disbursing through its office over 21,000,000 livres. At the same time Beaumarchais wrote to Congress under date of August 18, 1776, "The respectful esteem that I bear toward that brave people who so well defend their liberty under your conduct has induced me to form a plan concurring in this great work, by establishing an extensive commercial house solely for the purpose of serving you in Europe, there to supply you with necessities of every sort, to furnish you expeditiously and certainly with all articles, clothes, linens, powder, ammunition, muskets, cannon or even gold for the honorable war in which you are engaged." There was at that time no factory in America where muskets or cannon could be made in any quantity, and it was also well-nigh impossible to obtain gunpowder. In fact, an article in Mr. Ford's Dearborn Independent and one in the American Historical Review written by O. W. Stephenson of the University of Michigan, stated that ninety per cent of the gunpowder used by America was furnished by France—an incredible fact, but nevertheless the truth. Mr. Stephenson, an authority of this subject, states also that nine-tenths of the guns and ammunition used by the American army, up to the time of Burgoyne's surrender, came from France through Beaumarchais or his firm. The translator of Chastellux's travels commends this capable and energetic Frenchman upon the large sums of French money brought into this country by the French fleets and armies, adding that the money of our allies in circulation here in 1792 was thirty-five millions of livres, or nearly a million and a half sterling.

With much skill and perseverance, this capable and energetic Frenchman had this ammunition and equipment withdrawn from the French arsenals in small lots and collected together at Havre and Nantes. The Colonies did not provide the promised vessels; therefore he was obliged to fit them out himself, which proved a great financial strain on the firm's resources. At one time he equipped ten merchantmen, one of which he named "Fier Roderigue" causing Silas Deans to address Congress, "I should have never completed what I have but for the generous, the indefatigable and spirited exertions of Monsieur Beaumarchais, to whom

the United States are on every account greatly indebted; more so than to any other person on this side of the water." One of his vessels he named for the "Count de Vergennes," and it is of interest to recall that L'Enfant, who planned our Capitol, first came to America on her. Some of these first ships put in at Portsmouth, New Hampshire, and it is said that the people of the city were so jubilant to see such a quantity of supplies and ammunition that they assembled on the shore and cheered vociferously. When Beaumarchais was in great difficulties financially, he unselfishly wrote, "Through all these annoyances, the news from America overwhelms me with joy. Brave, brave people, their warlike conduct justifies my esteem and the noble enthusiasm felt for them in France!"

He naturally expected that Congress would return thanks, at least, even if the tobacco was slow in coming. There was, however, no answer to his letters. During the year 1777 he sent over to America cargoes valued at over 5,000,000 francs without receiving even an acknowledgment. He finally wrote in despair: "My money and my credit are gone. Relying too greatly on returns so often promised, I have exhausted my own funds and those of my friends . . ." His next move was to dispatch to this country his trusted friend and agent in America, Theveneau de Francy, but still no results followed. One of the volunteer officers in the French army, some of whom were actually assisted financially by him in getting to America, in speaking of Beaumarchais, is reported to have said, "Tell him that his fame pays the interest of his debt, and that I have no doubt of its payment in this way at usurious rates . . ." If this important aid had not been given early during the war, before the Treaty of alliance of 1778, the American army probably could not have held on for the arrival of the French fleet and armies. Still another difficulty soon arose—as to whether certain supplies sent by Beaumarchais were on his own account, or from the French Government. Arthur Lee stated that they were presents from the King and that no payment was expected, whereas the other commissioners differed, reporting to this country that we were expected to remit for them.

In 1786 it was learned that there was a discrepancy of a million livres between the amount credited the United States as a gift prior to the treaty of 1778, and the amount as stated in the contract of 1782 between Franklin and Vergennes. The latter explained that the "lost million," as it has been termed, had been advanced on June 10, 1776. That this sum was

actually used in purchasing supplies for America has never been questioned, for papers were produced showing the endorsement of the King and Vergennes; but this Government has always tried to relieve itself from the responsibility of payment on the assumption that the supplies were intended as free gifts from the King. The total amount of these presents, including 2,000,000 livres interest on the 1778 loan, reached a total of 11,000,000 livres, or approximately \$1,800,000. To this day America has never offered to repay this amount, nor has France ever demanded a settlement. The loans, including the sum obtained by France from Holland, amounted to 35,000,000 livres, or over \$6,352,500. This debt, with interest was paid about thirty years afterwards, but the Beaumarchais "lost million" was in dispute long after his death in 1799. Just before dying he wrote from his garret in Hamburg, where he was seeking a refuge from the troubles at home, "On leaving this world, I have to ask you to give what you owe me to my daughter as a dowry . . . Adopt her after my death as a worthy child of the country! Her mother and my widow, equally unfortunate, will conduct her to you. Regard her as the daughter of a citizen . . . Americans . . . be charitable to your friend, to one whose accumulated services have been compensated in no other way! . . ."

Several times either the Attorney-General or the Committee on Foreign Affairs, headed by Edward Everett, recommended its payment. In 1835 the claim, which, with interest, had then reached 4,689,241 francs, was adjusted by a payment of only 810,000 francs.

It behooves this country, in adjusting France's World War debt to us, first of all to learn the facts—to take into consideration the gifts of \$1,800,000 and the waived interest of 300,000 or so dollars and the Beaumarchais compromised claim—large sums of money in those days. Many of our high officials have stated that "our debts to France have been all paid," forgetting all the gifts, the interest on these gifts, and the interest of \$300,000 waived owing to the inability of our Government to pay it at that time. Hon. A. Piatt Andrew, one of Massachusetts' Representatives in Washington, is using his best endeavors to make this situation clear to the people of America, and his first Resolution states that the cost of the war to France was estimated at over \$240,000,000.

Paris commemorated her versatile citizen, Beaumarchais, by changing the name of one of her streets from Boulevard St. Antoine to Boulevard Beaumarchais. The French have also erected a statue to him near the site of his house, and America should have contributed to this worthy memorial.

Des Sables de Bir-Hacheim Aux Paturages Normands

GENERAL KOENIG



ISIGNY

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons la nomination du Général Joseph Pierre Koenig au poste de Commandant en Chef des Forces Françaises de l'Intérieur. Cette nomination, reconnue par le Commandement Allié, le place, avec l'Armée de la Résistance intérieure, directement sous les ordres du Général Eisenhower, Chef Suprême des Forces Expéditionnaires Alliées.

Mieux encore que les deux communiques spéciaux du Grand Quartier Général Allié qui ont célébré la contribution de la Résistance française au succès qui a jusqu'ici marqué les opérations alliées en France, cette nomination souligne l'importance que les chefs militaires alliés attachent à l'action des Forces Françaises de l'Intérieur et elle confirme par un acte concret l'intégration de ces forces dans celles qui combattent de l'extérieur.

Le Général de brigade, Joseph Koenig, est Alsacien. Il est âgé de 45 ans. Engagé à 19 ans dans l'infanterie Française, il eut une brillante conduite durant la guerre de 1914-18 et fut décoré de la médaille militaire. Son nom est lié à l'histoire de la Légion étrangère et c'est avec elle qu'il prit part à la campagne du RIFF contre Abd-el-Krim.

Lorsque éclate la guerre actuelle, Joseph Koenig est capitaine. Il participe avec le 13ème régiment de la Légion aux opérations de Norvège et il est promu

Commandant à Narvick. Après l'évacuation de la Norvège par les troupes alliées il participe avec son Unité aux combats désespérés livrés sur les Côtes bretonnes contre les colonnes allemandes. Evacués

à la veille de l'Armistice sur l'Angleterre, Koenig et son régiment sont les premiers à se rallier au général de Gaulle.

A la fin de 1940, le général Koenig est envoyé en AEF où il aide à la reconstitution des troupes françaises. Au cours des campagnes d'Erythrée et de Syrie en 1941, il fut Chef d'Etat-Major du Général Legentilhomme. Puis ce fut Bir Hakeim et l'héroïque résistance des troupes de Koenig, qui, par leur sacrifice, couvrent le repli du gros de la huitième armée britannique, Bir Hakeim qui permet ultérieurement le redressement d'El Alamein.

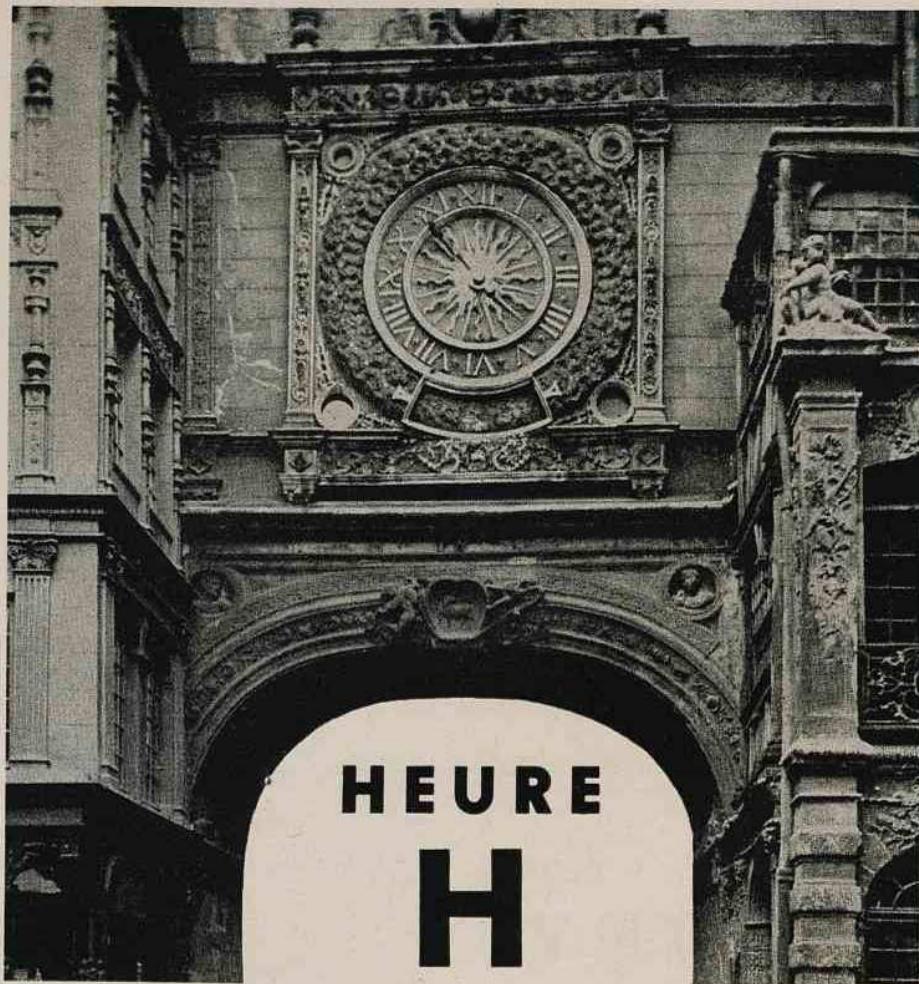
Le Général Koenig est un homme décidé dans ses façons d'agir. On dit de lui qu'il est toujours en pleine action. C'est un vrai chef, un meneur d'hommes.

Par décision en date du 31 juillet 1943, le CFLN reconnaissant ses brillantes qualités l'avait appelé aux fonctions de Sous-Chef d'Etat Major Général des armées de terre.

Par une ordonnance en date du 14 mars 1944, le Général Koenig avait été nommé Délégué Militaire du CFLN pour le théâtre des opérations du nord.



Au premier plan les vieilles "Chenillettes" de l'Infanterie Française abandonnées par les Allemands.



1—4 Juin 1940. Dans la nuit du 3 au 4, l'embarquement de 90,000 soldats français et de 260,000 soldats anglais se termine sous le feu des mitrailleuses . . .

La 12e Division Motorisée du Général Jansen (tué le 2 Juin) sur la face est, et la 32e Division du Général Lucas sur la face sud, ont permis de sauver, la 20e partie des Armées du Général Giraud (7e Armée) et l'Armée du Général Blanchard (1ère Armée) et la presque totalité du British Expeditionary Forces du Général Gort, formant sous les ordres du Général Billotte (tué le 21 Mai), le groupe d'armée No. 1.

L'Armée Française vient de perdre 24 divisions d'infanterie, 2 divisions de cavalerie, 3 divisions légères mécaniques et 1 division cuirassée.

Une autre armée française se reforme qui continuera seule la lutte sur le territoire abandonné par les armées alliées. Elle n'a pas d'uniforme, elle n'a pas d'armes.

2.—Aout 1942. A Dieppe. Sur 5,000 soldats canadiens, 3,550 sont tués.

3.—6 Juin 1944. L'Armée Française vient de faire sa liaison avec les troupes alliées. Sur le cadran de la vieille horloge

de Rouen capitale normande, la grande aiguille est absente, seule la petite aiguille—celle qui marque les heures—mesure lentement le temps. Les Normands sont patients . . . ils n'en sont pas à 59 minutes près.

4.—7 Juin 1944. Les armées allemandes recommencent à avancer vers l'est . . . Ils en avaient perdu l'habitude depuis un certain temps . . . mais c'est sur le front occidental.

5.—Monsieur Winston Churchill visite les plages de débarquement. Il est ac-

6.—Le contre-torpilleur "La Combattante" et le "Compagné", en particulier, du Field Marshall Smuts qui ressemble de plus en plus à Raymond Poincaré. A sa grande surprise, le vieux Field Marshall s'aperçoit que la France existe encore. "La Combattante" amène le Général Charles de Gaulle en Normandie. La population accueille le Général avec enthousiasme.

7.—Le commandement suprême des armées alliées rend un hommage solennel à l'héroïsme de la résistance française. Le Général Koenig est nommé chef des armées françaises de l'intérieur.

8.—L'aviation française fait connaître que les groupes de bombardement "Alsace," "Île de France," "Lorraine," "Berry," le groupe de chasse "Les Cigognes" participe directement aux opérations.

9.—Après trois semaines d'opérations, la presqu'île du Cotentin est sous le contrôle des armées alliées.



La bonne bouteille —gardée depuis longtemps sous les fagots— pour ce visiteur tant attendu . . .



Sergent Gilbert HAMEL Pvt. Alden SORIEZ, ancien Staff Sergeant Jean Pierre VIAU né à Strasbourg de chargé de l'armement—élève pilote. A la consolat- Par son dévouement il a su tion d'apprendre l'art de parents Français-Instruc- gagner l'affection de tous. régler les cameras avec les teur a Lowry-Field depuis mitrailleuses

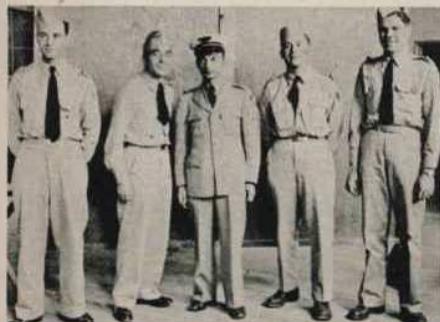
Pvt. Vincent BRUNO Sergent Roland DEFE- chargé sur l'électricité—Il VRE, Chargé des cours sur est têteu (ses ancêtres sont les "Tourelles Martin." Re- du Morbihan) il a la sym- cherche de ses élèves le pathie de ses tous. maximum de résultats.



Le Lieutenant DELARUE Cdt d'Armes, ancien pilote de ligne—2500 heures de vol.—Officer qui par son expérience et ses grandes connaissances a gagné l'affection et l'admiration de tous les élèves.



Le S/Lieut. NICOUD Officier de liaison.



L'Encadrement Français qui ne cesse de se dépenser pour garder a Lowry-Field l'esprit nécessaire aux futurs combattants.

LOWRY FIELD

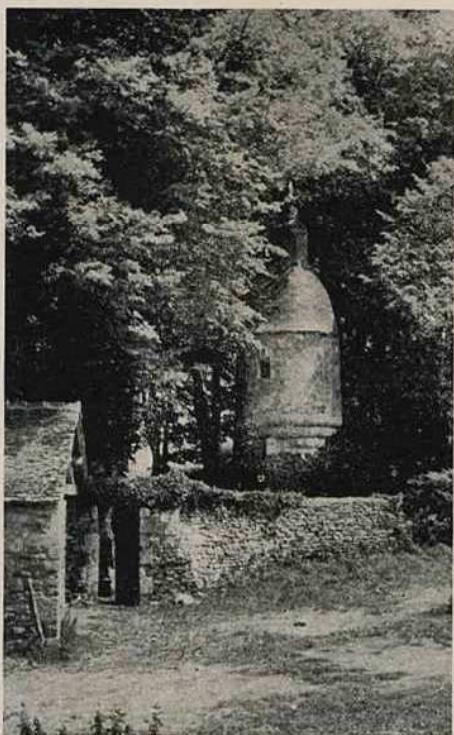


Le Groupe "D" qui a été gradué le 11 juin.



Les instructeurs Americains du French Squadron.

AUX MARCHES DE LA NORMANDIE



"IN THE FRENCH PROVINCIAL STYLE"

To drive only along the smooth, tree-lined highways of France, from one large town to the next, is never to know the real French country that lies in the maze of little, stony, twisting roads, between the fields and by the banks of small, winding rivers where stand old mills and clusters of houses—too few to warrant the title of village.

It is in just such secluded corners, however, that one often finds those lovely little country estates known as a "gentilhommière," which, the dictionary tells us, means "the home of a small country gentleman," but which is understood rather, in these days, to mean the small house of a gentleman in the country.

When the seigneurs of France found that they could with safety cease fortifying their dwellings, and think in architectural terms of comfort and beauty, there began gradually to develop this type of house—infinitely more livable than

their more important predecessors—which makes up for its lack of size and consequence by an added beauty of line and proportion in its very simplicity. Often these places profit by having been built on the picturesque site of some demolished feudal castle, and have as neighbor some still-standing relic of the past—an ancient chapel, or a crumbling, ivy-covered tower.

They have a charm of dignity and elegance which they refuse to lose no matter how shorn of rank or of their outlying farms, and they keep their tradition of pleasant life, lived in easy circumstances, as long as their walls remain.

One of these—the little Chateau de Coulennes—stands in the old province of Maine, south of Normandy, in a tiny park, surrounded by the walled, XV century moat—now dry—that once guarded its fortified ancestor. Big trees now spread their branches above the moat, and screen the watch towers of the outer corners, below which flows the river Vègre—a narrow stream where trout are sometimes found.

The local guide books declare blandly that "there has always been a Chateau de Coulennes" and that a "place forte" was known to have stood there as early as 1057. The newer part of the present house was probably built late in the reign of Louis XIII, which would be about in the sixteen-thirties. It is difficult to date accurately these constructions of local

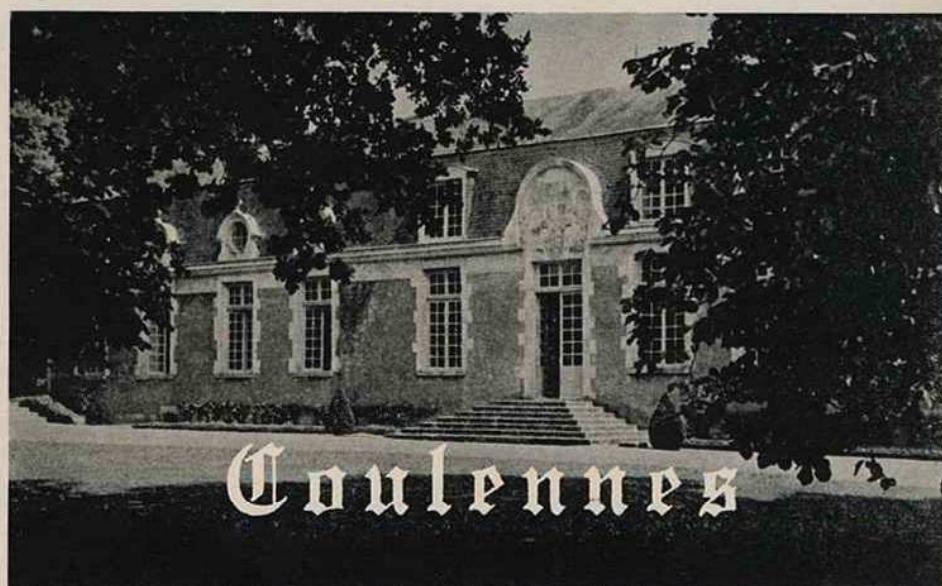
architects; styles did not always change in the provinces—either in houses or in furniture—with the coming of another king to the throne, or follow so promptly the mode of the current Court. In any case this later part of the house had evidently been finished for some years when a plaque, dated 1647, was put in the little chapel in the park to the memory of "Messire René Le Clerc, Chevalier, Seigneur de Coulennes et de Loué"; and the chateau was for several centuries the property of the Le Clerc family, whose head was the Marquis de Juigné.

The setting of the house is in keeping with the style of the whole—a park, semi-formal, set with clumps of horse-chestnut trees—both the pink and the white-blossoming varieties—backed by a row of tall lindens, so fragrant with bloom in the early summer that the bees hum like the note of a great organ all during the time of flowering.

There is a big walled garden across the moat, and beyond the walls stretch the smiling pastures and apple orchards of Maine, the hillsides dotted with cattle and spaced with trees. In the valley below, the river, having raced through the mill, murmurs under the arches of the stone bridge, and spreads out quietly along the meadows where Maître Julien's cows spend placid days.

The far-off sound of bells from the distant village church comes across the countryside to complete the feeling of simple peace, and this trespassing American turns back to the little rose-coloured chateau, well-pleased to be the invading inheritor of so much quiet beauty.

KATHARINE DUNLAP.



PICTON - ONTARIO

DE MON TEMPS, la première narration de l'année scolaire avait pour sujet: "Donnez vos premières impressions sur le collège." Je me souviens qu'une année, un élève particulièrement courageux, après s'être adroitement déclaré satisfait, avait osé proposer "dans l'intérêt général" la diminution des heures d'études.

Me voici, de nouveau, après bien des années, aux premiers jours d'une école; de nouveau, on me demande mes impressions. Vais-je réclamer une réduction du travail? Non, pour la bonne raison que le système de notre école est parfait. 48 heures toutes les deux semaines permettent de se reposer de l'entraînement. L'aviateur moyen que je suis n'est pas moins courageux que le lycéen de jadis. Mais que pourrait-il dire contre une organisation qui tient compte de ces deux préoccupations: l'entraînement intensif—et il l'est—et la possibilité d'avoir de temps à autre une courte permission—intensive, elle aussi.

* * *

Picton est sur une presqu'île de poche posée sur le lac Ontario comme une feuille. D'en haut, toutes les îles du lac sont comme de minces morceaux de carton bizarrement découpés par un enfant espiègle.

Rien n'est plus commode pour les "pin-points." Et ceci n'est pas négligeable car la recherche de "ces enfants de l'espace et du temps" tient une grande place dans l'entraînement d'un bombardier.

Nous cherchons donc ces "points de repère" (1) toutes le fois que nous ne prions pas le ciel de faire se rencontrer nos bombes et l'objectif. Il paraît que certains élèves réussissent parfois à marquer des coups directs. C'est ce qu'on nous a dit. Était-ce pour nous encourager?

"A lot of fun in the bombing racket" m'a dit un instructeur à mon arrivée! Et comment! Chaque élève a sa bêtise personnelle, celle qui lui est propre, celle qui exprime sa personnalité. Témoin ce

camarade volontiers misanthrope qui s'est obstiné, tout un exercice durant, à bombarder au lieu de l'objectif, l'endroit où se tenaient les gens chargés de relever les points d'impact.

* * *

Quelques mots sur notre voyage. Nous avons quitté le port de X, le tant du tant, à bord de l'Y. Après N jours de traversée—que les malaises de certains ont rendus pittoresques, nous sommes arrivés dans le port de V. De là, nous avons gagné la charmante localité de M. où nous avons retrouvé le cours paisible et harmonieux de l'existence en dépôt. Enfin, un quinzaine d'entre nous sont arrivés à Picton (Ontario) au début du mois dernier.

* * *

On a beau s'en défendre, on a toujours quelques préjugés. Avant d'arriver ici, j'ai lu "Maria Chapdelaine" (il y a longtemps, heureusement) et le livre d'André Siegfried sur le Canada. Sans l'avouer, je m'imaginais connaître quelque chose. La vérité est amère à ma vanité. Je me disais: "Le Canada? des arbres, des rivières, quelque chose comme tel ou tel coin de France, en plus grand...." En plus grand, en effet, les arbres sont des forêts et les rivières, des fleuves. Toutes les dimensions sont gigantesques. Et non seulement la nature, mais le produits du pays. "Après le premier breakfast, m'a avoué un camarade, j'ai cru que c'était le pays des œufs; au lunch, j'ai pensé que c'était le royaume de la viande. Mon vieux, le soir, j'ai été reçu dans un Mess d'officiers Canadiens: c'est le paradis de la bière!"

* * *

Nos instructeurs, à quelques exceptions près, sont Anglais et tous les cours sont dans cette langue. Résultat: notre langage s'est enrichi (2) "Il a landé sur un moteur," disent les élèves français; ou bien: "Dépêche-toi, mon vieux, on a

bombing et le take-off est pour eight thirty." O Vaugelas!

Les cours au sol donnent lieu à de fréquentes interrogations et la compétition entre les escadrons est acharnée. Lors du premier test, l'unique escadron français a obtenu une moyenne de 80% et très sportivement le C. G. I. (lisez "Chief Ground Instructor") nous a félicité par un petit mot au rapport.

Qui dira les merveilles du bombardement? les amusants moments où l'on voit l'objectif se rapprocher lentement et les instants d'angoisse, une fois que les bombes ont été larguées. Certains bombardent comme ils jouent au billard: une fois la bombe partie, ils se penchent à droite, à gauche, cherchent en vain à l'influencer.

* * *

"Aimez-vous ce pays," nous demandent souvent certains Canadiens avec une anxiété qui nous flatte. "Qu'en pensez-vous?" Mon Dieu, nous sommes un peu trop près pour en penser quelque chose de précis. La seule chose que nous puissions dire est que nous l'aimons. De cela, nous sommes sûrs.

"Etes-vous heureux ici?" est également une question qui revient souvent. Heureux? l'adjectif nous étonne, c'est pour nous un mot mort, il y a quatre ans maintenant. Mais si donc nous ne sommes, ni pouvons être heureux, nous sommes aussi près du bonheur que possible. Comment pourrait-il en être autrement quand on ne rencontre autour de soi que sourires, franches sympathies, amicales compréhensions, quand à toutes heures du jour, on entend ronronner les avions? quand enfin, après de si longues attentes, on voit se rapprocher rapidement le brevet, ce brevet qui nous permettra de servir notre pays de la plus belle des façons: en volant.

(1) Quelqu'un a-t-il une meilleure traduction à proposer?

(2) Je me demande si "enrichi" est le mot propre.

Emile, Conn. Ave., the most complete beauty salon in the world with "head-to-toe" service

— MAISON FRANCAISE —

Emile

1221 Connecticut Ave.
District 3616

Branches:

Mayflower Hotel, Dodge Hotel, Meridian Hill Hotel, and 3020 Wilson Blvd., Clarendon, Va.

Emile Jr.

528 12th Street N. W.
NAtional 2028

CAMPAGNE D'ITALIE

General Juin's Strategy Won Cassino Battle

(By CAREY LONGMIRE, N. Y. Post
War Correspondent)

Excerpt from New York Post—Copy of Monday, June 26, '44.

With the French in Italy:

Algiers, June 26.—The man who planned the powerful flanking attack in Italy which

started on May 11 and resulted in the cracking of the German lines and the capture of Cassino, is Gen. Alphonse Juin, leader of the French Army Corps in Italy.

This is the report given me by U. S. and British officers who said that they considered

Gen. Juin one of the greatest military tacticians in the world.

The French are playing a subordinate part in the top-most circles of the war strategists. But if Gen. Juin finds this unsatisfactory, he shows no sign of it.

ASPIRANT HENRI PAULY

En 1941 ou 1942, s'est échappé de France, où il avait participé à la résistance, par l'Espagne, laissant sa femme et ses deux enfants. Rejoint les Forces de

la France Combattante. Est nommé à Washington comme membre de l'Etat-major du Colonel de Chevigné, Attaché militaire du général de Gaulle. Occupe ce poste pendant un an. Se rend avec de Chevigné à la Martinique pour le rallie-

ment de cette colonie. A son retour, est envoyé, sur son insistance, dans un camp d'entraînement américain de "Commandos." Part ensuite pour l'Afrique du Nord d'où il est envoyé en Italie. Est tué sur le Front.



Au baptême d'une promotion, Madame GROSS, rappelle la mort de la conductrice LORETTI;

"Cette promotion s'appellera la promotion LORETTI.

Loretti, conductrice du 27ème Train, était chargée sur le front d'Italie, de conduire des blessés. L'ennemi bombardait durement la route et le barrage ne per-

mettait plus d'avancer. LORETTI et sa co-équipière faisant preuve du plus magnifique sang-froid, ont passé à proximité de la route, sous le feu. Mais un obus est venu, et a emporté dans le ciel, l'âme pure de cette Française qui avait voulu être soldat, et qui a eu la mort glorieuse qu'elle acceptait le jour où elle avait revêtu l'uniforme.

En donnant le nom de LORETTI à cette promotion, vous avez voulu glorifier la mémoire de cette héroïne, tombée au champ d'honneur et crier à la face du monde, que vous êtes prêtes, comme elle, au sacrifice suprême, pour que l'ennemi soit banni hors de France et que la France revive!!!!"

CITATION

Citée à l'ordre de la division RAGUENET Jacqueline, conductrice du Train, détachée à la section ambulancière du 7ème Régiment des chars d'assaut.

Du 30 Janvier au 31 Janvier 1944, par nuit absolument noire, sous le feu de l'ennemi, est venue en première ligne avec son ambulance, a versé dans le ravin

à cause de l'obscurité. Alors que son ambulance était prise sous un violent bombardement et quoique contusionnée a repris le volant dès que la voiture a été remise sur la route, et ne s'est fait saigner qu'à son arrivée à son régiment. A eu son ambulance ciblés d'éclats. Pendant 4 jours a effectué de multiples transports de morts et de blessés du régiment et des autres unités vers l'arrière

dans des conditions extrêmement difficiles, et sous de violents bombardements. A donné à tous un exemple de dévouement d'abnégation et de cran digne d'admiration.

La présente citation comporte l'attribution de la croix de guerre avec étoile d'argent.

P. C. 13 Février 1944.
Silge: De Goislard de Montsabert."

L'AVION SANS QUEUE

Malgré les progrès prodigieux réalisés depuis la naissance de l'avion, celui-ci en est resté à sa formule classique de la voilure adaptée à fuselage empenné.

Les plus récents bombardiers, impressionnantes par leur puissance et leurs dimensions, comme les plus modernes chasseurs, bolides effarants, nous apparaissent encore sous une allure générale qui nous est familière depuis de longues années.

Un des derniers nés, l'avion à réaction, conserve, lui aussi, la cellule classique.

Cependant l'avion est loin d'avoir trouvé sa forme définitive.

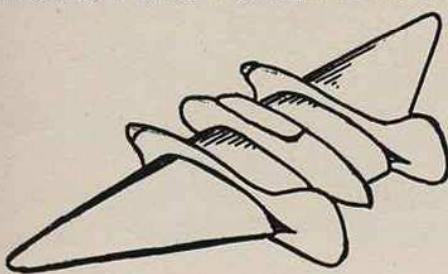
Une première innovation, au cours de cette guerre, fut l'avion assymétrique allemand "Blohm und Voss" (B.C. 141) qui fit son apparition sur le front de l'Est, fin 1941, et dont on ne parle plus. (1).

Mais une seconde innovation aux U.S.A. en est au stade des essais pratiques, peut-être à la veille de la réalisation en série. Il s'agit de l'"Aile Volante" Northrop ou "Avion Sans Queue" née de la collaboration d'un constructeur audacieux, NORTHROP, et du savant KARMAN, spécialiste de l'aérodynamique.

L'Aile volante Northrop

Cet avion mérite vraiment son nom d'aile volante, car la suppression du fuselage y est totale et toutes les parties de la cellule contribuent à la sustentation.

C'est essentiellement une aile épaisse, en forme de flèche et de laquelle seul le



dome vitré du poste de pilotage fait saillie (voir croquis).

Les extrémités des plans, coudées vers le bas, portent les ailerons et confèrent, paraît-il, une grande manœuvrabilité à l'appareil.

Le prototype de 1941, d'une envergure de presque 33 pieds, à train d'atterrissement tricycle, était équipé de deux moteurs de 120 H.P. avec hélices propulsives à l'arrière du bord de fuite, libérant ainsi

(1) Une information non-controlée annonçait l'utilisation du B. V. 141 comme "Rocket-Plane."

complètement le bord d'attaque.

L'appareil, actuellement en fabrication, serait un chasseur bimoteur avec tourelles escamotables dans l'épaisseur de l'aile, directement dérivé du prototype de 1941. Mais toutes les caractéristiques en sont tenues secrètes.

Historique de l'Aile Volante et part du génie français

La formule de l'aile volante n'est pas une idée américaine, elle a toujours, depuis les débuts "du plus lourd que l'air," et dans tous les pays, séduit les techniciens de l'aviation. Le mérite de Northrop d'avoir créée la première réalisation permettant la construction en série reste entier, mais bien avant 1941 différentes formules du "sans queue" virent le jour avec succès.



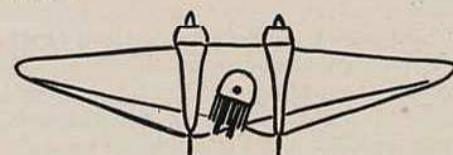
Citons pour mémoire les essais de l'Anglais Dunne avant 1914 déjà,—le planeur allemand "STORCH" avec moteur auxiliaire de 8 chevaux (1928)—une réalisation de l'Allemand Horten, en 1939—le "PTERODACTYL," prototype biplace de chasse de la R.A.F., à hélice tractrice actionnée par un "Rolls Royce" de 600 H.P.

Mais ces deux derniers modèles manquaient de manœuvrabilité.

En France, le pionnier de l'Aile Volante fut le Capitaine Charles FAUVEL qui étudia la question depuis 1928 et réalisa plusieurs appareils "sans queue" ayant conquis leur "certificat de navigabilité internationale."

Sa première réalisation fut le planeur A.V.2 à moteur auxiliaire de 20 H.P., contemporain du "Storch."

L'A.V.2 fut suivi de l'A.V.3, planeur de vol à voile qui connut le succès à la Banne d'Ordanche et à la Montagne Noire.



En 1934, Fauvel sortit l'A.V.10 (voir croquis), équipée d'un moteur "POB-JOY" de 75 H.P. et 2833 cm³ de cylindrée, et qui battit le record de France d'altitude des avions de moins de 4 litres de cylindrée, catégorie biplace (atteignant 5800 m. en décembre 1937) et catégorie monoplace (avec 6850 m. en mai 1938).

Il a manqué à Fauvel, à cette époque, la réalisation du train d'atterrissement tricycle mis au point seulement en 1939.

En 1939 à la déclaration de guerre, le capitaine Fauvel travaillait à la réalisation de son A.V. 29I qui, équipée de deux "Hispano-Suiza" de 1000 H.P. et d'après les essais en soufflerie, devait atteindre la vitesse de 700 km/heure. (voir croquis).

Charles Fauvel soumettait, au même moment, un projet de "croiseur aérien" à tourelles blindées centrales, et dérivé de son A.V.29.

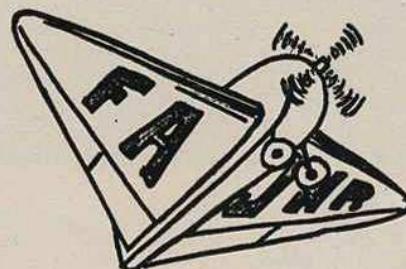
La guerre a interrompu ses travaux avant leur fin.

Avantages de l'Aile Volante

Voyons maintenant quels avantages l'aile volante a sur la formule classique.

La résistance à l'avancement sur une aile volante serait de 30 à 40 % inférieure à celle d'un avion à fuselage; ce qui permettrait d'atteindre les mêmes vitesses avec une puissance moitié moindre, ou d'obtenir des vitesses d'environ 25 % supérieures avec des puissances identiques.

—De plus la voilure épaisse et large de l'A.V. a une sécurité aérodynamique



supérieure à celle des voitures habituelles, en abolissant l'abattée et la perte de vitesse.

Et la construction d'une telle cellule, plus simple que les cellules actuelles, serait d'un prix de revient moindre.

Ces trois avantages sont primordiaux dans la réalisation d'avions économiques à l'achat comme à l'entretien et offrant le maximum de sécurité pour le tourisme ou les voyages personnels.

Mais l'A.V. présente aussi des avantages du point de vue militaire:

—L'épaisseur de l'aile et son bord d'attaque libre permettent de loger plus aisément

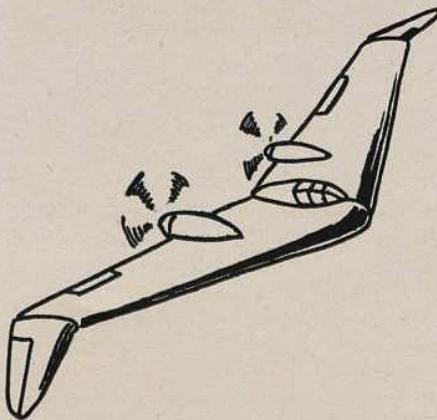
ment un plus grand nombre d'armes et avec une plus grande réserve de munitions.

—L'arrière, absolument dégagé, permet une défense inégalable sur les avions actuels en supprimant les angles morts par l'emploi d'une tourelle supérieure (ou plusieurs) et d'une tourelle inférieure.

—Les postes de combat étant très près du centre gravité; il y a une réduction considérable des moments de tangage si pénible pour les mitrailleurs arrière, particulièrement ceux d'étambot.

—Et enfin les formes fuyantes et ramassées, l'absence de fuselage de l'A.V. rendent plus difficiles les corrections de tir de l'adversaire en raison de la difficulté d'apprécier la distance et l'angle de présentation réel de l'appareil.

Tous les belligérants, depuis le début de la guerre, semble-t-il, s'en sont tenus à



des modifications et à des perfectionnements des types d'avions existant au début des hostilités. Sans doute parce que l'adoption d'un type complètement nouveau entraîne des délais très longs soit pour la fabrication et la mise en place de l'outillage nécessaire, soit dans l'arrêt d'une usine pendant la transformation indispensable.

De toute façon, même si l'aile volante ne fait pas son apparition dans la guerre actuelle, ce type d'appareil reste, aux yeux des techniciens, comme une des plus intéressantes formules d'avenir . . . ce qui n'est pas sans inquiéter les pilotes de B.25 partisans du minimum de voilure sur un avion!

Des ailes? oui! mais juste ce qu'il faut et pas plus!!

S./Lt. Maurice J. MOREL.

J.W. Losse
PROGRESSIVE TAILORING CO.
807-9 NORTH SIXTH STREET

TOUJOURS MIEUX...

St. Louis a toujours choisi pour ses vêtements sur mesure, la Maison J. W. Losse. Leurs costumes sont parfaitement finis et leurs prix des plus raisonnables.

Notre département militaire habille exclusivement les Eclaireurs Radios de Scott Field—On parle Français.—

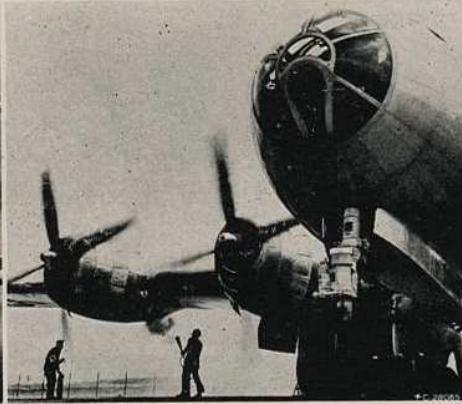


Guerlain
Parfumeurs

444 Madison Avenue, New York



Un des premiers dans la presse F-Mail présente les premières photographies autorisées par le War Department de la "Super Forteresse Volante B.29"



JOHN M. S. ALLISON

BY the recent death of John Maugridge Snowden Allison France has lost a true friend. He loved her with a sure knowledge and deep understanding. He had been a student at the Sorbonne and a soldier in France during the last war. Much of his free time was spent there, but it was in his capacity as professor of European History at Yale University that he was perhaps able to render her the greatest service. Many hundreds of young Americans owe their discriminating affection for France to having been students in John Allison's courses.

When this war began he was active in organizing and teaching the French "Foreign Area Studies" at Yale—and at West Point and Charlottesville for the U. S. Army.

A fellow of the Institut Historique et

Héraldique de France, he was also a writer of note, and his books: "Church and State in the Reign of Louis Philippe" (1916), "Thiers and the French Monarchy" (1928), "Monsieur Thiers" (1932), and "Malesherbes" (1938), evidenced his constant research in all phases of French affairs.

Not long before his death he completed a manuscript which he intended to call: "These Are the French," and which dealt with the French character and its contribution to the world in general. No one could have been better fitted to present such a subject with fairness and with intelligent sympathy. Certainly all France will mourn the loss of one who was so well qualified to interpret her in America, and who gave so much of his heart to the task.

K. W. D.

DEFINITIONS

Council: A number of equal and opposite forces which meet.

Policy: Any line of action which is prolonged to meet its point of origin.

Procedure: The correct method of delaying action.

Tactics: The employment of tact by a department.

Criticism: The analysis of dishonesty in others.

Strategy: The act of avoiding detection.

Liaison (Officer): A person appointed to maintain a quarrel.

War: A means of employing a permanent staff.

Staff: A means of obtaining a permanent war.

Intelligence: A system of distorting uninteresting information.

Registry: A department which can be conveniently blamed when it is decided to lose a paper.

Scott-Field Les Radios Donnent Leur Sang →



VOLONTAIRES FEMININES A Fort Meade

Ce matin, premier jour de l'invasion, rend plus aigüe que jamais l'impression de passage, de préparation au départ, que nous donne notre séjour à Fort Meade.

Nous sommes ici vingt-quatre Françaises, venues des points les plus divers des deux Amériques. Ce camp est le "Dépot des Isolés," en d'autres mots, le centre de rassemblement et d'attente pour les Français et Françaises en instance de départ vers l'Afrique, l'Italie, bientôt vers la France. Nous dépendons du détachement français à Fort-Meade, mais nous suivons la discipline journalière des "WAAC" américaines avec qui nous vivons.

On aurait pu craindre cette abondance de Seigneurs, mais nos hôtes américains sont d'une bienveillance extrême. Grâce à eux nous travaillons dans les bureaux qui nous intéressent, ou nous sommes reçues avec grande bonté.

C'est ici qu'on nous équipe, et ici qu'on nous entraîne pour l'autre côté. On nous fournit, comme aux hommes, un équipement de campagne: casque, gamelle, masque à gaz, et onze piques qui portent les noms de maladies fabuleuses. L'entraînement est assez intensif, les piques n'en arrêtent pas le cours. Il y a d'ailleurs fort peu de choses qui en arrêtent le cours. La chaleur, la fatigue, le verre cassé: "vous en aurez en Afrique." Et vraiment, pour des soeurs du monsieur dont on dit: "Le Français est rouspèteur," nous sommes étonnamment calmes. Il faut d'ailleurs assez peu réfléchir pour imaginer ce que nous n'aurons pas en Afrique dans l'ordre des choses qu'on aimerait avoir. Mais ce qui pour nous a le sens le plus net, ce qui nous fait le mieux sentir "Ca y est," le triomphe de femmes marinées, étudiantes, "career l'uniforme. L'uniforme n'est plus comme en ville, un divertissement martial, un

costume qu'on endosse pour aller bavarder dans l'antichambre du consulat; l'uniforme est de rigueur maintenant.

Notre équipe est encore toute récente. Il y a six semaines, nous étions toutes encore dans la vie civile, jeunes filles, women." Le 21 avril dernier, le journal de Fort-Meade annonçait en grandes lignes l'apparition de la Belle France sur les terrains de Fort-Meade (sic) Mais ce premier contingent quittait le camp au même moment, et pendant quinze jours les Françaises à Fort-Meade furent représentées par une seule volontaire. De ce recommencement modeste naquirent nos deux escouades actuelles.

Annie, la première arrivée, avait quitté le Pérou en 1942 pour venir s'engager à New York. La plupart d'entre nous ont quitté la France après l'armistice et voulu rejoindre les Forces Françaises libres en Angleterre. Mais les difficultés de l'époque, parents, age, visas, ont retardé celles-ci jusqu'à cette année. La semaine dernière, il nous est arrivé neuf Volontaires du Mexique. Elles étaient vraiment "fourbues" après dix jours de voyage en autocar, à tel point que l'une d'elles a commencé à l'hôpital son stage au camp. Mais après une bonne nuit de sommeil, réveil à 5.30, elles s'étaient fait prêter des uniformes, et se mettaient à l'entraînement. Le groupe attend aussi des volontaires de San-Francisco, du Texas, et même une infirmière à l'hôpital de Samoa.

Beaucoup d'entre nous avaient vécu des vies entièrement assimilées à ces divers pays; nous y avions vu assez peu de Français. Malgré cela notre entente a été immédiate et merveilleuse. Aux heures officielles, les "nouvelles" prennent exemple sur leurs aînées dans la vie militaire; comme tout est relatif, on se sent très ancienne quand on a quinze jours de service au camp. Et toujours la conversation va d'un train que nous avions oublié.

Une journaliste américaine remarquait l'autre jour l'existence actuellement d'un courant unanime vers la France des Français de partout: "This constant and unanimous trickle and stream of all the French people abroad returning to France."

Le détachement féminin français à Fort-Meade est un exemple de cet élan qui inspire les Français aujourd'hui.

CLAUDIE M. CLEJA.

Soldat de 2ème Classe.





Rencontre un Petit Moineau de Paris . . .

New-York, Central Park, de très beaux hotels, SAVOY-PLAZA, PIERRE, PLAZA.

Deux camarades se rencontrent . . . Veux-tu prendre un verre?

Entrons ici. Tiens HILDEGARDE donne un "Show." Elle est charmante, je l'ai connue à Paris—HILDEGARDE, la créatrice de "Darling je vous aime beaucoup et actuellement du grand succès "Last time I saw Paris . . ." Toute une évocation! Après bien des difficultés nous réussissons à avoir une table assez près de l'enceinte qui lui est réservée. Elle va de table en table, lancant des plaisanteries aux spectateurs . . . Admirez les beaux cheveux de ce Monsieur . . . le Monsieur en question est chauve . . . pour le calmer elle lui offre quelques roses. Un marin a un succès terrible.

Soudain, elle aperçoit l'insigne "FRANCE" sur mon épaule. A ce mo-

ment elle s'écrie . . . "Un Français" et chante alors en français . . . "Parlez-moi d'amour" "Si petite" "Elle avait de tous petits petons." Puis s'arrêtant et d'une voix grave s'adressant au public:

"J'ai habité la France, Paris . . . la dernière fois que j'y étais, c'était en 1938. Paris, ville idéale, où tout le monde était si chic pour moi. Lorsqu'on a habité la France on ne peut jamais l'oublier. Aussi c'est pourquoi j'aime tant cette chanson "Last time I saw Paris." Et elle la chante. Elle la chante avec tellement de grâce et une telle gravité dans la voix, que le public en est ému. Elle obtient un succès émouvant, succès réellement mérité. En terminant son numéro elle formule des voeux pour que la France soit bien vite libérée, me remet des cigarettes et des fleurs "Pour l'Aviation Française."

Quelques minutes plus tard je la retrouve encore toute émue et heureuse de voir un Français.

"Mademoiselle, vous venez de me faire passer une soirée merveilleuse. Parlant de notre beau pays, vous apportez tant de joie aux Français. J'appartiens à l'aviation française aux Etats-Unis, et je tiens à faire connaître à mes camarades tout ce que vous faites pour eux. Vous êtes un "petit moineau de Paris."

Parcourant F. MAIL elle dit "Je veux donner une photo pour mes petits aviateurs et faites leur bien savoir—que j'aime la France de tout mon cœur—que c'est un cauchemar d'en être séparée—que j'ai hâte d'y retourner bien vite.

Je pense que vous pourrez aller bientôt réoccuper votre charmant petit appartement de Paris.

Au nom de mes camarades, merci pour la photo. "Petit moineau de Paris," vite un "show" dans notre belle capitale.

Interprète James G. Rety

LYON

Par Lt. R. C. Morel

CROIS-TU, o étranger, que je ne connais pas l'antipathie que tu nourris à l'égard de ma bonne ville natale? Au hasard d'une escale, entre deux trains, tu as trainé ta curiosité dans nos rues laborieuses mais hostiles en apparence, ou sur nos quais dont les ombrages complices abritent, au printemps, les amoureux, au moment de cette grande foire annuelle qui attire tant d'étrangers. Et puis, tu as repris ton train, en te jurant de ne plus revenir chez nous, de ne plus revoir cette cité que le brouillard colore d'une teinte de mystère. Et pourtant, tu n'as rien su voir...

A l'origine, Lugdunum tenait ses assises sur l'antique colline de Fourvières où s'éllevait le forum Veneris (d'où ce nom de Fourvières) et de là-haut, ses défenseurs commandaient les routes qui se rejoignent au confluent du Rhône et de la Saône. Puis la cité se développe, envahit la presqu'île et déborda à l'est, au-delà du Rhône. Des tisseurs de Milan vinrent s'y installer et apportèrent avec eux les secrets de cette industrie de la soie qui devaient faire la renommée de LYON. De la rue MERCIERE, ils commerçaient avec les marchands d'Aquitaine, de Provence, de Genève et d'ailleurs. Peu à peu, la cité s'agrandit encore et aujourd'hui elle compte un million d'habitants.

Le commerce de la soie a enrichi beaucoup de Lyonnais. Les marchands de soie (ceux qui vendent la soie grêge, c'est-à-dire encore non travaillée), les Mouliniers transporteurs (ceux qui la préparent) les fabricants (ceux qui la tissent), les teinturiers, tous les "Soyeux" qui ont pignon sur rue ont leurs bureaux massés autour de la rue du GRIFFON, l'artère de la soie à Lyon.

Mais, étranger, si tu remontes cette rue du GRIFFON jusque sur la colline de la CROIX-ROUSSE, tu y trouves nos CANUTS, artisans besogneux, oeuvrant à domicile sur les vieux métiers à main qui font un bruit saccadé, quelques chose comme "bistenclac". Tu les vois penchés sur le métier, "rapetassant" un fil cassé, changeant leurs "roquets d'organsin" ou sur les devidoirs palpant les "flettes"; fidèles gardiens des principes de JACQUARD, ils continuent chez eux, à "travailler à façon" pour quelques grosses maisons d'en bas.

Tout ce monde vit de la soie et en parle comme d'une personne qu'on respecte et craint. Dans les "traboules" on chuchotte furtivement les derniers cours de New York et de la bourse de Milan, ou encore

PAYS DES GONES

là, on te propose cinquante "bales" de "grêge JAPON 13/15" en provenance de YOKOHAMA via Suez.

Bien vite, toute cette industrie rayonna autour de Lyon et maintenant tous les départements voisins groupent des usines qui tournent pour Lyon. Enfin dans la vallée du Rhône, à la suite d'efforts patients, la sériculture a repris peu à peu et a permis d'accroître dans les CÉVENNES la production de soie Française.

Les relations des SOYEUX sont nombreuses, ils exportent dans le monde entier: les deux Amériques, la Chine, le Japon, les Indes, l'Afrique, l'Italie, l'Espagne, la Suisse, la Suède, l'Angleterre, l'Europe Centrale et partout, ils comptent des amis, des représentants. Quel est le garçon de bureau qui n'a pas été fasciné en admirant toutes ces lettres aux timbres étrangers qui arrivaient chez son patron de tous les coins du globe? Plus d'un Lyonnais connaît l'Extrême-Orient et ses gros marchés de soie grêge, pour y avoir fait, à Shanghai spécialement, des stages, mon Dieu, fort sympathiques.

Il est de coutume à Lyon lorsqu'un étranger de marque s'arrête dans nos murs que le maire lui offre, au nom de ses administrés, de magnifiques soieries, lamés majestueux, satins chatoyants, imprimés légers, crêpes de chine ou quelque toute dernière création issue de l'imagination d'un "dessinateur en nouveautés."

Mais Lyon, ville indépendante et mystique, est fière aussi, à juste titre, d'être considérée comme la capitale de la gastronomie Française. Quel gourmet ne se régalerait en dégustant nos spécialités, en particulier ce fameux saucisson et ces poulettes demi-deuil, marbrées de truffes. Bien située au carrefour de plusieurs provinces, Lyon reçoit des Dombes, de la Bresse, des Alpes, de la vallée du Rhône: beurres, gibiers, poissons, viandes, fruits et autres bonnes choses.

L'étranger, venu à Lyon pour y traiter affaire est introduit, suivant des rites consacrés dans quelque caboulot obscur du centre de la ville (car c'est bien dans les petits bouchons que l'on prépare la meilleure cuisine) et là, au cours d'un sérieux "machon," il commence à savourer la cuisine lyonnaise accompagnée de vins fameux et choisis. Il hume avec délices ce Boujolais dont nous, gones, sommes si connaisseurs.

Moins chargé en alcool que ses frères recherchés de Bourgogne et des côtes du Rhône, le Beaujolais est cependant un fin nectar qui a le pouvoir de délier les langues bien facilement, et, crois-moi, c'est bien volontiers que nous "lichons quelques pots" de Mongol, de Fleurie ou de Moulin à Vent, vins célèbres des Monts du Beaujolais. Or, tous les gones ne se privent pas de ce plaisir sans cependant posséder cette "trogne" rosée qui popularise, chez nous, le jovial guignol, spirituel héritier des farces du Moyen-Age. Guignol, qui à Lyon synthétise l'esprit populaire pétillant de malice, a d'ailleurs toujours soutenu que les manuels de géographie étaient farcis d'erreurs et qu'il y avait bien en réalité trois grands fleuves Français qui arrosaient Lyon: le Rhône, la Saône et... le Beaujolais!

A la bonne saison, si tu flanes sur le bas port du Rhône, sorte de quai secondaire au bord des flots, ou encore, à la Croix-Rousse, sur le clos JOUVE, tu y contemples tous nos boulistes, entre deux parties, en train de sympathiser autour de pots de Beaujolais. Oui, nous jouons aux boules, mais sais-tu, ce sont les vraies boules. La boule classique et tous nos Johanny, Petrus, Claudin et autres Johannes sont assez fins tireurs et pointeurs pour de pas redouter d'affronter leurs rivaux du midi.

Mieux que la mienne, la plume alerte de l'écrivain Lyonnais, Marcel E. GRANCHER, prix Courcier 1937, te trace tous ces portraits, toutes ces scènes souvent truculentes. Et si, d'aventure, tu trouves ses livres, "DOMBES," "SHANGHAI," "LYON DE MON COEUR," "LE CARETIER DE MACHONVILLE," et d'autres, lis-les et tu ne seras pas déçu; mais tu y verras que le Lyonnais n'est pas si triste ni si sol qu'on veut bien le prétendre.

Maintenant, cependant, Lyon n'offre plus les mêmes ressources qu'avant-guerre. L'occupation ennemie a réduit les échanges commerciaux, ferme les caboulots fameux, ralentit la vie de la cité; mais Lyon demeure, Lyon, en silence, travaille toujours. Lyon est devenue une cité de la résistance, ses fils pensent à la libération du pays et tous ces gones mènent la vie dure au boche, mettant en pratique cette fière devise de notre ville, qui dépeint si bien le caractère de ses enfants: "Suis le lion qui ne mord point, hormis l'ennemi qui me poingt."

EXPLICATION DE CERTAINS
TERMES TECHNIQUES
ET LOCAUX:

Marchands de soie: puissante corporation lyonnaise de même que celle des Mouliniers transformateurs et celle des fabricants.

Soie grège: soie brute, non-travaillée, telle qu'on l'achète sur les principaux marchés mondiaux (Japon, Chine, Italie, Cévennes. On en désigne l'origine par le nom du pays de production; on dit: j'ai acheté de la Chine grège.

Soyeux: terme qui désigne tous les gens ayant quelque fortune et qui font le commerce de la soie.

Rapetasser: terme de canut, équivalent de raccommoder, réparer.

Roquets: bobines spéciales sur lesquelles on bobine la soie tirée des pelotes (ou écheveaux).

Travailler à façon: travailler de la soie qui ne vous appartient pas pour le compte d'une maison plus importante.

Traboules: allées généralement crasseuses, qui font communiquer les maisons entre elles, véritables labyrinthes dont Lyon est truffée).

JACQUARD: artisan lyonnais, inventeur d'un célèbre métier à tisser.

Balles de soie: sorte de poches en paille d'une quarantaine de kilos dans laquelle la soie grège en pelotes est expédiée d'Extrême-Orient. La soie se vend par balles et se paie au kilo.

Japon 13/15: Titre de la soie; ici de la soie Japon grège, dont le titre varie entre 13 et 15 deniers (unité du titre pour désigner la grosseur du fil).

Sériculture: culture des mûriers et élevage des vers à soie qui produisent les cocons d'où l'on retire la soie dans les filatures.

Caboulot: petit restaurant. Café fréquenté seulement par les initiés tenus généralement par une matrone experte en art culinaire.

Machon: repas un tantinet pantagruélique succulent et finement arrosé.

Gones: enfants de Lyon, nom des vrais Lyonnais.

Licher un pot: déguster une bouteille de Beaujolais; le pot fait environ 75 cl. on dit aussi: "boire un pot" dans les environs de Lyon.

Trogne: terme un peu vulgaire qui signifie face, visage.

Croix-Rousse: colline de la soie qui fait face à celle de Fourvières, colline des congrégations religieuses.

Organsin: fil composé de deux bouts torqués en sens inverse à 1,000 tours mètre environ et assemblés par une nouvelle torsion.

Généralement utilisé pour faire la chaîne d'un tissu de soie.

ARMEE — AVIATION — MARINE

Uniformes Francais

sur mesure—Coupe et fini garanti

Tissus au metre

Prix raisonnables—Livraison rapide

"Toujours plus beau et moins cher"

"achetez tout chez Wilner's."

WILNER'S

"Custom Tailors Since 1897"

Corner 8th and G Streets N.W.

WASHINGTON, D. C.

ALFRED E. ROLDES

Produits Alimentaires Mondiaux

Phone DEcatur 6717

Arcade Market
107-117—108-118

3134 14th Street N.W.
Washington, D. C.

LES LIVRES FRANCAIS EN
AMERIQUE

Les Editions francaises BRENTANO'S publient sous ce titre un catalogue des livres en langue française récemment édités sur ce Continent.

Ce Catalogue vous sera envoyé gratuitement si vous en faites la demande au

French Department
de

BRENTANO'S

586 Fifth Ave., New York 19, N. Y.

Il vous permettra de faire votre
choix et les livres commandés par

vous seront adressés sans frais
d'expédition.

CHEF DE 300,000 AMES

NOTRE empire colonial est resté longtemps ignoré de la masse de la population française. Mais progressivement, cette ignorance se dissipe, la tragique période de 1940 où le sort des armés semblait reléguer notre pays à l'arrière-plan allait par contre susciter chez nous un courant d'intérêt très vif en faveur des territoires d'Outre-Mer.

Les Français malgré la défaite, et peut être même à cause d'elle, ont de plus en plus le sentiment de leur grandeur impériale. Chacun de nous a compris en 1940 ce que représentait l'empire, quelque chose restait à la France, des possessions réparties sur tout le vaste monde, où le rayonnement de notre Patrie pouvait encore se manifester dans sa plénitude, et d'où pouvait surgir un jour la force nécessaire à la libération de son sol.

Rien ne doit être négligé pour faire connaître aux Français et surtout aux jeunes la vie de cet empire; c'est tout simplement ce but de vulgarisation que je me suis proposé dans cet article; aussi vais-je essayer de vous faire une description fidèle d'un très curieuse région de notre grande colonie d'Afrique Occidentale "Le pays des Mossi," où j'ai vécu quelque temps.

Vous avec certainement entendu parler des "Mossi." Certains d'entre vous ont les remarquer parmi les tirailleurs Sénégalaïs, ce sont des noirs de petite taille mais vigoureux, au facies marqué de cicatrices caractéristiques. Leur habitat est très restreint, on ne les rencontre nulle part ailleurs que dans cette riche région de la Haute Volta qui, rattachée pour une raison économique à la Côte d'Ivoire, en constitue la partie Nord.

Peut-on réellement parler d'un peuple Mossi, d'un état Mossi? Sans aucun doute. C'est certainement dans toute l'A.O.F. le seul état organisé digne de mériter ce nom . . . Les Mossi ont un roi "le Moro Nabab" (Chef des Mossis), chef puissant et redouté; l'actuel Moro Nabab est un personnage fort distingué, chevalier de la Légion d'Honneur, officier de réserve, suffisamment instruit pour remplir dignement son rôle de monarque; il reste habillé à la manière indigène, et ne se déplace jamais dans sa capitale sans une puissante escorte de cavaliers. Ne souriez pas à ce nom de capitale; Ouagadougou, centre politique et administratif, mérite sans ironie aucune, ce qualificatif; songez que le cercle à une population de plus de 800.000 habitants, et la subdivision centrale, c'est à dire l'agglomération de Ouaga et ses environs, 400.000, et les jours de marché, la ville connaît une influence et une animation

extraordinaires. Le Moro Nabab jouit d'un prestige considérable sur son peuple; au dessous de lui des grands chefs, les Nababs, assument le commandement des provinces, des régions et des villages. Le peuple Moré en effet, a une organisation politique féodale avec des suzerains et des vassaux liés par un véritable serment d'allégeance, selon les normes d'une savante hiérarchie.



Rien de plus pittoresque que le spectacle offert par un chef Mossi. C'est le plus souvent un vieillard fort digne, très représentatif dont le travail se borne à donner des ordres à ses ministres; il est entouré d'une véritable cour; il ne fait aucun effort manuel, ses moindres désirs sont exécutés par des petits serviteurs "Les Sorones," qui ont pour fonction de lui donner à boire, de lui tendre le magnifique crachoir en or, où il dépose ses crachats avec précaution (le crachat pouvant être exploité par les sorciers, s'il reste à l'air libre, qui lui allument ses cigarettes, ils sont munis d'instruments de musique, flutes et tambours, et jouent un petit morceau à chaque fois que le chef parle, tousse, éternue ou se mouche. Ces petits serviteurs sont des jeunes garçons choisis pour leur physique agréable, et sont habillés et coiffés comme les femmes, vieille tradition "More" en souvenir des temps héroïques de la conquête, où l'on dut remplacer les femmes absentes par des jeunes garçons, pour se livrer à tous les travaux féminins.

Les chefs jouissent d'une autorité réelle auprès de leurs sujets, car elle est sacrée par la coutume, et l'administration française passe toujours par l'intermédiaire des chefs, ce qui nous facilite le travail; on peut réellement parler ici d'une administration indirecte à la manière britannique seul exemple réel pour l'AOF d'une administration de ce genre. Cette manière de faire présente de très gros avantages, l'indigène est habitué à

obéir à ses chefs, d'autre part l'énorme population Moré, la plus dense de toute l'AOF, avec ses 2 millions d'habitants (25 au Km²) peut être facilement administrée avec très peu de fonctionnaires.

Quel est le genre de vie du moré? C'est avant tout un paysan; il se consacre à la culture du Mil, nourriture de base de la population; c'est un travailleur acharné, courageux, mais souvent il n'est pas récompensé de ses efforts, une période de sécheresse, et la récolte du mil est insuffisante, menant la famine pour toute la population, c'est le danger que présente toute monoculture, et l'administration cherche à introduire des cultures de remplacement pour pallier à ces inconvénients; ce paysan sédentaire conserve pourtant le souvenir de son origine guerrière; il a le goût du panache, et adore les défilés. C'est un cavalier remarquable et lors des fêtes coutumières l'on peut assister à des fantasias où il montre une adresse et une dextérité extraordinaires.

Peut-on parler d'une vie spirituelle? Le Mossi a-t-il une religion? L'énorme masse de la population est restée fétiche, ce n'est d'ailleurs pas le culte grossier des idoles, comme on le croit communément, mais une sorte de déisme primitif avec des symboles empruntés à la nature; les pratiques de sorcellerie exercent encore des ravages sérieux parmi la population, mais on ne peut agir dans ce domaine qu'avec une extrême prudence. L'Islam que nous avons tendance à encourager, on ne sait trop pourquoi d'ailleurs, se propage rapidement, des écoles coraniques souvent subventionnées par l'administration se développent un peu partout; cette extension est assez dangereuse, les musulmans étant les sujets les moins dociles et provoquent souvent des troubles dus à des explosions brusques du fanatisme religieux.

Les Missions chrétiennes cherchent également à convertir le Mossi; l'œuvre de la mission catholique à Ouagadougou est absolument remarquable et mériterait tout un article; de même les missions protestantes dirigées par des pasteurs américains ont eu une certaine influence sur ces primitifs, mais là on se heurte à des obstacles, l'incompréhension de l'indigène trop fruste et surtout les pratiques coutumières qui imposent la polygamie, principal obstacle à la propagation de la foi chrétienne; jusqu'à maintenant le christianisme n'a atteint que quelques élites, des fonctionnaires notamment.

En réalité, la religion a ici beaucoup moins d'importance que la coutume toute puissante dans la vie sociale des Mossi; dès sa naissance le Moré est esclave des règles coutumières, et ne peut s'y dérober.

NOUS publions les extraits d'une lettre adressée par le Général Pershing au Conseil Suprême allié aux heures décisives de 1918.

Le Colonel T. Bentley Mott, officier de liaison entre le Maréchal Foch et le Général Pershing y ajoute dans ses "Mémoires" les commentaires qui y sont joints. "S'il te trompe une fois, c'est lui qui a tort"

"S'il te trompe deux fois, c'est toi qui a tort"

Proverbe Arabe à déposer sur la table de la Future Conférence de la Paix.

C'est la coutume qui impose la circoncision et l'excision pour les enfants quelque soit leur religion, c'est elle qui fixe les fêtes, le début des semaines, la récolte, la date des marchés et aussi le mariage, le divorce.

Souvent l'administration française a été obligée de rentrer en conflit avec certaines règles coutumières jugées trop barbares ou trop primitives. Je vous citerai un exemple frappant; on a jugé que la condition de la femme était rendue trop misérable par la coutume; le père en effet a tout pouvoir pour marier sa fille, même contre le gré de celle-ci. Georges Mandel, alors ministre des colonies avait cru par un simple décret pouvoir supprimer cette coutume, en rendant nul les mariages ou le consentement de la femme n'avait pas eu lieu. Pratiquement, l'administration n'a jamais osé appliquer systématiquement ce décret. Dans certains cas d'espèce très pénibles, on en tient compte, mais le plus souvent on évite de heurter les coutumes.

A la coutume se rattache le problème de la justice. Avant notre arrivée, celle-ci était rendue par les nababs; elle était cruelle et arbitraire, elle était souvent une source de revenus pour des chefs sans scrupule qui donnaient raison au plus offrant. Notre justice évidemment donne plus de garantie à l'indigène, mais celui-ci en fait se désintéresse des sanctions de notre code pénal indigène; la prison est un lieu fort agréable, où l'on est bien nourri, bien habillé et d'où l'on sort nullement déshonoré: "c'est la affaire de blancs." Dans ce domaine il faut tenir compte le plus possible de la coutume; certains délits sont considérés comme des crimes coutumiers; il faut donc les réprimer très sévèrement, sinon l'indigène ne comprendrait plus rien à notre système judiciaire. Malheureusement, les hauts magistrats qui contrôlent les jugements des administrateurs ignorent le plus souvent les problèmes de la brousse, et cassent des jugements pour des questions de pure forme, si bien que l'on est parfois obligé de recourir à des expéditions juridiques pour assurer à l'indigène la justice dont il a besoin.

A SUIVRE

Aspirant Clement Michel, Administrateur des Colonies en service en Haute Volta, Diplômé d'études supérieures, Docteur en droit—Faculté de Paris.

En 1918 Le General Pershing Disait

La conclusion d'un armistice permettrait à l'armée allemande de rétablir un moral très atteint et de se réorganiser afin d'être ensuite en mesure de combattre de nouveau. Les Alliés, qui seraient ainsi empêchés d'exploiter à fond leur présente supériorité militaire, perdraient complètement de ce fait le bénéfice de leur victoire:

Comme l'apparente humilité des dirigeants allemands qui proposent la paix peut n'être qu'une feinte, les Alliés ne devraient pas croire à leur sincérité, ni aux motifs qu'ils invoquent. La demande d'armistice est certainement faite par eux dans le but de se tirer d'une situation critique et afin de pouvoir prendre une position plus avantageuse.

D'autre part, si nos renseignements sont exacts, la situation politique intérieure de l'Allemagne est telle que celle-ci sera forcée de demander un armistice, afin d'éviter que le gouvernement actuel ne soit renversé. Or, c'est justement le but que devraient rechercher les Alliés, comme garantie d'une paix permanente.

La cessation des hostilités sans capitulation de l'ennemi retardera et peut-être même rendra impossible la conclusion d'un traité de paix satisfaisant. En effet, une telle solution permettrait à l'Allemagne de replier en bon ordre ses armées, qui, ainsi, conserveraient leur puissance combative et seraient donc à même de reprendre les hostilités, si les conditions de paix ne lui convenaient pas.

La conclusion d'un armistice amènerait les troupes alliées à croire à la cessation définitive de la lutte, et au cas où nous ne pourrions obtenir ce que nous voulons à la conférence de la paix, il serait difficile, sinon impossible, de reprendre les hostilités avec la superiorité morale que nous possédons actuellement:

Alors que du point de vue militaire, la situation est actuellement nettement favorable aux Alliés, si ces derniers accordaient un armistice et acceptaient le principe des négociations de paix au lieu d'imposer la paix, ils compromettraient cette position morale et peut-être même perdraient-ils la chance qu'ils ont d'obtenir une paix mondiale dans des conditions qui en assurerait la permanence:

Les leçons de l'histoire prouvent que des armées victorieuses sont tentées de surestimer la force de l'ennemi et de rechercher avec trop d'empressement toutes les opportunités de conclure la paix. Il y a beaucoup de chances que nous commettions maintenant cette erreur, en raison du prestige que l'Allemagne s'est acquis par ses victoires pendant les quatre dernières années. Enfin, je suis persuadé que nous ne pourrons obtenir une victoire complète qu'en poursuivant les hostilités jusqu'au moment où nous

pourrons imposer à l'Allemagne une reddition sans condition; mais si les gouvernements alliés se décident à accorder un armistice, les conditions devront être telles que l'Allemagne ne puisse en aucun cas, être à même de reprendre la lutte.

Le maréchal Foch réfléchit un instant puis se tournant vers le colonel T. Bentley Mott lui déclara:

Dites au général Pershing que je partage ses idées, et qu'il n'a pas de raisons d'être inquiet à ce sujet: ce que j'exige des Allemands équivaut à ce qu'il demande, et quand j'en aurai terminé avec eux, ils seront incapables de causer de nouveaux dégâts.

L'identité de vues des deux chefs était donc parfaite. Trois jours après intervenait la capitulation de l'Autriche. La semaine suivante, l'Allemagne demandait un armistice. Alors on oublia les avertissements de Pershing et les avis de Foch. Les Allemands auraient tout accepté, contrairement à ce que pensaient certains dirigeants alliés. Foch en eut la preuve le 10 novembre par les délégués allemands eux-mêmes. Mais il avait alors les mains liées par le document que les hommes d'Etat alliés l'avaient chargé de remettre aux Allemands. L'armistice signé dans ces conditions permit aux troupes allemandes de rentrer en ordre dans leur pays, avec leurs armes, leurs officiers, drapeaux flottant et tambours roulant, ne portant pas, du moins en apparence, le stigmate de la défaite sur le champ de bataille.

Ce fut par la suite, on le sait, un des atouts les plus forts de la propagande allemande, l'argument psychologique le plus persuasif d'Hitler, un des facteurs entraînants du mythe de l'Allemagne invaincue et invincible.

Si on avait écouté Pershing!... Hitler ne serait peut-être pas ou il est. Pershing avait nettement déclaré: Toute cessation des hostilités sans reddition complète de l'ennemi serait déplorable. On a repris sa formule à Anfa, Roosevelt et Churchill ont solennellement annoncé leur volonté de n'accepter qu'une reddition sans conditions.

On ne commettra pas l'erreur commise en 1918.

Mais il faut tenir ferme sur cette position.

Les Français qui ont atrocement souffert de deux terribles guerres sont le plus directement intéressés à ce que la leçon d'hier et l'engagement d'aujourd'hui ne subissent aucune altération. L'armée allemande doit être impitoyablement battue, l'Allemagne réduite militairement à merci, si l'on veut que dans vingt ans l'orgueil et la folie de la Prusse ne rejettent le monde civilisé dans une troisième guerre.

L'ARMEE DES OMBRES

JE viens de fermer le livre de Kessel: "L'armée des ombres" et j'ai la gorge serrée. Cette France nouvelle, elle est magnifique. Parce que ses hommes et ses femmes ont refusé d'être, parce qu'ils luttent dans l'ombre formant ou aidant la Résistance, la France, extérieurement conquise, vit intérieurement avec une intensité superbe. Dans ce mouvement de la Résistance, remarquablement organisé, nous les retrouvons tous, ces hommes que nous avons connus sans les connaître, car maintenant ils donnent le plus beau d'eux-mêmes: le paysan tête, fier, bourru, le mécanicien intelligent et enthousiaste, l'étudiant visionnaire, l'intellectuel et le sportif travaillant côte à côte, le commerçant parisien que rien n'étonne, la douairière en dentelles cachant des aviateurs anglais. Ils sont tous là, les jeunes qui meurent sans avoir eu de jeunesse, et les vieux pour qui la mort est un salut.

Nous suivons la carrière de Gerbier dans la Résistance et à travers lui nous connaissons l'admirable étendue des activités du mouvement: sabotage, évasion des camarades, des aviateurs anglais, journaux clandestins, postes émetteurs, réception de messages et armes venus de Londres, instruction dans le maniement des armes, organisation de groupes, liaisons entre ces groupes, exécution d'Allemands, de traitres, fabrication de faux papiers, ravitaillement du Maquis. Notre admiration va au travail accompli, malgré les fouilles, les perquisitions, les dénonciations, les arrestations, et à l'organisation et la discipline des groupes; mais plus encore elle va aux hommes et aux femmes, qui, tous les jours prennent des risques dont le moindre est la mort, conscients du danger, des tortures qui les attendent s'ils sont pris, sans sommeil, souvent sans nourriture. Des hommes comme Gerbier, calme, sûr, se révoltant contre la faiblesse de sa chair, allant droit au but, maintenant une objectivité à toute épreuve; comme Jean-François, fort, discipliné, sportif; comme le Bison, entier, un "dur," inspiré par l'admiration des chefs et une haine profonde de l'ennemi; comme "le patron," un intellectuel qui puise sa force dans son immense et fraternel amour pour tous les hommes. Les femmes aussi sont admirables: Mathilde, que l'auteur nous décrit ainsi: "Mais je n'en avais pas eu la notion tant mon voisin avait su me conduire sur les pas de cette silhouette desséchée, aux vêtements ternes et reprisés avec soins, qui poussait du matin au soir et, quelque temps qu'il fit à travers Paris affamé et tragique, un bébé exsangue sur une couche de journaux interdits et d'explosifs." Mathilde, qui, plus tard, prise par la Gestapo, dénonça des camarades pour sauver sa fille d'un grave ennui, fut relâchée et

exécutée par ses camarades de la Résistance. Une autre femme, à la mort de son mari qui avait été pris et horiblement torturé, devint agent de liaison: "C'est l'emploi le plus dangereux mais on a toujours vu les veuves des camarades exécutés accomplir ces missions mieux que quiconque." Tant d'autres encore, qui vivent, traqués, changeant constamment de nom, d'apparence, de domicile,

pistés par la Gestapo, ou pire par la police vendue, soumis aux horreurs des chambres de torture. Et à côté d'eux sont tous les autres qui aident, des paysans, des commerçants, des policiers repentis et dégoutés de leur métier, des fonctionnaires, qui jouent double jeu, des concierges, des enfants, tous unis par leur haine commune pour l'ennemi, leur fierté d'hommes qui, n'étant plus libres, ne peuvent renoncer à la liberté.

Le style est facile, direct, plein de vigueur; les descriptions sont fortes et poignantes, telle celle de l'exécution d'un traître, non par haine, non par vengeance, mais par nécessité, parce que la sécurité et la vie des autres camarades en dépend. Le lecteur se rend compte que là sont les "durs," car non pas comme l'Allemand, eux comprennent la portée de l'exécution, eux ont vécu et lutté avec l'exécuté, et seul le sentiment du devoir envers l'organisation, les camarades, et une vue nette et réaliste du danger qu'il faut éliminer, les poussent à une exécution qui leur est pénible. Comme le fait dire très justement l'auteur; à Gerbier: "Les Français n'étaient pas préparés, pas disposés à tuer. Leur tempérament, leur climat, leur pays, l'état de civilisation où ils étaient arrivés, les éloignaient du sang. Je me rappelle combien, dans les premiers temps de la Résistance, il nous était difficile d'envisager le meurtre à froid, l'embuscade, l'attentat médité. Et combien il était difficile de recruter des gens pour cela. Il est bien question maintenant de ces répugnances. L'homme primitif est reparu chez le Français. Il tue pour défendre son foyer, son pain, ses amours, son honneur. Il tue chaque jour. Il tue l'Allemand, le valet de l'Allemand, le traître, le dénonciateur. Il tue par raison et il tue par réflexe. Je ne dirai pas que le peuple français s'est durci. Il s'est aiguisé."

Prisons et camps de concentration! L'horreur et la pourriture qu'il y règne, la faim, la torture, sont décrites avec

The communiqué, issued under the authority of Gen. Dwight D. Eisenhower at advanced headquarters, confirms the results of underground action and marks an end to the skepticism of some military quarters regarding its effectiveness.

Text of Communiqué

16 June 1944.

Since June 6 the Army of French Forces of the Interior has increased both in size and the scope of its activities. This army has undertaken a large plan of sabotage which includes in part the paralyzing of rail and road traffic and the interruption of telegraph and telephone communications.

In the majority of these cases their objectives have been attained.

The destruction of railways has been most effective. Bridges have been destroyed, derailments effected, and at least seventy locomotives sabotaged.

It is reported that both road and rail traffic is completely stopped in the valley of the Rhone.

Canals have not been spared. One has been damaged and one cut and another has been put out of action. Four consecutive locks of another have been destroyed.

Many acts of sabotage have been carried out against transformer stations.

It is neither possible nor desirable to enumerate all the many effective acts of destruction which have been carried out.

However, these multiple and simultaneous cases of sabotage coordinated with the Allied effort have delayed considerably the movement of German reserves to the combat zone.

Direct action also has been taken against the enemy. Maquis are reported to have taken 300 prisoners. German garrisons have been attacked. In some areas villages have been occupied. Street fighting has occurred elsewhere, enemy detachments have been destroyed.

Guerilla operations against the enemy are in full swing and in some areas the army of French forces of the interior is in full control.

At the end of the first week of operations on the shores of France, the Army of French Forces of the Interior has with its British and American comrades played its assigned role in the battle of liberation.



LES LETTRES

DES immensités glacées du Cap Nord, à une gentilhommière du Val de Loire! Tel est le chemin qui sépare "Kabloona" qui rendit d'un seul coup Gontran de Poncins célèbre, de "Jean Ménadieu," sa dernière œuvre!

De quoi attraper mentalement un sérieux chaud et froid.

Que le même homme ait pu coup sur coup publier deux œuvres aussi différentes séparées par tant de fuseaux horaires dans l'espace et presque par un siècle dans le temps, voilà une simple preuve de ce qu'il serait possible d'appeler une sérieuse vocation d'écrivain.

300 pages sans histoire sur cinq jours de la vie d'un homme simple, sinon médiocre, tellement effacé qu'on ne semble toujours le voir que de dos: cela tient du prodige. D'ailleurs à la fin du livre, le lecteur se trouve comme un peu humilié d'avoir pu sacrifier son attention jusqu'au bout à une véritable épopee du valet de campagne, humilié... et même, un peu volé à vrai dire. Avec François

'Mauriac, "Jean Ménadieu" aurait trouvé des excuses à sa fidélité, à son dévouement, à sa servilité extérieure.

Madame la Vicomtesse, par exemple, aurait eu jadis des faiblesses... Un des fils de Monsieur le Vicomte lui eut emprunté une de ses filles ou nièces. Et bien sur, la bonne du curé aurait eu son mot à dire...

Mais non, Jean Ménadieu est un pur, un simple évolutant dans un paysage clair, un soir limpide de confessions d'avant les Rogations.

Des stupidités partisanes ont cherché de longs commentaires et des explications cachées au livre de Gontran de Poncins. Certes, toutes ses notations ne sortent pas du cadre classique des vieilles propriétés de famille: on entre dans son livre comme dans son château en humant la douce odeur des percales recouvrant les fauteuils du salon, la cire des parquets, les bouquets d'herbes odorantes des vieilles armoires en cerisier aux étagères habillées de toile de Jouy. Mais qu'est donc Jean Ménadieu?

Suite de l'Armée des Ombres.

sobriété, dans un style souvent émouvant par sa simplicité. Les hommes qui sont là, ne savent pas pour combien de temps: Beaucoup n'en sortiront pas: le voyageur de commerce qui passait près d'une manifestation gaulliste, le communiste de 18 ans, tuberculeux, le colonel qui avait parlé une peu trop haut dans un café, l'instituteur qui attend la mort, grelottant de fièvre, parce qu'il n'aurait jamais su "enseigner aux enfants la haine des Juifs et des Anglais," l'ingénieur, soup-

çonné d'être gaulliste, le juif à cheveux blancs.

L'esprit de ces hommes, de ces femmes, est magnifique. Que ceux qui pensent que la France est finie, qu'elle ne prendra plus sa place au rang des grandes nations du monde, lisent "L'armée des ombres." Ils comprendront que ces ombres, c'est à elles qu'appartient l'avenir. Ces Français n'ont jamais été vaincus et ils ont droit à l'admiration respectueuse du reste du monde.

LILIAN WINKLER,
Soldat 2ème Classe
Corps Féminin de l'Air.

Jean Ménadieu, c'est le pivot d'une organisation qui s'est privée de lui un jour, mais à laquelle il a rendu des services décisifs à l'heure opportune, qu'il a presque forgée, mise en train et qu'il retrouve en bien mauvais état.

Son service, mais c'était sa liberté, sa raison même de vivre. Devenu le seul maître de ses mouvements: le voilà désormais malheureux perdu, inutile, sans vie. Impitoyable, Gontran de Poncins, après cinq jours lui rend sa liberté et même son servage.—"L'omnibus le happe au passage comme on ramasse une loque".—

Jean Ménadieu nous échappe dans un train départemental comme Thérèse Desqueyroux sur un trottoir de grande ville...

La vraie critique ne porte pas sur Jean Ménadieu mais sur les gens qui ont eu charge de lui, ses maîtres. Ceci semble avoir manqué de sympathie et de compréhension pour lui. On le rappelle pour cinq jours après dix années d'absence. Comment est-il accueilli? Comment le remercie-t-on? Qui va s'occuper de lui désormais?

Voilà de bien mauvais maîtres. De chapitre en chapitre, Gontran de Poncins rend le rôle de plus en plus odieux et sans le vouloir certainement. Henry Bordeaux s'effarouche de ce livre "dangereux." Peut-être même qu'Henry Massis le classera dans la série des "diaboliques" sociaux."

Quoiqu'il en soit, si loin de France ce livre sent bon la gibecière, la cuisine de campagne bien propre, la sérénité des horizons français. Pour tout dire, il donne une nostalgie épouvantable du Catalogue de la Société des Armes et Cycles de Saint-Etienne et de la collection complète du "Chasseur Français."

CAPORAL BARON LA PLUME.

TUSCALOOSA



JEAN MENADIEU

Mais le lac était mieux encore. La rivière, assurément, était belle avec ses passerelles de bois, ses courants d'eau profonde et ses touffes de rouches sur lesquelles le courant butait avec un gros pli. Mais on n'en avait qu'un bout, une parcelle. Le lac, on l'avait tout à soi.

Le lac, en bas des pentes, était le pôle d'attraction, le cœur du royaume. De quelque côté qu'il commençait sa ronde, Jean finissait toujours par y revenir. Il n'était pas le seul: toutes les bêtes y venaient. Les oiseaux de passage parce que le lac, vu d'en haut, brillait dans le soir comme un joyau; les hérons parce qu'ils avaient de belles branches mortes pour se poser et surveiller le poisson; les canards parce qu'ils s'y gavaient de glands, l'automne; les loutres l'hiver, parce que gagner le lac était pour elles entrer dans un vivier. . . . Les bêtes du Grand Parc parce qu'il luisait de loin entre les branches comme une lame de poignard posée dans l'herbe.

Chaque fois Jean descendait la pente au pas de course, pressé de le retrouver. Le lac le rassurait. Les arbres, eux, vieillissent et meurent. Le lac ne vieillissait pas, il ne pouvait pas mourir. Le ciel et lui étaient deux reflets d'éternité.

Tout en descendant il était inquiet. Qui sait ce qu'il allait trouver? Le lac était si changeant, si imprévisible! . . . Il ralentissait, pris de crainte. L'eau était là-bas qui brillait entre les branches; il reprenait de la vitesse. Arrivé au coin, là où dormait la barque entre deux blancs de Hollande, il s'arrêtait net. Un pivert avait son nid dans un des trous de l'arbre, il s'envolait chaque fois à l'arrivée du vieux; et, suivant le cri de l'oiseau, l'homme savait l'humeur du lac. Il y avait des jours où le rire du pivert ricochait sur l'eau; et les arbres et les îles le renvoient chacun à sa façon, en sorte qu'il y avait à la fois plusieurs rires . . . Mais l'humeur changeait si vite! Un froncement à la surface de l'eau, tout se modifiait. Une faille s'ouvrait au milieu. La fente s'étendait, courait vers les bords. Mais ça ne durait qu'un instant, comme un dormeur ouvrirait l'œil à la face du ciel, puis le refermerait. La tache s'effaçait, le miroir se ternissait comme un songe, il ne restait plus qu'un point brillant, seul au milieu, qui jetait des feux. Puis ce point lui-même s'éteignait subitement.

Parfois il suffisait d'un cri de bête pour que la féerie s'en allât. Les poules d'eau s'envolaient toutes à la fois, tirées par un fil; les nénuphars s'éteignaient, tout de-

venait glauque. De l'exaltation de vie qu'il y avait l'instant d'avant, il ne restait rien. Il n'y avait plus de vie. L'âme du lac était la plus désolée qui fut. Le vieux ne savait que faire, il était désespéré.

C'était un monde, ce lac; à ne pas comprendre comment un si petit espace pouvait offrir tant de diversité. Il y avait ses hérons, ses poules d'eau, ses tanches, ses carpes, ses anguilles, et jusqu'à ces diables de poissons-chats qui s'infiltraient par les fossés et dont on n'arrivait pas à se défendre. Ses insectes aussi; ses grenouilles qui, au passage du vieux, mettaient la tête sous une feuille, pensant qu'on ne les verrait pas; et ses couleuvres qui filaient à la nage entre les herbes, comme des lanières de fouet. Le lac avait ses cygnes qui venaient à pas lourds à travers la prairie et faisaient le soir de grandes taches blanches, immobiles. Le lac avait même ses lapins; car la terre qu'on en avait extraite formait au fond une géante taupinière dans laquelle une armée des leurs avait élu domicile, vivant là en étages comme des troglodytes. Leurs trous faisaient en l'air comme autant d'yeux. Le lac avait son entrée d'eau, bavarde, et sa sortie, profonde, invisible, marquée seulement par une bande contre laquelle Jean tendait ses lignes de fond. Le lac avait ses courants et ses eaux-mortes, striées de filets verts et violet-sombre . . . C'était comme un être. Au premier abord on ne voyait que le clair, une grande surface polie, luisante. Puis, à mesure qu'on avançait, sur la pointe des pieds, qu'on se hasardait plus avant on découvrait des contours infiniment plus sinués qu'on n'aurait soupçonné tout d'abord: des golfes, des coins sombres, et puis des îles dont les branchages tremplant dans l'eau rendaient les bords invisibles.

Le vieux la connaissait bien, l'âme du lac. Tous les jours ou presque, depuis quarante ans, il y était descendu, mu par un besoin qui correspondait sans doute, au-dedans de lui, à quelque chose dont il n'avait pas conscience . . . La barque était là, les avirons dressés le long du tronc. C'était bien. Le vieux passait, longeait une des rives. Elle était faite d'une allée de sable bordée d'herbes, au-dessus de laquelle des arbres têtards faisaient voute. Le nez à terre, il allait, épantant le bord de l'eau. Du poisson qui frayait s'écartait, heureux. Cela aussi était dans l'ordre, cela faisait partie des mille et un gestes que le vieux suivait de sa sollicitude. Ici ou là, il s'accroupissait, tirait de l'eau une forme sombre, une nasse, l'inspectait avec soin, la replon-

geait doucement . . . Un coup de lumière: le lac devenait glace. Elle s'évanouissait, il redevenait eau. L'homme continuait sa ronde. Maintenant, passée l'alerte de sa venue, l'investigation de douzaines d'yeux satisfaite, les oiseaux ressortaient tranquilles. Les poules d'eau, tricotant de la tête en gestes mécaniques. La vie, un instant suspendue, reprenait son cours sans plus s'inquiéter de la présence de l'homme. "Qu'il vaque à ses affaires, semblaient dire les bêtes, nous, nous allons aux nôtres." Et il allait, en paix avec lui-même et avec le reste du monde. Si par hasard une bête surprise s'effrayait encore, il s'arrêtait net, attendant que le calme revint.

C'était la paix: une paix profonde, immense. Et quand, dans un coin du lac, le vieil amoureux s'accroupissait pour écouter ou tendre un piège, dès la seconde où il s'arrêtait, une force énorme montait de la terre, lui grimpait dans les jambes comme s'il eut été admis à une communication profonde. Seuls des êtres comme lui pouvaient la recevoir. Il fallait se taire, écouter, non avec les oreilles, mais, avec le corps tout entier; il fallait s'oublier soi-même jusqu'à n'être qu'un parmi le reste du monde, comme la poule d'eau est poule d'eau ou l'arbre est arbre.

Le lac faisait partie de lui. Il en était au même degré que les carpes qui s'y mouvaient doucement ou que le martin-pêcheur qui sans bruit en frolait les rives . . . Il sondait les fonds, prêtait l'oreille à l'entrée de l'eau, la reconnaissant comme sienne. A lui étaient les coins sombres, comme aux carpes. Et si c'était leur métier de pondre de beaux œufs rouges par milliers, c'était le sien aussi de les prendre, quand elles étaient trop grosses, pour en faire une belle friture. Sans rancune. Ca n'empêchait ni le respect ni l'amour.

Là, tout s'obscurcissait brusquement comme si la lumière vous avait quitté. En vingt mètres on était dans le royaume de l'Ombre. La terre, étant un tapis de feuilles pourries, étouffait les pas; on n'entendait plus. Ca sentait le moisé, les relents de vase. Une haleine froide vous soufflait à la figure, collait aux vêtements. C'était le domaine des plans inférieurs. Comment pouvaient-ils exister, à vingt pas de l'autre, le souriant et l'horrible? Des goules devaient habiter là. C'était si sombre qu'à peine, à travers le fouillis des branches—on aurait dit des lianes,—pouvait-on, ici ou là, entrevoir le jour. Quelque chose devenait oiseau, s'enlevait dans un souffle, se raccrochait plus loin, redevenait branche, trognon ou goule. Quelque chose remuait à terre: serpent, rat d'eau, ou peut-être une de ces vieilles carpes toutes glauques, traînant des herbes après elles comme les carènes des vieux navires. C'était plein d'embûches, de mauvais génies. Si par

malheur on avait glissé à l'eau, ils vous auraient happé de leurs bras.

Le vieux pressait le pas. Peut-être était-ce de lui-même qu'il avait peur, tant ce passage ressemblait à certains coins sombres, sordides, de l'être humain. L'obscurité, le moisi, lui collaient au corps. Il hésitait à s'arrêter, crainte de ne pouvoir repartir. Peur que tout ne lui tombe dessus à la fois, ne l'aggrippe... Peur d'être pris pas l'ambiance jusqu'à pousser un cri qu'il ne se connaissait pas...

Il gagnait l'entrée de l'eau, fraîche, bavarde. C'était un filet de rien—on aurait pu le boucher avec la main—qui, venant des pentes, se divisait en trois ou quatre filets minuscules creusant leur marque dans le sable. Et le vieux chaque fois tendait le bras, regardait son poignet ou de grosses veines bleues faisaient des filets semblables.

"C'est eux pourtant qui font le lac!" Mais comparé à eux, le lac était la mer!

Ici, l'allée qui ceinturait le lac passait derrière les îles, sous la voute des arbres, voute d'autant plus haute que, le lac étant adossé aux pentes, d'en haut les arbres se penchaient vers la lumière. Les feuilles par terre étaient de tous les tons; l'ombre en ruisselait, elle était de cuivre et d'or... Les trois îles, assises en rang l'une près de l'autre, faisaient autant de boules de végétation. Et comme chacune d'elles se reliait à la terre par un tronc d'arbre faisant passerelle, elles donnaient l'illusion d'un pays tropical où les arbres tombés sont le seul moyen de communication, le passage au-dessus des eaux.

Entre les îles et la terre l'eau dormait comme dans un lagon. Moins eau que vase, d'ailleurs. Un dos de carpe cherchait à s'y mouvoir... Jean franchissait une des passerelles pour inspecter une nasse, puis reprenait l'allée. Et la lumière tombant de la voute posait à ses pieds des ronds qui avançaient avec le jour. Il avait presque rejoint la barque, il ne restait qu'une dernière pointe entre les îles et le bateau. C'était un coin amphible, mi-joncs mi-herbes. Dès qu'on s'y arrêtait, l'eau montait dans les chausures... Il y avait là, sur vingt mètres carrés, toutes sortes de bêtes ayant élu domicile, on ne savait pourquoi, en un tranquille voisinage. Un lièvre y avait son gîte, "le cul dans l'eau." Des faisans y couchaient, en rond par terre; on voyait leurs crottes. Deux pas plus loin, au pied d'un cypres de Louisiane, vivait une four-

milière: des fourmis rouges, le gibier n'y touchait pas. Dans la dernière touffe de jones, une poule d'eau nichait... Il fallait que le vieux y allât, car, entre les racines du cypres trempant dans l'eau, il y avait une nasse à anguilles. Les bêtes le connaissaient. Seul le lièvre démarrait dans un bruissement d'herbes, sortait au clair entre les arbres, ralentissait, s'arrêtait pile (c'étaient chaque fois les mêmes gestes), puis lentement, se remettait en route, de l'air d'un grand dadais qui aurait de la scoliose.

La poule d'eau ne bougeait pas. A l'approche de Jean, elle se soulevait simplement de dessus ses œufs... "La!... faisait l'homme, tu sais ben ce que c'est: j'fais, que d'passer." La voix calmait la bête, c'était plus rassurant que le silence. Le cou retombait doucement, elle s'aplatissait sur ses œufs. Jean passait, se penchait au-dessus de l'eau, enfonçait le bras. Les tanches, paresseuses, se dérangeaient à peine... L'été, le lac n'était qu'une végétation forte, peuplée d'insectes, de libellules—ces libellules vertes qui vous frolaient dans un bruit métallique et s'accrochaient en l'air, la queue repliée, en des jeux d'amour. Des carpes, la bouche ouverte, un grain de beauté au coin de la lèvre, respiraient lentement. Les grenouilles s'enflaient au soleil; et plus il était fort, plus elles semblaient se vernir. De temps à autre l'une d'elles faisait un saut, gobait une mouche—on ne savait comment, car le geste était si lent—puis reprenait son immobilité de Bouddha hydrophile.

L'automne, le lac se couvrait de feuilles. Le vent les poussait dans le fond, et le golfe en avait tant qu'on ne le distinguait plus d'avec la terre. Mais le vieux savait qu'il y avait là-dessous de la trahison... Puis venait l'hiver et le mystère se délabrait. Les îles se dénudaient, devenaient toutes grêles. Le lac n'était plus qu'un grand corps nu, d'une rigidité terrible. Les branches, au-dessus de l'eau, étaient des chicots morts, on ne distinguait plus la mort de la vie dans ce grand silence froid. L'Amour était rentré sous terre... Alors le vieux faisait des trous dans la glace, le long des rives, et mettait des bottes de paille de peur que le poisson ne mourut. C'était le Bon Génie. Inquiet, attentif, il venait voir son lac avec fidélité, comme on veille à pas lents un mort dont on ne sait qu'il revivra sous la force de la terre et la puissance d'amour...

GONTRAN DE PONCINS

Les pages que l'on vient de lire sont extraites du livre de Contran de Poncins "Jean Ménadieu" qui vient d'être publié à New-York par les Editions Brentano's.

Viennent de Paraitre Aux "Emf"

Robert GOFFIN Passeports pour l'Au-Dela	\$2.00
André LABARTHE Retour au Feu	2.00
Jean MALAQUAIS Coup de Barre (Récits)	1.50
Emil LUDWIG De Bergson à Thomas d'Aquin	2.50
Jacques MARITAIN Comment traiter les Allemands	1.25
Jacques MARITAIN Principes d'une Politique Humaniste	2.00
André MAUROIS Histoire des Etats Unis (2 vols.)	4.00
Jules ROMAINS Retrouver la Foi	1.50

* * *

Nouveautés à Paraitre

Prochainement

Raymond ARON L'Homme contre les Tyrans	2.25
En Collaboration Les Dix Commandements	3.00
Pierre COT Procès de la République (2 vol)	4.00
Eve CURIE Voyage parmi les Guerriers	4.00
Louis VERNEUIL Rideau à Neuf Heures	3.00

* * *

Demandez notre catalogue général gratuit.

* * *



LIBRAIRIE DE FRANCE

610 Fifth Avenue

New York 20, N. Y.

Circle 7-2150

LA FEMME ET LE TAPIN

(suite et fin)

(Roman Espagnol à la manière de
Pierre Louys)

Résumé des chapitres précédents: On a vu comment le Texan "à l'allure élancée" lie connaissance avec le vieux Valiant BT.13 qui lui déconseille formellement la compagnie féminine et lui conte comment il a fait la connaissance de Conchita Perez di Magneto, riveteuse.

Chapitre VII

Où le lecteur commence à comprendre qui fait le Tapin dans cette histoire. (Chapitre "Confidentiel" les lecteurs dignes de confiance, désirant de plus amples informations à ce sujet sont priés de s'adresser à la Rédaction. Discréption assurée).

Chapitre VIII

Qui est l'épilogue et aussi la moralité de cette histoire.

Les mois passèrent. Une année s'écoula tout entière; mais je conservais le souvenir précieux de ses caresses fugitives dont le seul espoir entretenait encore en moi un brin de vie.

Je l'aimais, Monsieur, comme jamais homme a du aimer. Hélas! il ne restait d'elle que le vide affreux de son absence et de moi que le fantôme errant de ma détresse. l'espérance, lentement, avec ma vie s'éteignait . . .

Lorsque je la revis!

C'était au moment où un nouveau groupe d'étrangers (le troisième, si mes souvenirs sont exacts) venait d'arriver. Tout d'abord ils avivèrent mes malheurs. Il y avait notamment parmi eux un nommé . . . attendez . . . Pousse, Frousse (Ah! ces noms étrangers!) Gou . . . Gousse, c'est ça: Pierre Gousse . . . ("Pierre qui roule n'amasse pas Gousse" fit quelqu'un dans le noir mais cet affreux approché n'eut pas le succès escompté. On comprit néanmoins à ce besoin de faire l'astucieux qu'il fréquentait les étrangers). Ce Pierre Gousse, on me l'avait signalé. Il avait déjà plusieurs de nos jeunes frères Kaydet sur la conscience. Et ce qui devait arriver arriva . . . Un jour, il s'approcha de moi avec un des camarades et je l'entendis parler "d'Instrument Solo." ventre plus de cent mètres dans un nuage de poussière et de fumée tandis que de mon corps s'élevait une odeur éceurante de chair brûlée. Je m'évanouis.

Quand je revins à moi, je faisais l'objet de soins multiples mais ma douleur demeurait atroce, physique et morale, car j'ignorais encore si je ne devrais pas me servir d'une béquille!

Une béquille, moi le Valiant, quelle déchéance!

Mais la guérison vint, complète.

C'est alors que j'eus la plus grande surprise de ma vie. Un tremblement me



saisit, une angoisse sourde paraîsa mes membres tandis que je voyais apparaître dans un rayonnement céleste Conception Perez di Magneto, ma Conchita.

Elle avait revêtu une tenue de vol brune ornée de fermetures "éclair" de Sastille.

Ses cheveux étaient coiffés à la façon de nos grands mères retenus sur l'arrière

Avant De Vous Connaitre, Un Jour . . .

E ciel était sans teinte
Le soleil sans éclat
Le bise en une plainte
Agitait les lilas.
Les blonds sursauts d'ivresse
Des poudres du chemin
De frileuses caresses
Vernissaient les jasmins
Et la mer orageuse
Contre les vieux rochers
Roulait ses eaux boueuses
Sans jamais approcher.

D'UNE langueur sans borne
Qui berçait mon tourment
Planait dans l'Azur morne
Je rêvais tristement . . .
Soudain, vision étrange,
Mirage fabuleux,
Je découvris un ange
Dans ce flou nébuleux.
Lors, cessa la tourmente
Le ciel redevint beau
L'Angélique, odorante
Et l'Astre d'or, flambeau!

CET Ange, c'était vous,
Ses yeux étaient les vôtres,
Ces beaux yeux bleus si doux
Comme il n'en est point d'autres.
C'étaient vos blonds cheveux
C'était votre sourire.
Ah! le suprême aveu
Que je voudrais vous dire:
"Je vous aimais déjà
Avant de vous connaître
Je vous aimais, tout bas,
Déjà de tout mon être."

SERGEANT DERIVIERE.

Je fus ravis car je dois vous dire que j'adore la musique. Hélas! ce n'était pas de cela qu'il s'agissait. Ils montèrent, et nous partimes. Tout s'était bien passé, ma foi, lorsqu'au retour . . . Au retour il m'écrasa la roulette de queue sur une balise. Ce fut affreux! je glissai sur le par deux ravissants écouteurs en brillants. J'étais tout plein de son charme délivrant et je compris qu'elle venait pour m'essayer: ma Conchita était pilote!

Depuis des mois je n'avais plus l'audace d'espérer cet instant. Et, alors que je n'y croyais plus, elle était là, si près de moi, en moi! me frolant de ses caresses, me faisant frémir du son de sa voix argentine. Elle m'examinait avec une acuité que je prenais pour de l'affection mais vous verrez, Monsieur, ce n'était qu'une indiscretion traitresse!

Mes quatre cents chevaux allaient à nouveau bondir et, cette fois sous l'impulsion de ses mains délicates. Dans quelques instants les deux syllabes magiques allaient jaillir de ces lèvres: "Contact!" Pendant des jours, des semaines, des mois, j'avais rêvé de ce doux "Contact!" consommant notre éternelle communion. Et maintenant son imminence me remplissait d'un trouble infini. Mon émotion était si intense que le moment suprême venu, la longue inaction peut-être aussi, je toussai une fois . . . deux fois mais ce fut tout: aucun ronflement victorieux s'exprima de mes entrailles, seule une petite fumée blanchâtre s'éleva de mes lèvres, ridicule. Je devais être rouge de confusion. Des étrangers, tout autour, eurent des rires entendus. Mais je sentais en moi des réserves encore grandes de force et d'énergie. Hélas! Conchita ne tenta rien d'autre. Elle eut des mots désagréables, douloureux, et s'éloigna. Des étrangers lui firent des signes amicaux. Elle répondit par un sourire. L'un d'eux qui avait des petites moustaches la rattrapa. Ils partirent ensemble.

Ce fut tout, Monsieur.

Mais je compris alors, devant le tableau déchirant de mes rêves brisés et de mes illusions détruites qu'il fallait à tout jamais renoncer aux caresses féminines qui ne sont pas faites pour nous. Un proverbe humain dit "chacun son métier et les vaches seront bien gardées!" Et voyez-vous, Monsieur, ce n'est pas le métier des femmes que de piloter un avion. D'ailleurs dans le fond nous restons toujours sous leur domination car si le pilote nous mène, qui mène le pilote,

Et Texan hocha la tête en signe d'acquiescement.

Et, ma foi, nous sommes bien d'accord . . .

SERGEANT DERIVIERE.

SCOTT FIELD

L'EQUIPE de football association de la Base de Scott Field a pu en fin de saison "44" se produire en public, toujours favorite même quand elle était battue.

L'accueil réservé au "onze" français prouve assez la généreuse amitié que nous témoignent dirigeants et supporters de St. Louis.

Après un premier match d'entraînement remporté facilement 4 buts à 0 sur une équipe improvisée par les soldats américains de la Base, il fut décidé que les Français rencontreraient un team local. Le 7 avril, sur un terrain detrempé et par suite du manque d'entraînement, les élèves radios durent s'incliner. Par 2 buts à 1 les Américains remportèrent la victoire devant 6000 spectateurs. Après un nouveau match d'entraînement remporté par 6 buts à 0 notre équipe rencontra celle de la R.A.F. de Lambert Field. Joués en nocturne, cette rencontre attira plus de 4000 spectateurs. Toujours à l'assaut des buts anglais, les élèves radios semblaient devoir remporter la victoire. Les Anglais contre-attaquèrent vigoureusement. Deux de leurs descentes aboutirent alors que les nôtres, malgré un bombardement intensif des filets de l'adversaire n'arrivent à marquer qu'une seule fois. Nos joueurs quittent le terrain avec l'impression de ne pas avoir démerité et de pouvoir gagner la revanche.

L'inauguration du stade du Webster Groves College donne aux Français et aux Anglais l'occasion d'une nouvelle rencontre. Quelque peu remaniée l'équipe française se présente sur le terrain aux acclamations des sympathiques supporters français et américains. Cette fois-ci encore les joueurs à l'écusson tricolore repartent, dès le coup d'envoi à l'assaut des buts anglais. Ils font preuve de plus de mordant et les avants surtout se montrent plus efficaces. La défense de la R.A.F. a fort à faire mais se tire avec honneur des passes difficiles où la constraint le jeu français. Par quatre fois le "portier" adverse ramasse la balle au fond de ses filets. Ce magnifique succès est du à la volonté tenace des nôtres et aussi au jeu d'équipe parfaitement compris, cette fois-ci. La victoire récompensera les efforts des joueurs.

UN DRAME



A NORFOLK

POUR votre troisième mission sur P47, il vous faut un avion qui ait un nombre respectable d'heures de vol.

Votre mission de transition terminée; heureux, car vous aurez entrevu le "pourquoi" de certaines des réactions de la "locomotive." Son injection d'eau doit lui devoir ce nom écrasant, vous reviendrez au terrain; là, le plafond couvert vous cachera Norfolk Army Air Field, comme à deux miles du terrain le plafond est illimité, d'un piqué à la "Stuka" vous vous trouverez sous les nuages, un peu mal à l'aise car votre altimètre vous indiquera 800 pieds! Alors, appelez la terre qui vous donnera la piste d'atterro, et, cognant du "canapé" aux nuages, vous arriverez en place pour le pil-off qui devra être impeccable car d'en-bas les copains vous regarderont!

Dans l'étape vent arrière vous n'aurez que 200 pieds; mais vous êtes pilote, n'est-ce pas? La tour mobile, très obligeante vous donnera, elle, des conseils en français. Arrivé au sud du terrain, on vous dira de vous poser sur le runway S et alors vous ferez un virage serré à 150 au Badin. L'avion vibrera, vous donnerez la "gomme," toute la "gomme," l'avion vibrera encore et partira dans une glissade sur l'aile, que vous redresserez au "ras des . . . mais" (et ils sont bien jeunes et ça ne fait pas bien haut)! Là il vous faut un beau fossé de drainage qui vous stoppera très brutalement.

Elle n'est pas belle (la locomotive) mais vous sortirez, le dos endolori, mais, heureux. Tout le monde serrera la main du "mort." Trois jours après, comme vous aurez mal au dos, on vous dira . . . qu'il vous faut trois mois d'hosto!

C'est simple.—

ST. GUILLOUX.

CRAIG FIELD

UNE double tradition est née à Craig Field: tous les détachements fraîchement débarqués d'Afrique du Nord, donnent une revue avant de partir pour leurs Ecoles d'entraînement.

Chaque revue doit en principe être plus brillante que la précédente. Les premiers détachements avaient crée cette règle. Le 10e a fait plus que la respecter puisqu'on entendit à la sortie de la représentation, cette question: "Les détachements suivants pourront-ils faire mieux avec les mêmes moyens?" On verra . . . Toujours est-il que le 11ème a relevé le défi.

La Revue "Let Us Dream" illustrait les rêveries d'une jeune Américaine et d'un Aviateur Français à Selma; la corrida Espagnole, la visite médicale P.N., hantise de tout élève, un tour à Paris, puis un autre au Paradis.

Si ce fut un brillant "show," ce fut aussi une œuvre utile. Deux représentations furent données au Rec Hall de Craig Field: la première pour les militaires des 6ème, 10ème et 11ème détachements, la seconde devant le "Tout Selma." Les officiers militaires et civils assistaient à la représentation. Une troisième séance fut jouée au "Southern College" à Birmingham. C'est finalement une somme assez coquette que le Capitaine Lamaison, Commandant d'Armes de Craig Field, eut le plaisir d'adresser au Colonel de Ponton d'Amecourt, à l'intention de nos camarades prisonniers de Guerre.

Il convient de souligner le geste magnifique des militaires des 6ème, 10ème et 11ème détachements qui répondirent avec un tel enthousiasme à la vente aux enchères de bouteilles de Whisky, de rhum, présidée par le Capitaine Lamaison lui-même, que la somme de \$650.00 fut recueillie . . .

Qui faut-il féliciter pour ce succès? . . . D'abord tout le 10ème qui tout entier a travaillé avec cœur, soutenu par son chef, le Lieutenant Dragon. Puis, tout spécialement le Sous-Lieutenant Brouillard qui dirigea l'orchestre avec brio, l'Aspirant Berte qui centralisa les efforts, le Sergeant Cammercon, le gros animateur de la revue (il rédigea aussi le scénario en collaboration avec les E.A.R. Casties et Miquel), le soldat Duftel, grand maître dessinateur: il réussit à sortir des décors et un programme vraiment "formidables," les violonistes, soli Cario et Etave qui furent particulièrement applaudis puis tous les acteurs qui jouèrent remarquablement.

On sait servir la cause française tout en s'amusant à Craig Field.



WASHINGTON

L'Amérique est divisée en 48 états et un District ou Etat Fédéral, qui ne se compose que de la ville de Washington, c'est pourquoi on ajoute toujours les deux lettres D. C. à la suite du mot Washington lorsque l'on veut désigner la Capitale des Etats-Unis. "D. C." voulant dire District of Columbia.

Visitons donc cette merveilleuse ville. Tout d'abord je dois vous dire qu'elle fut construite et que tous les agrandissements actuels sont faits selon les plans d'un architecte français "PIERRE CHARLES L'ENFANT" sur la demande du Général Georges Washington "Père de notre Capitale aussi bien que de notre Pays" selon une expression américaine.

Nous commencerons par le "CAPITOL".

Le "CAPITOL" est un immense building occupant une superficie de 15,000 mètres, d'une longueur de 225 mètres et d'une largeur de 105 mètres, la statue de la Liberté qui se trouve perchée sur le dome est à 95 mètres du sol.

La première pierre fut posée par le Président Georges Washington en 1793. La partie centrale du building fut terminée en 1797 et les dépendances furent occupées par le Congrès en 1857 et 1859. Ce bâtiment tout blanc dans son ensemble nécessite, seulement, pour l'entretien de son dome plus de 500 litres de peinture.

Entrons dans ce building. Un large et monumental escalier vous conduit des jardins à l'intérieur du building. Vous entrez tout d'abord dans une large rotonde où se trouvent les portraits des différents personnages célèbres de l'histoire des Etats-Unis. De superbes tableaux ornent les murs:

"WASHINGTON traversant la Rivière Delaware"

"La reddition de Cornwallis à Yorktown"

"Christophe Colomb mettant le pied sur le Nouveau Monde"

"Signature de la Déclaration de l'Indépendance"

"Le Général Scott entrant à Mexico City"

"Découverte de l'Or en Californie" de plus des statues placées autour de la pièce représentent: WASHINGTON, LAFAYETTE, JEFFERSON, HAMILTON, LINCOLN, GRANT, GARFIELD et BAKER. De cette rotonde de larges escaliers vous conduisent à toutes les dépendances, sur votre droite se trouve le Sénat, sur votre gauche la chambre des députés.

Quittant cette rotonde suivant un long corridor vous arrivez dans une autre rotonde semi-circulaire surmontée d'un dome en marbre de style Grec qui fut dessiné par LATROBE.

Cette pièce servait auparavant de Chambre des Députés, mais le nombre des députés augmentant, cette salle devint trop petite, si bien que lorsque les députés étaient en séance il était impossible de bouger; aussi était-il coutume de passer des boissons sur de grandes pales afin d'atteindre la personne désirant se rafraîchir. De plus l'acoustique était trop mauvais. C'est pour ces raisons qu'ils quittèrent cette pièce pour la nouvelle Chambre qu'ils occupent actuellement: chaque état contribua à l'ornementation de la salle. Le plafond est éclairé par des panneaux en verre sur lesquels les 48 états ont fait dessiner leurs armes. La

chaise du président et de ses assesseurs est en marbre blanc. Aux murs pendent les portraits de WASHINGTON et LAFAYETTE, offerts par un artiste français en 1824, alors que Lafayette visitait les Etats-Unis pour la seconde fois. Les sièges sont disposés en hémicycle. Une galerie circulaire au 1er étage est réservée au public.

SENAT

Le Sénat est une salle de 35 mètres de long 15 mètres de large.

En 1884 un vote à l'unanimité prit la résolution de ne mettre aucun portrait, peinture, fresque ou décoration dans cette salle. Toutefois les bustes de tous les vice-présidents ornent la partie supérieure de la salle. Sur un plafond électrique qui éclaire la salle, des médaillons symbolisent la Guerre, la Paix, l'Union, le Progrès, les Arts, le Travail, et l'Industrie. Le Vice-Président des Etats-Unis est en même temps président du Sénat.

Le Vice-Président est assis sur une chaise en marbre, les sénateurs sont assis dans des fauteuils disposés en demi-cercle. Les démocrates occupent le côté gauche, les républicains le côté droit. La galerie supérieure du côté opposé au président, est occupée par le corps diplomatique et les familles des sénateurs. La galerie derrière le président est réservée à la presse. Les autres sièges sont pour le public.

A coté de la salle du Sénat, se trouvent "The Official Suite", pièce réservée au Président—appelée aussi la "Salle de Marbre", "Reception Room" pièce réservée au Vice-Président et aux sénateurs.

LIBRARY OF CONGRESS



Quittant le Capitol nous nous trouvons en face de la "Library of Congress" ou "Bibliothèque Nationale". Elle abrite environ 5,000,000 de livres, pamphlets, 2,500,000 Cartes, morceaux de Musique et un nombre inestimé de manuscrits sont mis à la disposition du public.

La bibliothèque nationale fut fondée en 1880.

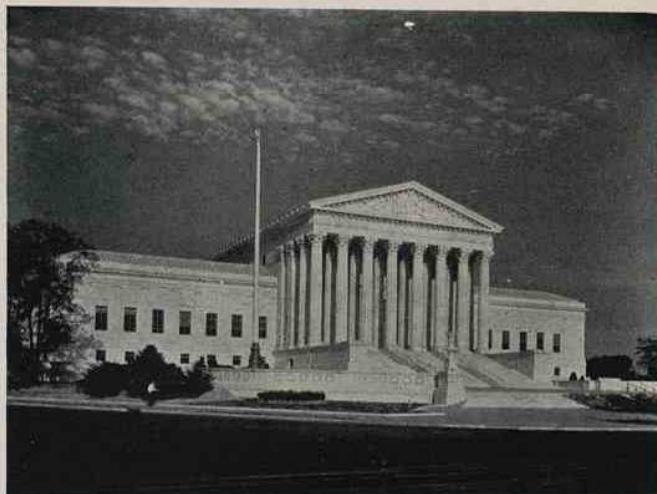
Une annexe est adjointe à cette bibliothèque et sa construction a couté environ 18 millions de dollars. L'intérieur est

totallement en marbre. Elle se compose de 3 étages. Au rez de chaussé se trouve la salle de lecture, très grande pièce circulaire avec deux galeries en surplomb. Le silence le plus complet est recommandé aux visiteurs, de plus ils ne sont autorisés à y pénétrer que s'ils ont l'intention de lire ou compulser des documents. Des fresques représentant: La Religion, la Science, la Poésie, la Loi, la Philosophie, l'Histoire et le Commerce ornent cette merveilleuse salle.

Le 2ème stage est renommé pour ses décos de murales, planchers, plafonds.

Dans une des galeries nous pouvons voir des copies originales de la bible de Gutenberg qui furent achetées 1 million et demi de dollars en 1930. Dans une galerie ouest, nous pouvons admirer dans une chasse les originaux de la déclaration de l'Indépendance, et de la "Constitution des Etats-Unis."

SUPREME COURT



Passons maintenant à la "Supreme Court" ou "Palais de Justice".

Son aspect général rappelle un temple romain. Elle est située en face du Capitol. Ses dimensions sont les suivantes: longueur 120 mètres, largeur 92 mètres. L'extérieur est en marbre blanc venant de l'état de Vermont. Les cours intérieures sont en marbre blanc de l'Etat de Géorgie, alors que les Halls, couloirs et murs sont en marbre blanc de l'état d'Alabama.

Sa façade, avec ses colonnes grecques, rappelle l'église de la Madeleine, ou la chambre des députés de Paris. Sur la façade Nord nous pouvons lire "Justice équitable sous la loi" et sur la façade sud. "Justice gardienne de la liberté."

La "Supreme Court" se compose du "Chief Justice" assisté de 8 membres qui sont nommés à vie par le Président avec approbation du Sénat. Ils se réunissent

tous les quinze jours. Les visiteurs y sont admis dans la mesure des places disponibles.

La "Chambre" ou siège la "Supreme Court" est située au 1er étage. Elle produit une grande impression aussi bien par la sévérité de ses lignes que par l'échelle à laquelle elle a été bâtie. Elle mesure 30 mètres de long sur 25 de large et 12 mètres de haut. La lumière entre par de larges fenêtres: les murs sont en marbre ivoire Espagnol, les colonnes qui ornent cette pièce sont en marbre italien. Les panneaux sur les murs ont été dessinés par Adolph A. Weinman et représentent "La Majesté de la Loi—la Puissance du Gouvernement—la Défense des Droits de l'Homme".

Derrière le siège de la "Cour" tombe un grand rideau de velours de couleur lie de vin. Autrefois la "Cour" était assise sur des sièges en marbre, mais ceux-ci sont actuellement remplacés par de confortables fauteuils de cuir.

Entre la "Cour" et les spectateurs se tiennent les avocats et représentants de la presse; ils peuvent correspondre avec leurs secrétaires par des tubes pneumatiques reliés de la "Chambre de la Cour" à la Salle de Presse."

A Suivre . . .

Interprète J. G. RETY

Le Veau d'Or
RESTAURANT FRANCAIS

Cuisine Provinciale

129 East 60th Street
New York City

A NEW YORK

Un Restaurant Francais

LE PAVILLON

5 East 55th Street

Plaza 3-8388-8389

BROOKS UNIFORM CO.

UNIFORMES FRANCAIS

EQUIPEMENTS

ET BRODERIES

et tous genres,

6e Ave. coin 44e rue Tel. VA. 6-0066 New York

Restaurant Couret

Telephone: CI 79158

11 WEST 56th STREET

NEW YORK CITY

ROURE-DUPONT
INCORPORATED

366 MADISON AVENUE
NEW YORK, N. Y.

NOTRE ETABLISSEMENT EST
LE MAGASIN PREFERE DES
AVIATEURS FRANCAIS

A et N Trading Company

Equipement Militaire et Tissus

8TH ET D STREET N.W.
WASHINGTON, D. C.

NOUVELLES DES C. F. P. N. A.

CARTES POSTALES

La vente des cartes postales éditées pour les prisonniers a rapporté pendant le premier mois la somme de \$1,115.

COLLECTE POUR LES PRISONNIERS

La collecte effectuée pour le mois de Juin a permis de recueillir sur la Base de KEESSLER FIELD 434 dollars. D'autre part, 215 pochettes de cartes postales pour les prisonniers ont été vendues (L'effectif de ce Centre est de 250).

La collecte effectuée au mois de Mai pour les prisonniers a permis de recueillir les sommes ci-après:

GUNTER FIELD	\$110.00
NORFOLK	148.00
BOLLING FIELD	321.80
BIG SPRING	126.30
TUSCALOOSA	300.00
TURNER FIELD	153.88
DODGE CITY	117.00
CRAIG FIELD	500.00
KEESSLER FIELD	434.25
BALTIMORE	18.00
E. M. C. F. P. N. A.	125.00
SCOTT FIELD	146.00
Total	\$2,500.23

FRENCH AIRCRAFT INDUSTRY

Alex M. Gorfin of the Matam Corporation, in "Aircraft Industry French Technique, 1941-1942," discussed research and construction work of the French in civil airplanes undertaken after the Armistice, with particular attention to engine mountings and power-plant installations. The paper would indicate that in aerodynamics, power-plant, and design knowledge the French were still on an excellent level.



Craig-Field
Le Revue du 10 ième Detachement



L'UNION ALSACIENNE
(45 W—52nd Street, New-York)
a accueilli le No. d'Avril de "F-MAIL"
contenant le portrait de "L'ALSACIENNE"
avec une toute particulière sympathie. Le bulletin de cette association
appelle "F-MAIL" "a beautiful job
of printing and editing," mais, il regrette
que nous ayons oublié de citer le vrai
nom de l'"ALSACIENNE." Reparons
cet oubli: il s'agit de Mademoiselle Marie-
Anne Reibel dont l'adresse est . . . non,
nous ne donnerons pas l'adresse.

Extrait de "Bombay" Journal de
"Barksdale Field" LA



— "I have tried to say No, Pa' and Ma'
but my french is so lousy,
You know . . . "—

Le sergent Sauveur HEROS du Centre de Barksdale (La.), a épousé par procuration Mademoiselle Juliette FLORIS de Bone (Algérie).

Par Note de Service No. 112/CAB/S du 20 Juin 1944 le General de Brigade Aerienne Charles LUGUET, Commandant les Elements de l'Armee de l'Air stationnes aux U.S.A., a adresse ses felicitations au detachement des Forces Aeriennes et Volontaires Feminines qui, sous le Commandement du Lieutenant VALMONT et de l'Adjutant FAUCONNET, a defile a NEW YORK a l'occasion du 4eme anniversaire de la proclamation du General de GAULLE du 18 Juin 1940. Ce detachement, par sa tenue impeccable, a dignement represente l'Armee de l'Air.

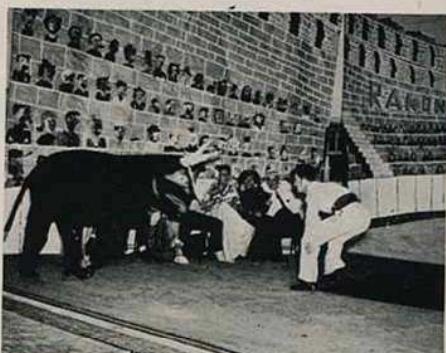
Le Lt. Colonel A. DE PONTON D'AMERCOURT, Commandant les C.F. P.N.A., joint ses felicitations personnelles aux militaires des C.F.P.N.A. qui ont defile.

Le detachement de l'Armée de l'Air ayant défilé à NEW YORK le 18 Juin 1944 à l'occasion du 4ème anniversaire de la proclamation du Général de GAULLE a été cordialement reçu par Madame et Monsieur WINKLER.

Au nom de tous les aviateurs des USA, nous leur disons MERCI.

Le Lt. Colonel A. DE PONTON D'AMERCOURT, Commandant les Centres de Formation du P.N. en Amerique, adresse ses felicitations au Sergent ANGLADE Rene Mle 1414 pour le motif suivant:

"A donne au cours de son stage de Navigateur le plus bel exemple. A obtenu son brevet avec la moyenne de 90/100, se classant ainsi numero 1 de l'Escadrille americaine."



Craig-Field
Le Revue du 10 ième Detachement

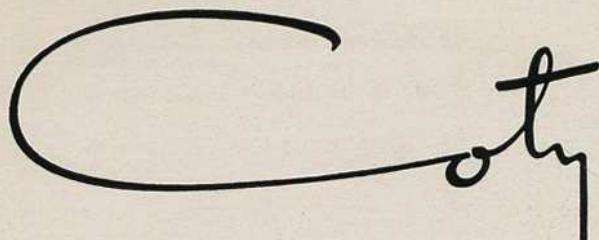


TUSCALOOSA



DONNEZ DES AILES
A LA VICTOIRE
EN SOUSCRIVANT
AUX
WAR BONDS

(EMPRUNTS DE GUERRE DES ETATS-UNIS)

A large, stylized, handwritten signature of the name "Coty" is written in black ink. The signature is fluid and cursive, with a large oval loop on the left and the name "Coty" written in a flowing script to the right of it.



ATTRIBUE POUR MERITE
EXCEPTIONNEL

BACK THE ATTACK—BUY WAR BONDS



E. C. MATHIS

MATAM, desirous d' etablir entre les Etats Unis d'Amerique et la France une amitie de plus en plus etroite dirige ses efforts vers la production d'articles qui interesseront les marches americains et francais apres la guerre et son organisation francaise apres la liberation du territoire.

